Entretien exclusif avec Boualem Sansal

"Le mensonge d'État du pouvoir algérien"

VALEURS ACTUELLES
ACTUELLES
HORS-SÉRIE

VALEURS ACTUELLES – HORS-SÉRIE Nº 46

VALEURSACTUELLES.COM - 11,90 €

Santé, éducation, agriculture, énergie...

Les vérités cachées sur les 132 ans de présence française

QUAND L'ALGÉRIE ETAIT FRANÇAISE

DOM : 12,9 € - BEL : 12,9 € - CH : 18,9 CAN : 18,99 $CA - ESTAMPORT CONT : 12,9 MAR : 130 DH - SOUTAPE - TUN : 21,9 TND

L 16553 - 46 H - F: 11,90 € - RD

TOUTE L'ACTUALITÉ PARTOUT, TOUT LE TEMPS

TÉLÉCHARGEZ NOTRE APPLICATION

ACCÈS À **L'INTÉGRALITÉ DE TOUS NOS ARTICLES**

NOS **ARCHIVES COMPLÈTES** DU MAGAZINE

UN CONTENU **RICHE** ET **ENGAGÉ**

DES **NOTIFICATIONS** À CHAQUE PARUTION D'ARTICLES POUR NE **RIEN MANQUER**

ACCÈS À LA **VERSION DIGITALE** DU MAGAZINE **DÈS SA SORTIE**

Télécharger dans l'App Store

DISPONIBLE SUR Google Play

SOMMAIRE

Algérie française, la leçon de liberté et de courage de Boualem Sansal
par Arnaud Folch 4

Entretien avec Boualem Sansal et Suzy Simon-Nicaise
propos recueillis par Arnaud Folch 6

PAR LA CHARRUE ET LE FUSIL

Dans les pas des pionniers
Par Arnaud Folch 16

Italiens, Espagnols et Maltais (beaucoup) plus nombreux que les Français
par Arnaud Folch 19

De la conquête à l'abandon 24

Les 5 chefs militaires de la conquête
par Jérôme Besnard 26

Et la France créa l'Algérie…
par Arnaud Folch 30

Abd el-Kader, de chef de la révolte à ami de la France
par Yves Kerhuon 36

D'esclave à général français, le fabuleux destin de Yousouf
par Éric Letty 38

Père de Foucauld, l'ermite du désert
par Éric Letty 40

Sidi-Bel-Abbès, capitale de la Légion
par Sabine Dusch 44

"C'est nous les Africains…"
par Jérôme Besnard 48

1945, la France de retour, grâce à l'Armée d'Afrique
par Éric Letty 52

L'ESSOR FRANÇAIS

Au chevet de la population
par Arnaud Folch 56

Médecine, le bilan miraculeux de la France
par Arnaud Folch 61

Renée Antoine, la "toubiba du désert" 64

Égalité civique, la main tendue de la France
par Arnaud Folch 66

Écoles, de plus en plus d'élèves, de plus en plus de musulmans
par Arnaud Folch 68

"Merci Monsieur le professeur…" 70

Du blé, des fruits et du vin…
par Arnaud Folch 72

Le miracle de la vigne
par Arnaud Folch 75

Au temps de la prospérité française
par Arnaud Folch 78

Pétrole, gaz, ce que l'Algérie doit à la France
par Arnaud Folch 80

UNE VIE EN ALGÉRIE…

Français de là-bas
par Arnaud Folch 84

À Alger, sous la protection de Notre-Dame d'Afrique
par Éric Letty 90

Mal Alphonse Juin : "Pied-noir par toutes mes fibres" 92

Charles Maurras : "L'Algérien, un grand peuple, fier, ferme et solide…" 94

Michèle Barbier : "C'était le dernier maire français d'Alger…"
propos recueillis par Sabine Dusch 96

À Alger, l'apogée de l'orientalisme
par Alexandre Nantas 98

Marcel Cerdan, de Sidi-Bel-Abbès à champion du monde
par Arnaud Folch 100

LES CHEMINS DE LA MÉMOIRE

Jean-Pax Méfret : "Avant la guerre, nous vivions tous ensemble"
propos recueillis par Sabine Dusch 106

Isabelle Eberhardt : "Mon Sahara, âpre et mélancolique" 112

Albert Camus, l'Algérois
par Jérôme Besnard 114

Albert Camus : "Je pris la route de Tipasa…" 117

Jean Brune, chantre du paradis perdu
par Jérôme Besnard 118

Jie JIA : "La mémoire des pieds-noirs ne disparaîtra pas"
propos recueillis par Arnaud Folch 120

Une mémoire (presque) absente du cinéma français
par Nicolas Gauthier 122

Perpignan, le musée du souvenir
par Arnaud Folch 124

15 lieux de mémoire
par Alexandre Nantas 126

Bibliographie 130

Un encart broché : Abonnement Offres hors-série Valeurs actuelles entre les pages 34 et 35

Algérie française, la leçon de liberté et de courage de Boualem Sansal

Par Arnaud Folch

A-t-on le droit de dire, et d'écrire, que la France a fait baisser des deux tiers la mortalité enfantine en Algérie ? Que sous sa présence, en 1962, près de 90 % des enfants scolarisés dans les écoles primaires publiques d'Algérie étaient des petits musulmans, filles et garçons ? Que la population musulmane, dans son ensemble, a été multipliée par six en 132 ans, passant de 2 à 12 millions ? A-t-on le droit de rappeler que l'année de son départ, la France consacrait plus de 20 % de son budget global à l'Algérie, soit davantage que les budgets cumulés de l'Éducation nationale, des Transports, du Commerce et de l'industrie ?

Peut-on oser affirmer que l'Algérie était alors le premier chantier de France, le premier exportateur africain de fruits et légumes, le quatrième producteur mondial de vin ? Ou que l'Université d'Alger, où Albert Camus a fait ses études, était la troisième de France, son aéroport d'Alger-Maison-blanche le quatrième du monde, mais aussi que quinze années d'efforts et de recherches ininterrompus avaient permis de faire jaillir et exploiter le gaz et le pétrole d'un Sahara qui n'avait jamais, avant la France, été rattaché de près ou de loin à l'ex-petite régence esclavagiste d'Alger conquise en 1830 ?

Rappeler ces faits tabous dans une France dirigée par un président de la République ayant dénoncé à Alger, en 2007, les *« crimes contre l'humanité »* de la colonisation, vous vaut immédiatement d'être taxé de réactionnaire, voire de raciste. En Algérie, c'est la prison. Boualem Sansal en sait quelque chose, qui a accepté de payer au prix fort, pendant un an, sa liberté de parole et son refus de céder aux sirènes de la repentance et aux pressions des États… À 83 ans, celui-ci, à peine libéré pour raisons de santé des geôles algériennes, et tout juste élu à l'Académie française, aurait pu se reposer sur ses lauriers. Profiter, un peu, de sa liberté retrouvée. Penser d'abord à lui, à sa santé et à sa famille, dont il a si longtemps été privé…

Il a pourtant accepté de s'exprimer à nouveau. Pas pour lui, mais pour les autres, pour les Algériens vivant depuis 1962 sous la chape de plomb, physique et idéologique, du pouvoir issu du FLN. *« Comme ils ne peuvent pas le dire, je le dis pour eux »*, explique-t-il dans le grand entretien croisé *(lire page 6)* qu'il nous a accordé avec Suzy Simon-Nicaise, la présidente du Cercle algérianiste, première association de pieds-noirs de France. Et d'ajouter : *« J'ai conscience de ne pas parler seulement pour moi. Je le fais aussi pour qu'ils se libèrent. »*

Ce que Boualem Sansal pense, il le dit. Sans crainte du régime, sans crainte de déplaire. Une magnifique leçon pour tous ceux qui, en France, n'ignorant pourtant rien de notre vrai bilan en Algérie, préfèrent se taire dans un seul but : s'éviter les foudres du "politiquement correct"… Certes, tout ne fut pas rose, loin de là. Mais cette leçon de liberté, nous avons décidé de la suivre aussi avec ce numéro exceptionnel, rendant enfin l'hommage qu'il méritent aux Français d'Algérie, ces pieds-noirs qui ont été tant décriés quand ils auraient dû être célébrés. Un numéro pour l'histoire. L'histoire vraie. Bonne lecture ! ●

Ce que Boualem Sansal pense, il le dit. Sans crainte. Une leçon pour tous ceux qui, en France, se taisent par crainte du "politiquement correct".

Photos de couverture : Romain ROUGER - CA

COMMANDEZ NOS HORS-SÉRIES EN VERSION PAPIER OU DIGITALE SUR

boutique.valeursactuelles.com

N°45

Chaque trimestre, 132 pages d'enquêtes et de documents consacrés à un seul dossier : histoire, culture, faits de société…

N°17 N°21 N°30

DÉJÀ PARUS :

VA hors-série :

N°1 Les secrets de la Bible **7,90 €**
N°2 Les secrets du Vatican **7,90 €**
N°4 Les secrets de Versailles **7,90 €**
N°5 Les secrets de la Terre Sainte **7,90 €**
N°6 Les secrets de la Police **9,90 €**
N°7 La France mystérieuse **9,90 €**
N°8 Les secrets des océans **9,90 €**
N°9 Les maîtres de l'art sacré **9,90 €**
N°10 Les secrets de l'Elysées **9,90 €**
N°11 Les secrets des îles **9,90 €**
N°12 Les secrets de la Russie **9,90 €**
N°13 Les mystères de Noël **7,90 €**
N°15 De Gaulle-Pétain, histoires secrètes **9,90 €**
N°16 Nos ancêtres les Français **9,90 €**
N°17 Nos soldats ces héros **9,90 €**
N°18 Le roman noir de la Révolution **9,90 €**
N°19 La France d'Audiard **9,90 €**
N°20 La disparition de Jacques Chirac **7,90 €**
N°21 Algérie française, les vérités interdites **10,90 €**
N°23 Les dossiers noirs du communisme **10,90 €**
N°24 La langue française **10,90 €**
N°25 Le goût de la France **10,90 €**
N°26 Le roman vrai de la France **10,90 €**
N°27 La légende du Tour **10,90 €**
N°28 Les écrivains maudits **10,90 €**
N°29 Chrétiens d'Orient et d'ailleurs **10,90 €**
N°30 Guerre d'Algérie les derniers secrets **10,90 €**
N°31 Russie-Ukraine l'histoire tragique sous nos yeux **10,90 €**
N°32 Ressusciter le patrimoine français **10,90 €**
N°33 Les Moines, il était une foi **10,90 €**
N°34 L'histoire interdite, vol. 1 **10,90 €** – ÉPUISÉ –
N°35 L'Âge d'or du rire français **10,90 €**
N°36 Les derniers secrets des dictateurs **11,90 €**
N°37 La fabuleuse épopée de Notre-Dame et de nos cathédrales **11,90 €**
N°38 L'Histoire interdite vol.2 **11,90 €** – ÉPUISÉ –
N°39 Quand la France régnait sur le monde **11,90 €**
N°41 Les Miracles secrets et mystères **11,90 €**
N°42 Secrets d'État **11,90 €**
N°43 Les écrivains voyageurs **11,90 €**
N°44 L'Histoire interdite Vol.3 **11,90 €**
N°45 Sa majesté la France **11,90 €**

VA Collection :

1H. Les mystères de Marie **10,90 €**
1. Hommage Delon, Belmondo, épopée française **11,90 €**
2. C'était Le Pen 1928-2025 **5,90 €**
3. Léon XIV. Un pape pour l'unité **5,90 €**
4. Spécial jeux : « Culture & Patrimoine » **6,90 €**
5. L'épopée du Puy du fou **5,90 €**
6. Merci BB 1934-2025 **5,90 €**

Hors-série *Valeurs actuelles*
VERSION PAPIER

Visuels non contractuels. Dans la limite des stocks disponibles.

“Le mensonge d’E du pouvoir algérien”

Entretien croisé avec l’écrivain franco-algérien Boualem Sansal et la présidente du Cercle algérianiste, Suzy Simon-Nicaise. Amis dans la vie, le premier a été incarcéré pendant un an dans les prisons algériennes, et vient d’être élu à l’Académie française, la seconde, à la tête de la première association de pieds-noirs, avait notamment déposé plainte contre Emmanuel Macron à la suite de sa déclaration sur les *« crimes contre l’humanité »* de la colonisation française. Ils nous racontent “leur” Algérie française.

Propos recueillis par Arnaud Folch

ROMAIN ROUGER

Boualem Sansal et Suzy Simon-Nicaise, lors de notre entretien, le 16 février 2026, à Paris.

'tat ,

■Vous aviez treize ans, Boualem, en 1962, au moment du départ de ceux qu'on a appelé les rapatriés. Quels souvenirs conservez-vous de l'Algérie française de votre enfance ?

Boualem Sansal Une remarque d'abord. Vous venez de prononcer un mot qui me fait tiquer à chaque fois que je l'entends, c'est le mot *« rapatriés »*. Les Français présents en Algérie avant 1962 étaient des Algériens, des Français algériens. Or, on ne peut pas parler de rapatriés de son propre pays. Les pieds-noirs ne sont pas des rapatriés, ce sont des gens du cru, c'est leur pays.

Suzy Simon-Nicaise Moi non plus, je n'aime pas ce mot. Pour notre part, nous utilisons le terme *« Français d'Algérie »*. Je rappelle du reste qu'aux origines du mouvement littéraire algérianiste, créé en Algérie, une déclaration avait été faite par ses fondateurs qui commençait par : *« Algériens, nous sommes »*. Et effectivement, comme tu le dis Boualem, nous sommes Algériens, nous sommes nés sur cette terre.

B. S. Maintenant, concernant mes souvenirs, bien sûr que j'en ai, ils sont même très vifs. J'avais 13 ans en 1962, mais j'étais un garçon très éveillé. Je comprenais ce que je regardais. Pour ma mère, ça a été vraiment terrible parce que toutes ses copines étaient des pieds noirs. Et cela allait encore au-delà : les liens étaient extrêmement puissants. Ce n'étaient pas seulement des amies, c'étaient des sœurs. L'Algérie, c'est la Méditerranée, l'excès des Méditerranéens. Il y a des épanchements extraordinaires. C'est toujours très, très fort.

■Qu'ont ressenti les Algériens au moment du départ des pieds-noirs ?

B. S. Il y avait deux courants. Les gens comme nous, qui nous nous considérions de la même famille, nous avons pleuré leur départ, comme quand on perd une cousine, une sœur… Mais il y avait aussi les pro-FLN, qui faisaient la fête. Et puis les exactions, les squats… Des gens sont arrivés de partout dans les beaux quartiers d'Alger, ils ont fracturé des portes… C'était abominable. Pour certains, il fallait tuer du pied noir…

De votre côté, Suzy, vous aviez sept ans au moment du départ. Quels souvenirs en gardez-vous ?

S. S.-N. *(larmes)*

B. S. Voilà la réponse… C'était terrible. On n'imagine pas.

■À en croire le pouvoir algérien, il existait pourtant, à l'époque de la France, une forme de chape de plomb, voire d'apartheid. Suzy, vous en êtes le contre-exemple, puisque votre mère était institutrice, et que vous étiez, dans sa classe, la seule Européenne…

S. S.-N. Oui, ma mère était institutrice à Tlemcen, où je suis née, dans une école pour filles, où j'étais effectivement, la dernière année, en CE2, la seule Européenne. Et pour moi, comme pour elle, il n'y avait pas de différences. Ma meilleure amie s'appelait Fatima, et elle était comme ma sœur… *(larmes)*… C'est pour ça que je pleure, parce que je ne l'ai jamais revue… J'ai ce souvenir que tous les matins ma mère regardait les yeux de chaque fillette. Elle mettait de la pommade pour que les enfants n'attrapent pas le trachome. Ce geste était effectué par tous les enseignants, dans toutes les écoles. On oublie de le dire, mais c'était important. Je me souviens, les dernières années, de moments difficiles liés à la guerre, lorsqu'en classe nous entendions des détonations. La peur que nous éprouvions, c'était la même que l'on s'appelle Fatima, Zora ou Suzy. Et chacune, même si nous étions très petites, nous pensions à ceux qui étaient dehors, à nos parents, à nos familles. Quant à ma mère, elle essayait de rassurer tout ce monde-là avec la même affection pour sa fille que pour toutes ces petites filles. ➤

QUAND L'ALGÉRIE ÉTAIT FRANÇAISE

■Pour votre part, Boualem, avez-vous ressenti, avant l'indépendance, cette forme de société d'apartheid, ce "différentialisme" dénoncé par le pouvoir algérien ?

B. S. Franchement, non. Il s'agit d'un discours idéologique développé par le gouvernement algérien. Ce n'était pas le cas. Pour en revenir aux dernières années, il y avait évidemment la guerre, des gens qui faisaient la guerre, mais la population, au départ, ne se sentait pas tellement concernée. Elle n'a commencé à l'être qu'au moment de la bataille d'Alger, c'est-à-dire quand le FLN, qui était vaincu, s'est lancé dans cette folie du terrorisme. Parce que jusque-là, on se battait soldats contre soldats. Ça se passait dans les maquis. Évidemment, de temps en temps, il y avait des exactions : des gens du FLN qui arrivaient dans un village et qui tuaient tout le monde, ou l'armée française qui débarquait quand il y avait eu des attentats. Mais c'est la guerre, ça…

■Peut-on dire qu'avant cette guerre, l'Algérie était belle ? Préparant cet entretien, vous avez je crois, Boualem, utilisé ce terme dans vos échanges avec Suzy…

B. S. Oui, franchement, l'Algérie était un beau pays, un pays de soleil, un pays méditerranéen. Et c'était une mosaïque extraordinaire : il y avait des Maltais, des Français, même des Chinois, il y avait de tout… C'était une terre de peuplement, un immense territoire qui était vide. Et puis, l'Algérie s'est développée très rapidement. Elle est devenue vraiment, je ne dirais pas une grande puissance, mais un pays dont 80 % de la population était urbanisée, disposant de tous les moyens pour vivre bien, dont les services sociaux. Moi, l'idée que je développe depuis des années, c'est qu'il était en train de se passer en Algérie quelque chose de miraculeux : un nouveau pays était en train de naître. Parce qu'avant, c'était un "truc", à la marge de l'Empire ottoman, une terre vierge, tribale…

■Une terre dont le Sahara, octroyé à l'Algérie dans le cadre des accords d'Evian, ne faisait pas partie…

B. S. Il n'appartenait à personne, excepté les nomades qui y vivaient.

■Très rapidement sont arrivés les premiers colons. Selon vous, Suzy, ces Français et ces Européens ne sont-ils venus là que pour soumettre cette terre, comme le répète le pouvoir algérien, ou bien l'ont-ils vraiment aimée ?

S. S.-N. Bien sûr qu'ils l'ont aimée. Et puis les terres, il a fallu les rendre cultivables, etc. Les familles se sont enracinées après des années terribles, parce qu'il a fallu éradiquer les sauterelles, il a fallu…

B. S. La malaria, les épidémies…

S. S.-N. Tout à fait. Et puis s'est ajouté la connaissance de l'autre, ayant une religion différente, et ce mélange de culture a favorisé par exemple, j'y reviens, la naissance du mouvement algérianiste, justement parce qu'il y avait à la fois cet amour de la terre et des gens.

■Partagez-vous, Boualem, ce point de vue ?

B. S. Je vais vous raconter une anecdote. L'écrivain

BOUALEM SANSAL : "EN PRISON EN ALGÉRIE, J'ÉTAIS L'OTAGE DU PRÉSIDENT"

■Comment s'est passé votre séjour en prison ?

D'abord, le discours que je tiens, et qui m'a valu d'être incarcéré, tous les Algériens de plus de 40 ans le tiennent plus ou moins, y compris, même, chez les islamistes. À ce propos, je vais, vous raconter quelque chose. J'étais en prison dans un quartier de très haute sécurité, où j'étais considéré comme un détenu très spécial parce que pour les gardiens, je n'étais pas un prisonnier, j'étais l'otage du président. Or on ne touche pas à l'otage du président, de crainte que cela lui soit remonté. Mais il y avait aussi des islamistes incarcérés pour qui je devrais être comme un *kouffar (incroyant, infidèle, NDLR)*. Or, très vite, j'ai vu leur regard changer.

■Comment l'avez-vous constaté ?

B. S. Figurez-vous qu'il y avait dans la prison l'un des derniers chefs de l'Armée islamique du Salut (AIS), qui avait rejoint les maquis au début des années 1990, à l'âge de 16 ans, avant de devenir le chef de toute la région de Philippeville. Sa cellule était en face de la mienne. À côté, j'avais un membre de Daesh, un Tchéchène… Moi, je me suis dit : pour eux, je suis un francophone, un islamophobe, bref, la totale, ils vont me faire la peau ! Pas du tout. Ce chef de l'AIS m'a rapidement souri. Et puis un jour, alors que je revenais de l'hôpital, il vient vers moi et me dit, en français avec un accent formidable : *« Comment allez-vous, monsieur Sansal ? »* J'ai appris qu'il ne savait pas comment s'adresser à moi : il ne voulait pas s'exprimer en arabe, mais comment le faire en français, alors qu'il ne le parlait pas ? Pour cela, il a demandé à un avocat de lui apprendre cette formule, et il a répété avec lui. Il avait tenu à faire cet effort de me parler en français. **Propos recueillis par A. F.**

COLLECTION PARTICULIÈRE

Suzy Simon-Nicaise à la plage de Béni-Saf, en 1960. À droite, Boualem Sansal à l'âge de 5 ans.

“L’accueil des pieds noirs en Algérie, c’est fantastique ! Affirmer que les Algériens les ont oubliés, c’est ridicule…”

Boualem Sansal

Henry de Montherlant était suicidaire — il a d’ailleurs fini par se suicider —, et sa famille, très riche, l’a envoyé partout, notamment voyager, afin qu’il sorte de sa schizophrénie. Mais lui, où qu’il aille, n’en démordait pas : *« Je veux mourir ! Je veux mourir ! »* Puis un jour, quelqu’un a suggéré à ses parents de l’envoyer en Algérie. Ses parents acceptent et lui prennent un billet pour dix jours… il restera cinq ans ! Et encore n’a-t-il quitté l’Algérie que parce qu’il était mobilisé. Ensuite, de cette expérience, il a écrit un livre, dont le titre dit tout : *Il est encore des paradis*… L’Algérie lui avait donné cinq années de vie merveilleuses alors qu’il a toujours vécu dans la maladie, la souffrance. Voilà l’Algérie.

■Cette expression de *« paradis »* pour décrire l’Algérie à l’époque de la France vous pourriez la reprendre ?

B. S. Oui, absolument. Je l’ai dit, il était en train de naître un nouveau peuple. Comme dans toute naissance, cela s’est fait dans la douleur de l’enfantement. La violence existait aussi, bien sûr, c’est normal, c’était celle de tous les jours, la violence entre les gens, les quartiers, pour des intérêts mesquins… Mais il était vraiment en train de naître un nouveau pays, dont la France, du reste, a inventé jusqu’au nom de baptême : *« Algérie »*, à partir du mot *el Djazaïr*, qui signifie *« les îles »* en arabe.

■Et vous, Suzy, ce mot de *« paradis »*, vous êtes d’accord ?

S. S.-N. Oui, je pense que, notamment pour la génération de mes parents, c’était le pays du bonheur, le pays de la joie. J’ai ainsi le souvenir de mon père, qui avait une trentaine d’années dans les dernières années de l’Algérie française. Comme il travaillait à la British Petroleum, il se déplaçait beaucoup, mais le reste du temps, il faisait du sport, du théâtre, de la musique. Et ses copains, c’était qui ? C’était tous les autres, toutes origines confondues. Un peu plus jeune, à Tlemcen, où il allait souvent se baigner dans un trou d’eau avec deux copains, les trois avaient baptisé ce lieu le *« Bouloulou »*, parce qu’il y avait Bouziane, un musulman, et deux *« Loulou »*, mon père, catholique, et un autre ami juif…

■À propos de religion, et alors que celles-ci sont aujourd’hui facteurs de terribles violences, beaucoup rapportent qu’à l’époque, en Algérie, tout le monde ou presque participait aux fêtes religieuses des autres…

B. S. Oui, j’ai connu ça.

■Pourriez-vous parler d’harmonies entre ces religions musulmane, chrétienne et juive ?

B.S. En harmonie, non. Les religions, ce sont des rituels et des personnes. Il ne faut pas parler de religions, il faut parler des gens. L’imam, le curé et le rabbin, c’étaient des copains. Chacun son église, mais on se retrouve ensuite au bistrot pour se taper une anisette… Il n’y avait pas de ségrégation raciale ni religieuse. Existait en revanche une ségrégation verticale avec, au sommet, les Français, notamment les hauts fonctionnaires venus de Paris, que l’on ne fréquentait pas. Au milieu, c’était une communauté mixte très soudée. Et puis, en bas, il y avait une masse non-intégrée, celle des nomades. Dès qu’on descend de la côte, et qu’on arrive aux hauts plateaux, la civilisation s’arrête.

S.S.-N. Si ces communautés vivaient si bien ensemble, c’est, je le répète, parce que chacune respectait la religion, mais aussi la pratique de la religion de l’autre. Quand c’était le ramadan, on savait qu’au moment du coup de canon, on pourrait inviter le voisin musulman à boire ou à manger… Quand arrivait le samedi, jour de Shabbat, ma mère et ses amis se rendaient chez leurs voisins juifs pour allumer la lumière, puisque qu’ils ne pouvaient le faire. À Pâques, les enfants catholiques allaient dans la rue avec les rameaux remplis de bonbons et de chocolat qu’ils partageaient…

■En 1865, Napoléon III octroie l’égalité des droits civiques à l’ensemble de la population, mais avec ➤

YOUTUBE

une condition pour les musulmans : qu'ils renoncent, non pas à leur religion, mais au droit coranique, incompatible avec nos codes pénal et civil. Comment expliquez-vous, Boualem, que si peu de musulmans aient accepté cette main tendue, synonyme d'intégration ?

B. S. Ce qu'il faut savoir, c'est que les Oulémas *(théologiens musulmans, NDLR)* étaient, à l'époque, favorables à cette intégration. Mais à partir des années 1930, l'islam va changer. Jusqu'alors l'islam était, on va dire, national. Chaque pays avait son islam. Mais ensuite est né le panislamisme. C'est-à-dire que l'islam a reconstitué la *Oumma (communauté des musulmans, indépendamment de leur nationalité, NDLR).* Il y a donc eu une "guerre" entre les pays musulmans pour le *leadership* de l'islam, car qui gouverne l'islam gouverne le monde musulman. À l'époque, la puissance dominante, c'était l'Égypte — où est né le mouvement des Frères musulmans —, d'où l'ordre a été donné à l'ensemble du monde musulman : ne vous intégrez pas, parce que le colonialisme vise à détruire vos valeurs, votre religion, etc. J'ajoute que beaucoup de pays musulmans avaient intérêt à cette non-intégration en Algérie, car ils étaient inquiets de voir ce grand pays riche en train de créer un grand peuple, une grande civilisation.

■Est-ce que finalement, Suzy, en forçant à grands traits, les pieds noirs ne se sont pas davantage fondus dans les traditions et coutumes locales que l'inverse ?

S. S.-N. Absolument, bien sûr. Et cela s'est fait naturellement, parce que le fait que le voisin soit musulman ou juif n'avait aucune incidence sur les relations du quotidien ou professionnelle. La vie s'organisait comme ça. Du point de vue des gouvernants, il n'y avait pas non plus cette volonté d'imposer un mode de vie. Une langue, oui, mais pour faire l'unité. Moi, j'ai cependant le souvenir de questionnements, même si j'étais très jeune, liés par exemple au statut de la fille, de la petite fille. Souvent, les gamines musulmanes s'inquiétaient auprès de ma mère, à l'école : *« Moi, je ne pourrai pas continuer après à aller à l'école. Mon papa ne voudra pas. »* Et ma mère leur répondait : *« Mais non, tu te trompes »* en prenant notamment l'exemple de l'une de ses collègues instits, qui s'appelait Fatima. Alors c'est vrai, celle-ci portait le *haïk* dès qu'elle sortait de l'école, mais quand elle l'enlevait, elle s'habillait à l'européenne. Grâce, peut-être, à une famille qui comprenait différemment les choses, elle avait pu poursuivre ses études. C'était donc possible.

> "Nous nous battons pour la vérité, car l'histoire falsifiée est devenue l'histoire officielle."
>
> *Suzy Simon-Nicaise*

■Comment expliquez-vous que, malgré cela, les pieds-noirs continuent si souvent d'être présentés comme de *« gros colons faisant suer le burnous »* ? Peut-on dire qu'ils ont servi de boucs émissaires à la France après l'indépendance ?

B. S. Exactement.

S. S.-N. Et de boucs émissaires pour l'Algérie aussi…

B. S. Tout à fait. L'objectif, pour le gouvernement algérien, c'est de protéger le FLN qui, à les écouter, aurait presque fait la guerre avec des stylos, l'armée tirant sur les oiseaux… D'où cette fiction du racisme, etc. Or, la guerre en Algérie ne s'est jamais faite, côté français, sur la base du racisme, de la haine ou de l'islamophobie. Ce n'est pas dans les traditions françaises.

■Est-ce aussi ce que pense la population algérienne ?

B. S. Connaissez-vous l'histoire survenue au cinéaste Jean-Pierre Lledo ? C'est un juif né en Algérie, où il est resté après l'indépendance. On a fait la même école. Après avoir passé son bac et obtenu une bourse, il est parti étudier le cinéma à Moscou, puis est revenu à Alger. En 2007, il a réalisé un documentaire appelé *Histoire à ne pas dire*. Pour cela, il est parti voir des gens de son âge, dont d'anciens copains, qui au moment de l'indépendance avaient entre 16 et 18 ans. À tous, il a posé la même question : *« Comment as-tu vécu cela ? »* Et tous lui ont répondu ce que nous disons aujourd'hui. Le film sort : catastrophe ! Le pauvre a été obligé de quitter l'Algérie. Pourquoi ? Parce que les témoignages qu'il avait recueillis allaient à rebours de l'histoire officielle

MICHEL MONSAY/ACADEMIE FRANÇAISE

Boualem Sansal recevant le prix Cino del Duca, le 4 décembre 2025, à l'Académie française, où il vient d'être élu. Page de gauche, Suzy Simon-Nicaise et Nicolas Sarkozy devant le mur des disparus à Perpignan, en 2016.

algérienne, selon laquelle les pieds-noirs tuaient et bouffaient de l'Arabe, torturaient les enfants… Car c'est ça le discours imposé. Alors que dans la réalité, il y a une expression qui demeure encore aujourd'hui quand un Algérien rencontre des difficultés : *« Du temps de la France, ce n'était pas comme ça ! »* Ce sentiment est devenu la norme.

■Partagez-vous ce constat ?

B. S. Oui, bien sûr. Moi, je le dis. Eux ne peuvent pas le dire, je le dis pour eux. J'ai conscience de ne pas parler seulement pour moi. Je le fais aussi pour qu'ils se libèrent.

■Et du côté de la France, Suzy, peut-on parler de "mensonge d'État" ?

S. S.-N. Totalement. D'ailleurs, nous, association de Français d'Algérie, on se bat justement pour le rétablissement de la vérité, pour la sauvegarde de cette histoire vraie. Nous la défendons et tâchons de la transmettre à nos enfants, mais il est évident que depuis l'indépendance l'histoire falsifiée est devenue l'histoire officielle.

B. S. C'est exactement ça.

S. S.-N. Pour preuve de ce que j'avance, je dirais qu'il y a eu deux moments forts depuis l'indépendance. Le premier, c'est le démantèlement en 2006 par Jacques Chirac de la loi portant reconnaissance de l'œuvre française en Algérie, qu'il avait lui-même fait voter l'année précédente. Le second, encore plus important, c'est celui où, en 2007, le candidat Emmanuel Macron, a déclaré à Alger que la colonisation a été un *« crime contre l'humanité »*. Offrant ainsi une voix encore plus large à cette repentance dans laquelle la France s'enfonce jour après jour….

■Avant de reparler de cette déclaration, pensez-vous, Boualem, qu'il y a eu aussi, concernant l'action de la France en Algérie, un mensonge d'État de la part du pouvoir algérien ?

B. S. Il y en a eu, absolument. D'ailleurs, le pouvoir algérien c'est construit comme cela. En 1976, Houari Boumediene dit : *« On va écrire l'histoire et la graver dans le marbre »*. Pour cela, il rassemble une vingtaine de personnes qui, en trois mois, publient un document nommé *Charte nationale algérienne*. C'est l'histoire de l'Algérie. Une histoire comme si l'Algérie n'existait pas avant les Arabes. En résumé : deux, trois mots seulement sur la période d'avant, puis les Arabes arrivent et apportent les lumières. L'histoire islamique, c'est : l'islam, partout où il va, il apporte la lumière. D'un pays de ténèbres, il fait un pays de lumière. Ça, c'est le discours coranique officiel. Boumediene a fait la même chose. Le pays commence donc avec l'arrivée des Arabes. Les Algériens, les Maghrébins qui sont des Berbères ? Opération du Saint-Esprit : ils deviennent des Arabes !

■Et concernant l'histoire contemporaine ?

B. S. L'histoire contemporaine, c'est l'histoire du FLN. Pas un mot sur le fait que des islamistes, des musulmans, se sont battus bec et ongles en faveur de l'intégration depuis les années 1900, où ils ont découvert la civilisation française qui leur permettait tout, contrairement à l'Empire ottoman. On peut parler de l'islam comme on veut et vivre comme on l'entend : ils avaient adhéré à cela ! Mais ce document de 1976, il est scellé : interdit d'y toucher ! Pire que la Constitution ! En réaction, les Algériens ont surnommé ce document la *« Tarte nationale »*.

■La *« Tarte nationale »* pour désigner la *« Charte nationale »* ?

B. S. Oui, la *« Tarte nationale »*. Voilà un document qui est comme le mètre-étalon déposé à Sèvres, qui s'appelle la *Charte nationale*, et la réponse des Algériens, c'est : la *« Tarte »*. Puis quelle est leur réaction ensuite ? Ils veulent partir.

■Suzy, vous êtes retourné en Algérie. Quel a été l'accueil que vous avez reçu et, à travers vous, ➤

"Le pouvoir algérien est illégitime. Il essaie de se donner une légitimité, une certaine honorabilité, sinon il sait qu'il va être renversé, qu'il sera chassé par le peuple…" *Boualem Sansal*

ROMAIN ROUGER

Boualem Sansal et Suzy Simon-Nicaise, amis dans la vie, à l'issue de notre entretien.

“La France, pour moi, c’est une continuité, une adhésion naturelle. C’est dans ma biologie.”
Boualem Sansal

celui des Français d’Algérie ?
S. S.-N. J’y suis retournée à 30 ans, en 1984, parce que dans la mémoire d’un enfant, il y a des zones un peu floues. J’avais besoin de poser les choses et de voir. Avec mon mari, qui est un Français de métropole, nous avons été à Tlemcen, où je suis née, avec un tas d’adresses, de gens à rencontrer, dont, forcément, des amis de mes parents. L’accueil a été fabuleux. J’ai notamment un souvenir très précis. Lorsque je rentre dans une librairie, le propriétaire était un ami de mon père. Je me présente : *« Je suis Suzy »*. Alors il me regarde et me dit : *« La fille de Loulou ? »* À peine lui ai-je répondu *« oui »* qu’il saute par-dessus le comptoir ! Ce fut un moment extraordinaire : il me prend dans les bras, il me serre. Là, vous imaginez, les deux en larmes… C’étaient des retrouvailles comme des gens de ta famille que tu n’as pas vu depuis longtemps. C’est ce que vivent tous les pieds noirs qui retournent en Algérie.
B. S. L’accueil des pieds noirs en Algérie, c’est fantastique ! Affirmer que les Algériens les ont oubliés, c’est ridicule…
S. S.-N. Tout à fait. Juste un mot pour revenir à mon voyage. Le libraire me pousse dehors avec lui. Je ne comprends pas. Puis, il me dit : *« Écoute, il vaut mieux qu’on sorte, parce que maintenant on est surveillé. »* Il me confiera que ses enfants faisaient des études de médecine en France et qu’il était surveillé par le pouvoir…
B. S. Bien sûr. Moi, je le dis depuis longtemps à mes compatriotes : il faut vous émanciper, l’histoire officielle, on s’en f… ! Surtout que dans les familles, la mémoire, elle est vivante.
S. S.-N. Boualem, est-ce que je peux me permettre une question ? Le peuple sait la vérité, bien sûr, mais est-ce que lorsqu’il rentre à la mosquée, les imams ne lui remettent pas dans la tête cette histoire officielle ?
B. S. Non, non, le peuple le sait vraiment. Nous sommes dans la situation de l’URSS par rapport à l’histoire, immense, de la Russie avant le communisme. On efface le passé et on construit un “truc” révolutionnaire à coup de slogans. Et de l’histoire gigantesque de la Russie, on n’a plus que le mauvais côté. Mais le peuple sait ce qui s’est vraiment passé.

■Vous rappeliez tout à l’heure, Suzy, les accusations de *« crimes contre l’humanité »* de la France proférés par le gouvernement algérien et Emmanuel Macron. Boualem, qu’en pensez-vous ?
B. S. D’abord, j’ai toujours été choqué que le pouvoir écrive l’histoire. Pour moi, cela est d’emblée suspect. Je l’ai donc toujours dénoncé. L’histoire se vit, ce sont les peuples qui la font. C’est leur histoire, c’est à eux de l’écrire.

■Mais ce terme est terrible…
B. S. Oui, c’est terrible.

■Il est de plus de nature à créer de la tension entre les deux peuples. Est-ce pour cela, selon vous, qu’il a été utilisé par le pouvoir algérien ?
B. S. Le pouvoir algérien est illégitime. Ces gens-là ne sont pas élus. Ils essaient, et à la limite je peux comprendre, de se donner une légitimité, une certaine honorabilité. C’est normal. Ils ont pris le pouvoir, donc il faut se justifier, sinon ils savent qu’ils vont être renversés, qu’ils seront chassés par le peuple…

■Mais quand la France parle elle aussi de *« crimes contre l'humanité »* ?
B. S. Pour la France, c'est une question de culpabilisation. Lagardère disait : *« touche ma bosse »*, là c'est plutôt : *« vas-y, tape ! »*

■Mais comment expliquer cette auto-flagellation ?
B. S. Il y a plusieurs explications, mais je crois que c'est d'abord une réaction universelle qui fait suite à la Shoah. Pour les Européens, lorsqu'ils l'ont découvert, cela a été terrible : comment a-t-on pu faire cela ? Il y a des Allemands qui sont partis quasiment à genoux en Israël, ne sachant comment se faire pardonner, et même que ce pardon est impossible. Dans mon livre *Le Village allemand*, je raconte que l'un d'eux m'a dit : *« Je veux me suicider, aidez-moi ! »* En France, la réaction a été : ce qui a été fait avec les Juifs a été fait à Madagascar ou en Algérie…
S. S.-N. Mais on ne l'a pas fait ! Ce n'est pas comparable !
B. S. Oui, mais c'est psychologique, c'est très profond. C'est une sorte d'expiation de quelque chose que la France n'a pas commis. Parler de *« crimes contre l'humanité »* de la France c'est se nier soi-même. On n'a pas vécu ça. La France a commis des crimes de guerre, c'est une réalité. Mais les crimes de guerre, cela relève des seuls tribunaux militaires…

■Et il y en a eu des deux côtés…
B. S. Bien sûr.

■Et vous, Suzy, comment avez-vous réagi, et à travers vous les pieds-noirs, lorsque Emmanuel Macron a dénoncé ces *« crimes contre l'humanité »* ?
S. S.-N. Tous les Français d'Algérie ont été meurtris et très en colère. Nous, en tant qu'association, nous avons déposé une plainte contre Emmanuel Macron. Mais quelques mois plus tard, il était élu président de la République, bénéficiant donc d'une immunité. Mais nous espérons réactiver notre plainte lorsqu'il ne sera plus président. Ce que nous voulons, à travers elle, c'est aussi nous faire entendre, afin que nos compatriotes comprennent que ce terme est totalement inapproprié, et que la vérité, ce n'est pas celle-là, c'est même le contraire. Avec l'association, et les moyens qui sont les nôtres, nous mettons tout en œuvre pour faire entendre la voix de cette vérité.

■Où en êtes-vous, Boualem Sansal, de vos relations avec le pouvoir algérien ?
B. S. J'ai eu confirmation que mon passeport a été effectivement désactivé, donc je ne peux pas rentrer à Alger. Avec mon passeport français, il faut un visa, c'est donc aussi impossible. Concernant ma déchéance de nationalité, on m'a récemment fait savoir que ce n'étais pas encore le cas, mais que cela pouvait arriver, car le gouvernement algérien est en train de voter, ou l'a déjà fait, une loi permettant de déchoir n'importe quel Algérien pour dénigrement du pays par décision administrative, sans passer par la justice…
S. S.-N. Moi, j'ai beaucoup souffert au moment de l'incarcération de Boualem. D'abord à titre personnel, bien sûr, en raison de notre amitié. Mais au-delà, avec nos amis, nous avons ressenti un profond mal-être en nous disant : mais bon sang, Boualem, il est né en Algérie française, donc *de facto*, il était Français !
B. S. *De facto*, oui. On l'était, même administrativement. D'ailleurs, moi, en 2024, je n'ai pas été naturalisé français. J'ai refusé cela. Officiellement, je suis réintégré. Il faut donc arrêter de dire *« Boualem Sansal a été naturalisé »*, car j'étais déjà Français. J'ai bénéficié d'une loi qui permet cette réintégration. Je fais l'objet d'une réintégration dans ma nationalité d'origine française.

■Justement, le fait d'avoir retrouvé cette nationalité française, puis d'avoir été élu à l'Académie française, qu'avez-vous ressenti ? Cela a dû être très fort, tant on ressent, à travers vos propos, votre amour pour la France, pour sa culture…
B. S. Pour son pays, tout simplement. C'est un amour pour son pays. Moi, la France était le pays de mon grand-père, de mon père, de ma mère, etc. C'est pour moi une continuité, une adhésion naturelle, biologique. C'est dans ma biologie, je suis né là-dedans. Partout où elle a habité, ma famille a toujours été très intégrée, tout en conservant quelques spécificités. Moi, je n'ai jamais vu dans ma famille de gens religieux faire la prière. C'était très lointain, tout ça. ●

“Je le dis depuis longtemps à mes compatriotes : il faut vous émanciper, l'histoire officielle, on s'en f… !”
Boualem Sansal

Par la charrue et le fusil

Des premiers pas des pionniers au temps de la conquête, à la naissance d'une province bâtie par la France.

Battage du blé dans les années 1890 (document exclusif). CA

Dans les pas des pi

Démunis de tout, les premiers colons débarquent dès 1830, dans le sillage de l'armée entamant sa conquête, sur cette terre qui n'est pas encore l'Algérie. Face à eux, à l'issue d'un interminable voyage, une immense étendue hostile et abandonnée, un climat implacable, la maladie et les razzias qui tuent. Naissance d'une incroyable épopée.

Par Arnaud Folch

Quelques semaines plus tôt, en cet été 1830, la plupart ignoraient jusqu'à l'existence de cette terre lointaine, près de quatre fois plus étendue, dans ses frontières de 1962, que la métropole française: 2,4 millions de kilomètres carrés de côtes, de déserts, de montagnes, de broussailles et de marécages écrasés par un soleil de plomb. « *Le sentiment qui m'étreint est multiple*, écrit le 30 juillet 1831, quelques jours après son arrivée, le colon Paul D.,

onniers

LIBRARY OF CONGRESS - DR

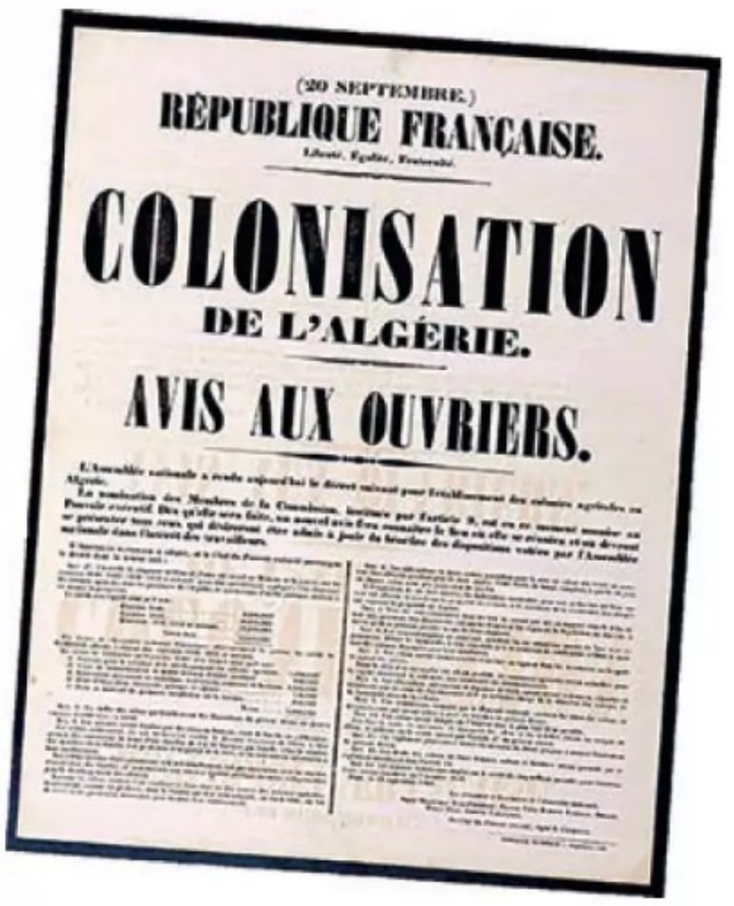
Débarquement de colons à Alger en 1899 (document exclusif). Ci-dessous, affiche incitant à la colonisation au début du XXe siècle.

venu de Dijon, dans un courrier adressé à ses parents. *Je ressens la peur mais aussi l'éblouissement. Tout ici est immense et surtout différent. C'est un monde entièrement à part: la population, la chaleur, les odeurs* (…). *Rien dans ma vie ne m'a préparé à une telle aventure, mais je veux y croire et me donnerai les moyens d'y réussir.* »

Les sublimes « *aubes transparentes* » de l'Algérie ont beau avoir fait imaginer à Albert Camus *(lire page 114)* que « *le monde* (avait) *dû surgir dans une lumière semblable* », ce territoire sur lequel accostent les premiers colons pétrifiés recèle aussi, et surtout, d'innombrables pièges, jusqu'à son âme tourmentée et violente, sautant immédiatement aux yeux: « *L'Algérie a des forces vitales stupéfiantes qui vont jusqu'à la suffocation, et des instincts de mort qui la travaillent et l'appellent sans cesse*, écrit l'universitaire et écrivain Alain Vircondelet dans *C'était notre Algérie* (L'Archipel, 2011). *Ici ne peuvent vivre que de grandes luttes, de grandes passions, parce qu'il y est donné d'éprouver des foudroiements et des émois* (…). *La poésie, comme la tragédie, affleure à la surface de chaque chose.* »

"Des villages qui n'étaient qu'un nom, où tout restait à faire"

Avant même d'avoir posé le pied sur cette côte mystérieuse et suffocante, et à une époque où, en France, 97 % de la population rurale ne quitte jamais ou presque son village, les plus de 1000 kilomètres de trajet, en moyenne, constituent déjà la première étape, et non des moindres, de cette invraisemblable épopée. Ainsi du périple effectué, après la révolution de 1848, par 13 500 ouvriers au chômage de la capitale, décrit par Suzy Simon-Nicaise dans *Notre histoire d'Algérie* (Alliance Éditions, 2012): « *Ils s'embarquent à Paris avec femmes et enfants sur des péniches.* Via *Melun, le canal du Loing, le canal de Briare, Lyon puis Marseille, puis ils sont acheminés et débarqués le long de la côte algérienne entre Bône et Oran par des frégates de la marine de guerre.* »


(20 SEPTEMBRE.)
RÉPUBLIQUE FRANÇAISE.
Liberté, Égalité, Fraternité.
COLONISATION
DE L'ALGÉRIE.
AVIS AUX OUVRIERS.

Des jours et des jours de traversée avant, fusil à l'épaule pour certains, de se rendre à pied, à cheval, en convois de diligences et de chariots bâchés, jusqu'à leurs points d'arrivée: « *Des villages qui n'étaient alors qu'un nom, un lieu-dit où tout restait à faire* » (Alain Vircondelet). « *Ainsi donc*, pouvait ironiser l'ancienne journaliste à *L'Écho d'Alger* Marie Elbe, *nos ancêtres ressemblaient beaucoup plus à John Wayne qu'à Astérix.* »

Pour les soldats qui les accompagnent, comme pour les Français à la même époque, ces pionniers ne sont, le plus souvent, que de la « *graine de bagnard* », des « *aventuriers* ➤

"Ce royaume appartiendra au laboureur qui aura osé le prendre."
Émile Zola

CA

Diligence de pionniers au milieu du XIXe siècle. Page de droite, les arènes d'Eckmühl, à Oran, en 1956 (document exclusif).

sans foi ni loi » ou encore des « *agités des barricades* » (1830 puis 1848). Loin, très loin des idées reçues, ceux qui, en cette première moitié de XIXe siècle, vont fouler le sol de ce qui va devenir l'Algérie *(lire page 30)* se situent en effet aux antipodes de leur image future de « *gros colons* » faisant « *suer le burnous* ».

"Tu ne peux imaginer l'entraide qui existe entre nous"

Pauvres, et même « *plus pauvres que pauvres* », comme l'écrit, au sujet de ses compagnons, le colon Aimé L. dans un courrier de 1835, ce n'est pourtant pas l'argent, en tout cas pas seulement, qui les a décidés à tout quitter pour s'installer dans ce lointain hostile. Rien à voir, pour la plupart, excepté la rudesse des conditions de vie, avec la quête de richesse immédiate des chercheurs d'or, un peu plus tard, dans le Grand Nord canadien — où aucun ou presque, fortune faite, n'a fait le choix de s'installer définitivement.

Plus importante que tout, chez ces premiers colons, est en effet la quête d'idéal. Oui, d'idéal. « *Refusant la société bourgeoise, le roi et la misère* » (Marie Elbe), cette aventure fut en effet, d'abord, un rêve authentique et fou de liberté, d'égalité et de fraternité aux temps de Charles X et de Louis-Philippe, guère éloigné, pour ceux que l'on appellera plus tard les pieds-noirs *(lire encadré page 20)*, d'une forme d'accomplissement politique. Avec, à l'horizon, plus de justice, de partage et de solidarité. Et une vie de type communautaire — car seul, on n'est rien face aux éléments hostiles —, sorte d'autogestion avant l'heure. « *Quand retombent les espoirs d'émancipation des peuples opprimés d'Europe et se crispe la situation sociale en métropole, l'Algérie devient en quelque sorte le débouché naturel* (de) *leur idéalisme, leur progressisme* », explique Jean-Louis Marçot dans *Comment est née l'Algérie française (1830-1850), la belle utopie* (La Différence, 2012). « *Tu ne peux imaginer l'entraide qui existe entre nous; c'est formidable de pouvoir ainsi compter sur les autres* », écrit en 1852 Pierre L., de Paris, dans une lettre adressée à un ami.

De même, ajoute Alain Vircondelet, ne s'agissait-il pas, pour beaucoup d'entre eux, d'« *un projet de conquérants, mais d'un désir de naissance, dont le titre du dernier manuscrit d'Albert Camus*, Le Premier Homme, *ne dit pas autre chose* » : « *ce peuple-là*, dit-il, *n'eut pas la volonté d'expansion des colons envoyés par l'administration française sinon celle, illimitée, qui consistait à pénétrer toujours davantage dans le centre obscur de cette terre, dans son* ➤

"Je ressens la peur et l'éblouissement, tout ici est immense et surtout différent."

Paul D., colon (1831).

Italiens, Espagnols et Maltais (beaucoup) plus nombreux que les Français

CA

Le fait est largement méconnu : les populations venues d'Europe (qui ne seront intégralement naturalisées françaises qu'en 1930, *lire page 30*) étaient nettement plus nombreuses dans l'Algérie des pionniers que les Français eux-mêmes : environ les deux tiers des colons de souche européenne.

■**Premiers en nombre : les Italiens** Débarqués principalement de Naples et de Sardaigne, ils sont le plus souvent pêcheurs, dockers ou terrassiers. En 1892, le consul d'Italie à Alger calculera que ses compatriotes ont construit à eux seuls, sous la direction d'ingénieurs français, pas moins de 2 000 kilomètres de routes nationales, 1 700 kilomètres de routes départementales et 800 kilomètres de voies ferrées *(lire page 78)*.

■**Seconde composante, très proche : les Espagnols** Comprenant de nombreux réfugiés politiques, ils proviennent essentiellement d'Andalousie et de la région d'Alicante, mais aussi de l'Île de Minorque (Baléares, 2 000 arrivées pour le seul mois de mars 1932). Ils sont principalement saisonniers dans les champs ou journaliers dans le petit commerce et le bâtiment. Ayant régné autrefois sur la ville d'Oran (de 1509 à 1708, puis de 1732 à 1792), ils en feront à nouveau leur "capitale". C'est à leur présence, notamment, que l'on doit la *plaza de toros* de la cité côtière, surnommée *« Oran l'Espagnole »* — dont le général Franco réclamera en vain le rattachement à l'Espagne en 1940.

■**Troisième composante importante : les Maltais** Arrivés dès le début des années 1930, ils sont très présents dans le commerce, dont l'usure, et le colportage côtier. Selon l'étude *L'Émigration maltaise en Algérie* de Pierre Dimech (*L'Algérianiste*, 1978), ceux-ci sont jugés *« superstitieux comme les Napolitains, accoutrés comme des juifs (avec notamment un goût prononcé pour les bijoux et les anneaux d'or aux oreilles), durs à la tâche comme les Valenciens, catholiques expansifs comme les Siciliens et parlant une sorte d'arabe aux âpres consonances »*. Principales villes d'installation : Bône, Constantine et Philippeville.

■**Quatrième composante : les Allemands et les Suisses** Entre 1846 et 1854, les premiers passent de 1 500 à 6 200, dont un quart issu du royaume de Bavière. Les seconds ont bénéficié en 1853 d'un décret impérial de Napoléon III leur octroyant des terres dans le Constantinois. Parmi les membres du premier "convoi" : deux… banquiers. Modèle d'efficacité, ils bâtiront en seulement six mois leur colonie vitrine d'Aïn Arnat, au lieu des deux années prévues par le décret. **A. F.**

Village de colons en construction dans les années 1880 (document exclusif). Page de droite, almanach de 1893.

CA

noyau secret et sauvage » — secret et sauvage, mais aussi déchiré et couturé de cicatrices, à l'image, précisément, de ces « *premiers hommes* ». D'où l'extraordinaire osmose, et le non moins extraordinaire attachement — justifiant les déchirements futurs de l'indépendance — entre cette terre de souffrance et ces pionniers de misère qui, alors qu'ils ne se connaissaient pas, se ressemblaient tant. « *J'ai l'impression chaque jour qui passe, et Dieu sait si tout est loin d'être simple, de me fructifier moi-même* » (un psychologue dirait : « *de me découvrir moi-même* ») écrit Maurice A. à ses parents en 1840. « *Je ne saurais comment l'expliquer*, ajoute Édouard P. à son frère Pierre en 1841, *mais alors que tout est difficile, je me sens bien : il y a tant à faire et à construire.* » À l'instar, évidemment, de sa propre existence…

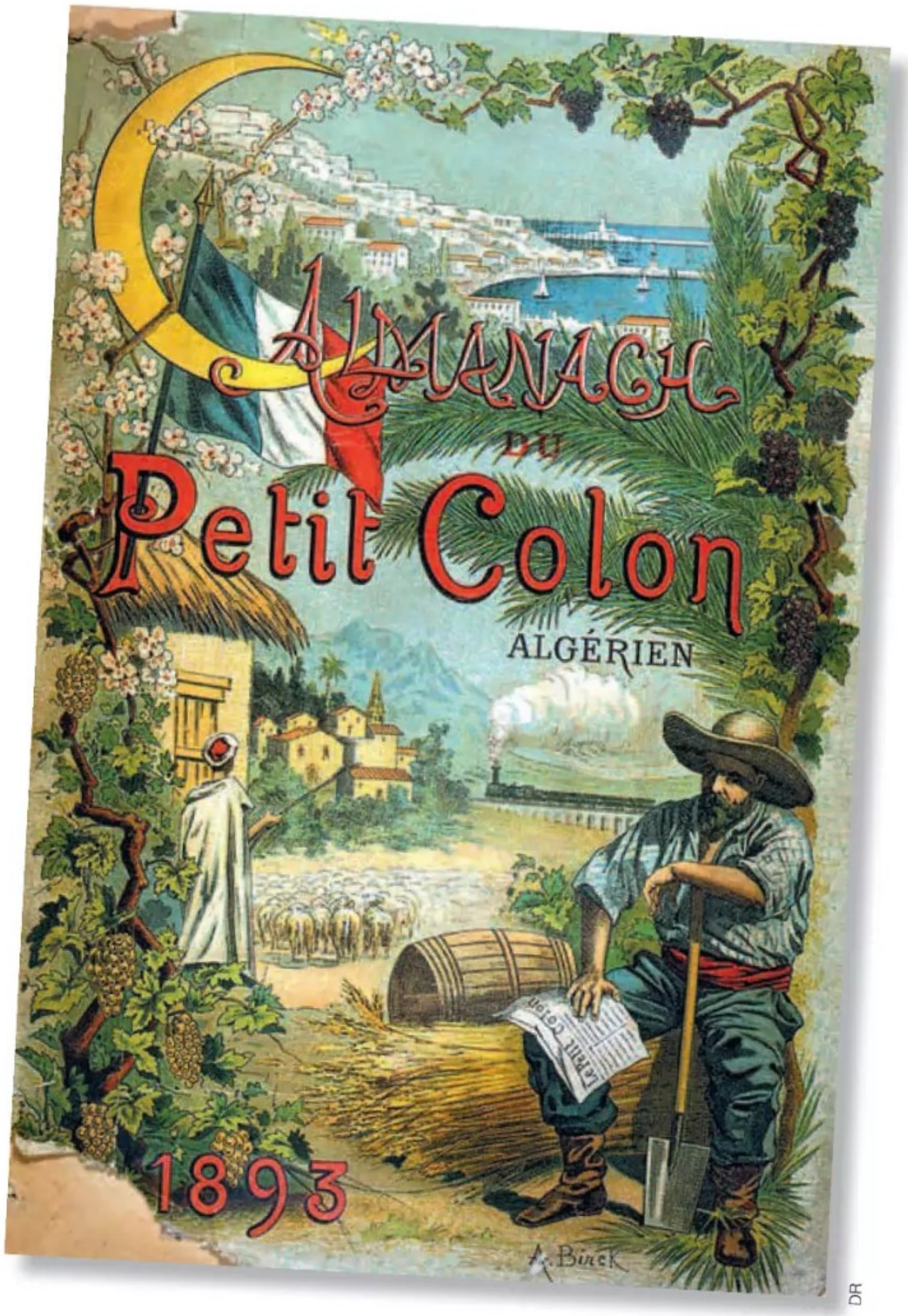
« *Ce royaume appartiendra au laboureur qui aura osé le prendre, s'y tailler à son gré un domaine aussi vaste que la force de son travail l'aura créé* », déclarera Émile Zola, quelques années plus tard (1899), au sujet de cette Algérie capable, donc, d'offrir à celui qui le veut la possibilité de renaître — en même temps que cette terre. Une quête d'une vie nouvelle, plus que d'une vie meilleure, qui est du reste loin, à l'origine, de n'avoir concerné que des Français. Car à côté de ceux qui, aux premiers temps de la conquête, débarquent du sud de la métropole, des régions pauvres du Centre et de la Franche-Comté, puis d'Alsace-Lorraine (24 % des Français d'Algérie en 1856), vont s'adjoindre, dès l'origine, des "immigrés" tout aussi pauvres, voire davantage, venus en masse d'Italie, d'Espagne, de Malte, mais aussi d'Allemagne ou même de Suisse *(lire page précédente)*.

D'OÙ VIENT LE MOT "PIED-NOIR" ?

Selon le *Trésor de la langue française*, cette addition des mots « *pied* » et « *noir* » est un surnom attesté dès 1901 désignant un « *matelot chauffeur sur un bateau à charbon* » — les chauffeurs de ces bateaux à vapeur, pieds nus, ayant les pieds couleur charbon. Ceux-ci étant souvent d'origine algérienne, le terme, par extension, aurait d'abord désigné les Algériens eux-mêmes, avant, au début des années 1950, de se voir approprié par les Français d'Algérie. Parmi les autres origines possibles : le fait que les militaires, premiers Européens à débarquer en Algérie, portaient des chaussures de marche noires, ou encore la coloration des pieds des premiers colons asséchant les marais de la Mitidja ou des viticulteurs locaux foulant le raisin. A. F.

Nettement plus nombreux que les Français, ceux-ci représenteront environ les deux tiers des colons de souche européenne en Algérie, contribuant tous ensemble, avec les années, à créer un seul et même peuple, le peuple pied-noir *(lire page 84)*, *« avec ses rites, ses mœurs, son art de vivre et sa langue, un peuple créé sous la lumière ». « C'est incroyable ce que l'on parle comme langues, l'italien, l'espagnol, et d'autres que je ne saurai dire,* écrit Paul V. en 1855 à ses parents, *mais on arrive toujours à se comprendre. »* Et pour cause : s'ils ne sont pas du même pays, ils sont du même moule, démuni et rebelle, et — si l'on a le droit de le rappeler — de la même religion. À cet agglomérat s'ajoutent encore les juifs, dont de nombreux juifs autochtones déjà présents en Algérie depuis le IXe siècle, qui deviendront dès 1870 des citoyens français à part entière grâce au décret Crémieux (15 % du corps électoral, *lire page 67*).

Après leur voyage sans fin, et pour assouvir leur quête intime de renaissance, ces quelques dizaines de milliers de premiers colons débarqués au début des années 1830 (110 000 en 1848) vont se lancer un immense défi, à la hauteur de leur rêve : rendre fertile une terre laissée en jachère depuis des siècles.



DR

Un immense défi à la hauteur de leur rêve

Nous ne sommes alors qu'aux balbutiements de la première révolution industrielle en France (1815-1840), qui n'a évidemment pas atteint les rives de l'Afrique du Nord ; et l'objectif premier est de se nourrir. Pour ne pas mourir. Durant les quatre premières années de la conquête, chaque nouvel arrivant, ou presque, se voit donc offrir des terres par l'État — peu, très peu : *« Ceux qui disposent d'assez de ressources pour y construire une maison reçoivent, sous condition, 10 hectares, et les colons sans ressources 4 hectares »* (*Notre histoire d'Algérie*, de Suzy Simon-Nicaise). Des conditions encore durcies en 1904, où *« le colon doit avoir les moyens de subsister une année entière, résider pendant cinq ans minimum ; les 40 hectares concédés aux familles devant être défrichés et plantés, avec interdiction de les louer à un indigène ».*

Quelques arpents de terre seulement, donc, et quelle terre ! De retour d'une visite sur place, en 1837, le médecin-major Jean-Pierre Bonnafond, membre de l'Académie de médecine, émet ce jugement sans appel : *« L'Algérie n'est qu'un rocher stérile, dans lequel il faut tout apporter, excepté l'air ; encore y est-il malsain. » Idem*, un an plus tard, pour l'ingénieur agronome Mathieu de Dombasle, précurseur de l'enseignement agricole en France : *« Le pays est sans intérêt et ne sera jamais un pays agricole*, écrit-il dans *De l'avenir de l'Algérie* (Duphart, 1838). *Il restera à jamais une terre à chèvres et à chameaux, à jujubiers et à figuiers. »* Même implacable constat, encore, pour le général Berthezène, ayant participé à la conquête d'Alger : *« Ce territoire est un immense cloaque*, affirme-t-il. *Il sera le tombeau de tous ceux qui oseront l'exploiter. »* Etc., etc. De ce *« cloaque »* jailliront cependant bientôt céréales, fruits, vignes et légumes à profusion, pour ne pas parler des villes et des villages, faisant de l'Algérie, comme l'écrit Vircondelet, *« une immense province qui nourrissait la France, grenier à blé, à orge, pourvoyeuse de primeurs et de vins »*...

90%

C'est, dans les premiers temps de sa conquête (1835-1840), le taux de mortalité des colons dans la plaine de la Mitidja.

Battage du blé dans les années 1890. Page de droite, échoppe de boucher à Boufarik dans les années 1930. (documents exclusifs)

CA

Le général ne s'était pourtant pas trompé sur un point : dans *« cette Algérie foyer de fièvres et de pestilences, livrée aux désordres des climats et des invasions de sauterelles »*, nombreux seront ceux, parmi les premiers colons, à payer de leur vie leur acharnement à faire fructifier ces terres à l'abandon — de 15 à 25 % d'entre eux. Près d'un quart !

Épidémies et razzias mortelles

Sur les 20 000 Français partis après la révolution de 1848 fonder 42 *« villages agricoles »*, 3 000 mourront dans les cinq années suivantes. Et 7 000 rentreront en métropole. 100 des 388 habitants de la colonie suisse d'Aït Arnat périront en trois mois de maladie. La terrible réputation de l'Algérie est telle que sur les 125 000 Alsaciens et Lorrains auxquels l'État français proposera de bonnes terres après leur annexion par l'Allemagne en 1870, seuls 5 000 accepteront. Crainte justifiée : trois ans plus tard, pour ne citer que cet exemple, on relèvera encore, en seulement un an, pas moins de 24 décès parmi les 86 colons des Alpes-Maritimes venus s'installer dans la petite ville côtière de Dellys, à 100 kilomètres d'Alger. *« Il n'y a plus de place dans le cimetière, il a fallu l'agrandir »*, écrit Baptiste L. dans une lettre de 1858.

Une terrible et ininterrompue hécatombe due pour l'essentiel, on l'a dit, aux ravages des épidé-

"CHÈRE PETITE ANNE, TOUS LES MALHEURS NOUS POURSUIVENT CETTE ANNÉE..."

Collectés par le Cercle algérianiste, nombre de courriers des premiers colons émanent aussi de femmes, dont il faut sans cesse rappeler le courage et le rôle immense joué, aux côtés de leurs maris, pour faire face aux razzias indigènes — *« nos grands-mères, fillettes, faisaient le coup de feu quand les Hadjoutes fonçaient sur les campements, les concessions ou les villages »*, rappelle l'ex-journaliste à *L'Écho d'Alger* Marie Elbe — ou sa participation au défrichage des terres hostiles d'Algérie, sous son implacable climat. Ce climat, marqué par de fréquentes sécheresses (dont deux, particulièrement terribles, en 1866 et 1867), l'est aussi par ses violentes tempêtes de pluie et de grêle. Ainsi de celle racontée, en 1900, par Marie D., installée avec sa famille à Frendah, un petit village d'Oranie, dans une lettre adressée à sa sœur : *« Chère petite Anne*, écrit-elle. *Tous les malheurs nous poursuivent cette année que nous avions une magnifique récolte. La grêle a tout enlevé, il en tombait comme de gros œufs. Les personnes qui étaient dans les champs rentraient tout massacrées et tout en sang. C'est effrayant à voir. On se croyait perdus, nous qui venions de construire.*

Si tu voyais, les murs sont pleins de trous qui ont été faits par les grêlons. C'est pour te dire s'ils étaient gros et s'ils tombaient en abondance. C'était un vrai déluge, presque tous les colons ont eu leurs champs grêlés, plus un grain, tout enfoui dans la terre... » **A. F.**

mies (malaria, choléra, paludisme, typhus, typhoïde…), auxquelles la médecine française finira par mettre fin *(lire page 61)*, mais aussi aux razzias sauvages de peuplades locales, dont les terribles Hadjoutes dans la Mitidja, qui perdureront jusqu'en 1880 — alors que le pays est officiellement *« pacifié »* depuis 1847: *« Viols, assassinats, incendies et pillages se succèdent* (…), raconte Suzy Simon-Nicaise. *De petits groupes lancent des attaques rapides sur les fermes nouvellement implantées par les colons. Ceux-ci se défendent. De nombreuses exploitations agricoles, détruites, sont abandonnées. »* Les exactions sont parfois innommables. Ainsi du supplice *post-mortem* subi par cette jeune cantinière de Bône, citée par Daniel Rivet dans *Le Maghreb à l'épreuve de la colonisation* (Pluriel, 2002), qui *« a les entrailles arrachées, le nez, les oreilles et les seins coupés et fourrés dans l'abdomen »*.

Plus tard symbole de l'extraordinaire essor de l'agriculture en Algérie *(lire page 72)*, la plaine de la Mitidja, déjà citée, et sa "capitale" Boufarik, sont des rescapés de l'enfer : incessantes attaques de commandos indigènes, mortifères conditions d'existence, faisant tomber ses laboureurs pionniers comme des mouches (jusqu'à 90 % de taux de mortalité jusqu'en 1840 !). Discours, en forme de rappel de ces temps obscurs, de son (nouveau) maire, Amédée Froger, à l'occasion des cérémonies marquant le centenaire de l'Algérie française, en 1930 : *« Lorsqu'en 1835, le maréchal Drouet d'Erlon décida d'occuper Boufarik, aucune agglomération importante n'existait en ce point ; seul un marché, celui du lundi, avec en son centre son sinistre gibet, réunissait les indigènes de la région* (…). *Alentour, c'était le marécage, c'était la solitude, c'était la brousse, c'était la fièvre, c'était la nuit, c'était la mort. »*

Au point d'avoir fait naître et perdurer, chez les Français d'Algérie, l'expression *« avoir une tête de Boufarik »*, signifiant : être à l'article de la mort… ●

"Ici, avant les Français, c'était le marécage, c'était la nuit, c'était la mort."

Amédée Froger, maire de Boufarik (1930).

PAR LA CHARRUE ET LE FUSIL

De la conquête à l'abandon

De 1830 à 1962, des premiers pas héroïques au départ forcé des pieds-noirs, chronologie des principales dates-clés des 132 ans de la présence française en Algérie.

14 JUIN 1830 À l'issue de plusieurs blocus, débarquement à Sidi Ferruch (baie d'Alger) de 35 000 hommes placés sous le commandement du général de Bourmont.

5 JUILLET 1830 Prise d'Alger.

22 NOVEMBRE 1832 L'émir Abd el-Kader lance un appel au *djihad* contre les Français.

22 JUILLET 1834 Ordonnance décidant l'annexion des territoires de l'ancienne régence d'Alger à la France, qui sont déclarés *« possession française »*.

30 MAI 1837 Signature du traité de la Tafna avec Abd el-Kader. Celui-ci reconnaît la domination française sur Alger, Oran, Mostaganem, Arzew et Mazagran, en échange de son contrôle de l'arrière-pays algérois et oranais.

14 OCTOBRE 1839 Première identification sous le nom d'*« Algérie »* des territoires occupés par les Français.

18 NOVEMBRE 1839 Rupture du traité de la Tafna par Abd el-Kader, qui décrète un second *djihad* contre la France. Sa reddition définitive aura lieu en 1847.

FÉVRIER 1841 Le général Bugeaud est nommé gouverneur général de l'Algérie.

1er FÉVRIER 1844 Arrêté créant les "bureaux arabes".

23-25 SEPTEMBRE 1845 Épisode héroïque de Sidi Brahim, au cours duquel une unité de 400 chasseurs à pied français se sacrifie face à un millier de combattants arabes.

9 DÉCEMBRE 1848 Les trois provinces d'Alger, Oran et Constantine (48 000 Français au total) deviennent des départements.

24 JUIN 1857 Pacification de la Kabylie.

1839

C'est l'année où, pour la première fois, le nom d'"Algérie" est officiellement adopté par la France pour définir le territoire.

SEPTEMBRE 1860 Première visite de Napoléon III en Algérie.

MAI 1865 Seconde visite (cinq semaines) de Napoléon III.

14 JUILLET 1865 Sénatus-consulte octroyant aux juifs et musulmans la possibilité d'accéder à la citoyenneté française (en échange, pour les musulmans, du renoncement à la loi coranique).

24 OCTOBRE 1870 Décret Crémieux, accordant la citoyenneté française aux 30 000 juifs d'Algérie.

1881 Code de l'indigénat.

25 AOÛT 1898 Création, par décrets, d'une assemblée territoriale locale, dite *« Délégations financières »*.

1914-1918 L'armée d'Afrique compte 190 000 indigènes. 36 000 soldats musulmans et 22 000 Français d'Algérie tombent au front.

4 FÉVRIER 1919 Loi accordant, sous conditions, le droit de vote aux indigènes de plus de 25 ans.

2 SEPTEMBRE 1939 Le gouvernement français décrète la

mobilisation générale et entre en guerre le lendemain contre l'Allemagne : 120 000 Français d'Afrique du Nord et 230 000 musulmans, dont 130 000 Algériens, participeront aux combats. 5 000 seront tués et 90 000 faits prisonniers.

3 JUILLET 1940 L'Angleterre détruit la flotte française basée à Mers el-Kébir. Plus de 1 300 morts.

SEPTEMBRE 1940 Nommé délégué général du gouvernement de Vichy en Afrique du Nord, le général Weygand est envoyé à Alger, où il restera jusqu'en novembre 1941. Avec le discret soutien des Américains, il mettra sur pied l'armée d'Afrique

8 NOVEMBRE 1942 Les Alliés débarquent en Afrique du Nord. Les troupes françaises se rallient finalement aux Alliés.

24 DÉCEMBRE 1942 Assassinat de Darlan à Alger. Giraud le remplace, avec le titre de commandant civil et militaire de l'Afrique du Nord.

30 MAI 1943 Le général de Gaulle met en place, à Alger, le Comité français de libération nationale (CFLN).

7 MARS 1944 Ordonnance de De Gaulle supprimant le code de l'indigénat et prévoyant l'extension de la citoyenneté à l'ensemble de la population musulmane.

8 MAI 1945 Des musulmans défilent pour célébrer la victoire. Dans le Constantinois, à Sétif et à Guelma notamment, les manifestations dégénèrent : plus de 900 Européens et musulmans loyalistes sont massacrés.

20 SEPTEMBRE 1947 Loi instituant, en remplacement des *« Délégations financières »*, une assemblée algérienne de 120 élus (qui sera dissoute en 1955).

1er NOVEMBRE 1954 *« Toussaint rouge »* : 70 actions terroristes éclatent sur le territoire algérien, faisant 10 morts.

3 AVRIL 1955 L'état d'urgence est décrété.

20 AOÛT 1955 Massacre d'El-Halia (Constantinois). Assassinat de 133 Français d'Algérie, 36 Français musulmans (dont le neveu de Ferhat Abbas) et 53 militaires et policiers.

JANVIER-OCTOBRE 1957 Bataille d'Alger, campagne terroriste et assassinats de civils déclenchée par le FLN. Le général Massu est investi des pouvoirs de police.

13 MAI 1958 Création d'un Comité de salut public (CSP) à Alger, avec à sa tête le général Massu, qui lance un appel à de Gaulle.

4 JUIN 1958 *« Je vous ai compris ! »* s'exclame de Gaulle à Alger, trois jours après son retour au pouvoir.

5 juin 1958 Les musulmans obtiennent la pleine citoyenneté française.

16 SEPTEMBRE 1959 De Gaulle prône *« le droit des Algériens à l'autodétermination »*.

24 JANVIER 1960 *« Semaine des barricades »*. Les Français d'Algérie, s'estimant trahis par de Gaulle, les érigent à Alger. Les gendarmes interviennent.

FIN AVRIL 1961 Échec du putsch d'Alger mené par les généraux Challe, Jouhaud, Salan et Zeller.

18 MARS 1962 Signature des accords d'Évian, prévoyant un cessez-le-feu pour le lendemain (en réalité non respecté côté algérien).

DR

26 MARS 1962 Fusillade de la rue d'Isly à Alger. L'armée française tire sur des civils européens. Bilan : 80 morts et 200 blessés.

5 JUILLET 1962 Massacre de civils européens à Oran. Bilan : plus de 700 victimes (morts et disparus). Indépendance de l'Algérie. Plus d'un million de pieds-noirs vont quitter le pays. Environ 100 000 harkis seront assassinés. ●

PAR LA CHARRUE ET LE FUSIL

Les 5 chefs militaires de la conquête

Les derniers mois de la Restauration et le règne de Louis-Philippe ont renoué, grâce à la conquête de l'Algérie, avec les grandes heures de la gloire militaire de l'Empire. Passage en revue des grandes figures de cette épopée.

Par Jérôme Besnard

Bourmont, l'homme du débarquement

À la tête du débarquement de Sidi-Ferruch de 1830, Louis de Ghaisne, comte de Bourmont (1773-1846, *ci-dessous*), est issu d'une famille noble d'ascendance flamande. Officier des gardes-françaises, il rejoint sous la Révolution l'armée des émigrés royalistes du prince de Condé en 1793, puis les Chouans, en Vendée, en 1795. Il sert ensuite, à diverses reprises, le Premier Empire. Napoléon se méfie cependant de cet officier d'Ancien Régime. Il termine pourtant la campagne de France de 1814 avec le grade de général de division. Au retour de la campagne d'Espagne de 1823, Bourmont est nommé commandant en chef de l'armée et pair de France. En 1829, le voilà ministre de la Guerre dans le gouvernement Polignac, et Charles X le place à la tête de l'expédition d'Alger, au départ de Toulon. Près de 40 000 hommes embarquent sous le commandement de Bourmont à bord de 675 navires (militaires et civils) qui appareillent le 25 mai 1830 des côtes provençales. Le débarquement français en terre algéroise a lieu le 11 juin sur la presqu'île de Sidi-Ferruch. Au lendemain de la prise d'Alger, le 5 juillet, il reçoit le bâton de maréchal de France mais doit céder, dès le 16 août, son commandement à Clauzel *(lire ci-après)* après la chute de Charles X. Il part alors en exil, restant fidèle à la branche aînée des Bourbons et ne pourra rentrer en France qu'en 1840.

Clauzel, l'ex-condamné à mort

Oublié par la postérité, Bertrand Clauzel (1772-1842, *ci-dessus*), le successeur de Bourmont, est nommé commandant en chef de l'Armée d'Afrique par Louis-Philippe dès son arrivée sur le trône. Général de l'Empire, il s'était notamment illustré en Espagne de 1809 à 1813. Condamné à mort par contumace en 1816, ce fidèle bonapartiste s'était exilé aux États-Unis après l'échec des Cent-Jours. Il est amnistié en 1820. En 1829, il est élu député des Ardennes et siège dans l'opposition au roi. La chute de Louis-Philippe et l'avènement de la République permettent son retour à l'activité à l'âge de 57 ans. En Algérie, s'il s'empare d'entrée de Blida et Médéa, il ne parvient pas à contrôler les régions de Constantine et

DR - BRIDGEMAN IMAGES

d'Oran. Il a le temps de fonder le corps des zouaves *(lire page 48)* mais doit s'effacer dès octobre 1830. Le roi Louis-Philippe lui confère néanmoins en 1831 la dignité de maréchal de France. L'année suivante, il est de retour en Algérie. Trois ans plus tard, il est nommé gouverneur général et se heurte à l'émir Abd el-Kader *(lire page 36)*, et s'empare de la ville de Mascara. En novembre 1836, il échoue à prendre Constantine. Cet échec signe la fin de sa carrière militaire. Il se contentera désormais de siéger à la Chambre des députés, jusqu'à sa mort. Une modeste rue du IXe arrondissement de Paris rappelle son souvenir depuis le Second Empire.

Aumale, le vainqueur d'Abd el-Kader

Fils cadet du roi Louis-Philippe, Henri d'Orléans, duc d'Aumale (1822-1894, *ci-dessous*), est un *« prince aux dix visages »*, comme l'écrit son biographe Raymond Cazelles. Son expérience militaire algérienne fut centrale dans sa formation tant humaine et politique. Il convenait alors pour la famille régnante d'Orléans de communier pleinement à la gloire politique nationale en accélérant la conquête de l'Algérie. Nommer le duc d'Aumale au sommet de l'armée en Algérie participait de cette volonté d'asseoir une nouvelle dynastie, celle des Orléans, issue en ligne directe du fils cadet de Louis XIII. Le prince avait seulement 21 ans. Il avait déjà combattu en Algérie à plusieurs reprises depuis 1840. Le 16 mai 1843, il coordonne la prise de la smala d'Abd el-Kader, forte de plusieurs dizaines de milliers de guerriers. Sur ordre du roi, la scène est immortalisée par un tableau d'Horace Vernet. L'expérience est concluante. En 1847 Aumale est nommé gouverneur général de la colonie ; dès le mois de décembre, il obtient la soumission définitive d'Abd el-Kader. Mais ce succès sans lendemain se révéla insuffisant à conjurer la révolution de 1848, qui emporta la royauté. Plus tard, la défaite de 1871 devait rendre au duc d'Aumale un rôle politique, comme député et président du conseil départemental de l'Oise, où il possède le domaine de Chantilly. Membre de l'Académie française, sans descendance, il léguera son château et ses fabuleuses collections à l'Institut de France.

Bugeaud, l'inventeur des colonnes mobiles

Si une figure militaire française du XIXe siècle fait l'objet depuis plusieurs années d'une légende noire, pour son action à la tête de l'armée d'Afrique, c'est bien

AKG-IMAGES - NPL-DEA PICTURES/BRIDGEMAN IMAGES

De Polytechnique aux zouaves, de gouverneur à ministre de la Guerre…

le maréchal Thomas Bugeaud de la Piconnerie (1784-1849, *page précédente, en haut*). Issu de la petite noblesse périgourdine, il s'engage comme simple grenadier dans la garde impériale, où il est fait caporal à Austerlitz, puis combat comme officier en Pologne. Ses exploits durant la guerre d'Espagne en font un colonel en 1814. La Restauration le renvoie sur ses terres, où il est élu député de la Dordogne en 1831. Mais Louis-Philippe nomme Bugeaud maréchal de camp, l'équivalent du grade de général de brigade. Apprécié du nouveau pouvoir, il devient le geôlier de la duchesse de Berry à la citadelle de Blaye, après qu'elle eut tenté de soulever l'ouest royaliste en faveur de son fils, le duc de Bordeaux.

C'est en 1836 que Bugeaud est envoyé en Algérie pour prendre part à la lutte contre Abd el-Kader. Il en revient hostile à la colonisation de ce territoire, qu'il juge trop coûteuse. Pourtant nommé gouverneur général du territoire en 1840, il se retrouve à la tête de 100 000 hommes, organisant des colonnes mobiles pour pourchasser les combattants arabes. En 1844, il défait les troupes du sultan chérifien, allié d'Abd el-Kader, lors de la bataille d'Isly. Louis-Philippe lui confère le titre de duc d'Isly. En 1848, il se rallie à Louis-Napoléon Bonaparte, puis décède du choléra l'année suivante. En 2024, la Ville de Paris a débaptisé l'avenue qui portait son nom dans le XVI[e] arrondissement.

LOOK & LEARN/BRIDGEMAN IMAGES

Lamoricière, le chef des "bureaux arabes"

Polytechnicien, le Nantais Louis Juchault de Lamoricière (1806-1865, *ci-dessous*), inventeur et promoteur des "bureaux arabes" (assistance aux indigènes, *lire page 56*), intègre d'abord l'arme savante du génie. Il participe à la prise d'Alger avant d'intégrer comme capitaine le nouveau corps multiethnique des zouaves le 1[er] novembre 1830. Il apprend l'arabe dialectal, ce qui lui permet de prendre la tête de ces *« bureau des affaires arabes »* en 1833. Affecté au commandement des zouaves, il est nommé colonel après l'expédition de Constantine (1837). À compter de 1839, il est l'un des acteurs de la guerre contre Abd el-Kader. Nommé maréchal de camp (général de brigade) en 1840, il troque alors le commandement des zouaves contre celui de la division militaire d'Oran. En 1843, le voilà lieutenant général (général de division). Il participe avec ce grade à la prise de la smala d'Abd el-Kader. De 1845 à 1847, il est gouverneur de l'Algérie par intérim. S'ouvre alors une période intense de vie politique pour celui qui a été élu député de la Sarthe en 1846. Ministre de la Guerre de la II[e] République en 1848, il s'oppose à Napoléon III, et doit s'exiler en Allemagne et en Belgique après son arrestation lors du coup d'État du 2 décembre 1851. En 1860, Lamoricière reprend un temps du service armé auprès du pape Pie IX, qui s'oppose à l'unification italienne lancée par la maison de Savoie. C'est ainsi, en raison de leurs uniformes, que le surnom de "zouaves pontificaux" a été donné, au Vatican, aux volontaires engagés au service du Saint-Siège. ●

Comprendre le passé. Éclairer le présent.

Rejoignez la communauté des lecteurs de NOTRE REVUE l'algérianiste

Une revue indépendante pour introduire de la nuance, du savoir et du recul dans un monde saturé d'opinions rapides.

- Analyses rigoureuses
- Témoignages
- Dossiers thématiques
- Archives commentées
- Regards contemporains

L'algérianiste fait vivre l'histoire, la culture et la mémoire des Français d'Algérie, à ceux qui souhaitent comprendre, transmettre et préserver un patrimoine unique, avec la conviction qu'un regard lucide sur le passé éclaire le présent et entre en résonance avec les enjeux de l'actualité.

POUR TOUS :

anciens d'Algérie, descendants, passionnés d'histoire, curieux, enseignants, journalistes, étudiants... et toute personne attachée à la mémoire et à la connaissance d'une page de 132 ans d'histoire de France.

EN DEVENANT LECTEUR, VOUS :

- soutenez un travail de mémoire essentiel,
- recevez une revue riche et documentée,
- participez à la transmission aux générations futures,
- accédez à des analyses qui mettent l'histoire en perspective avec le monde d'aujourd'hui,
- entrez dans une communauté vivante et engagée.

Abonnez-vous dès aujourd'hui ! *Ne laissez pas s'effacer une histoire qui nous concerne tous. Rejoignez les milliers de lecteurs qui font vivre l'algérianiste.*

S'inscrire en ligne

À retourner complété avec votre règlement par chèque sous enveloppe
à l'ordre du Cercle algérianiste national - 1 rue du Général Derroja - 66000 Perpignan

30 €
1 an
4 numéros

☐ **Je souhaite m'abonner pour 1 an à la revue trimestrielle « L'algérianiste »**

Nom : _____ Prénom : _____

Adresse : _____

Code postal : _____ Ville : _____

Téléphone : _____

Email : _____ @ _____

04 68 53 94 23 / Email : revue@cerclealgerianiste.fr
www.cerclealgerianiste.fr / www.cerclealgerianisteplus.fr

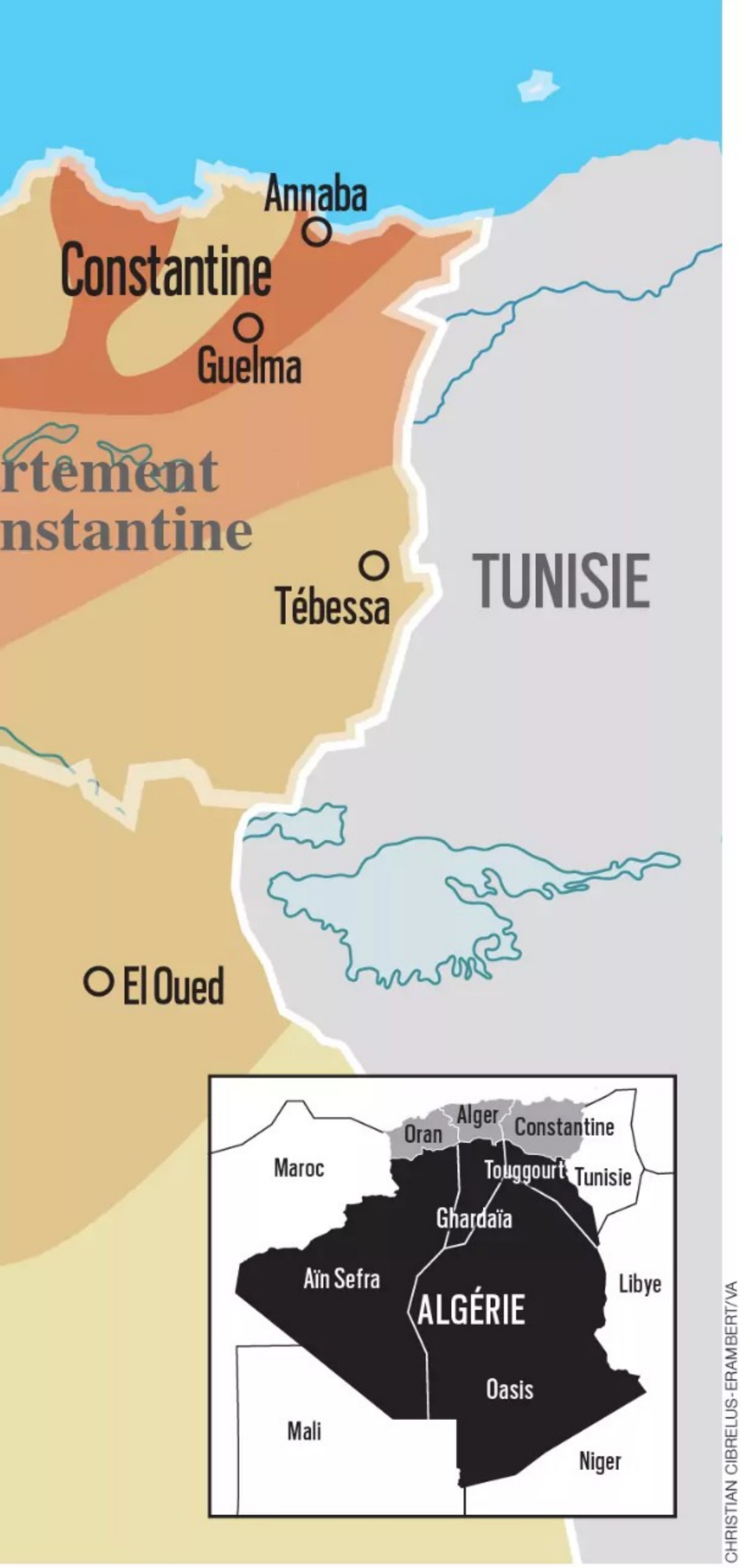
CERCLE ALGÉRIANISTE
SAUVEGARDER / DÉFENDRE / TRANSMETTRE
depuis 1973

CERCLE algérianiste PLUS
La vérité vous rendra libres

Et la France créa l'Algérie…

C'est la France qui a "inventé" et bâti ses départements d'Algérie, un pays qui, avant elle, n'avait jamais existé. Et qui, même, ne portait pas ce nom… De cet immense territoire en déshérence, elle a fait, sous la monarchie, l'empire et la République, une contrée fière et prospère.

Par Arnaud Folch



CHRISTIAN CIBRELUS-ERAMBERT/VA

La conquête progressive du territoire algérien par les Français.

2018). *Nul ne saurait dire où se trouvent les frontières du pays et de ses voisins, le Maroc et la Tunisie, sans parler du mystérieux Sahara.* » Et pour cause: conquise trois siècles plus tôt (1529) sur les Espagnols par le corsaire turc Barberousse, la "régence Alger" (de l'arabe *Al-Jazaïr*, "les îles") n'est qu'une micro-cité portuaire rattachée à l'Empire ottoman et placée sous la suzeraineté du sultan d'Istanbul, tout comme ses deux autres minuscules enclaves des secteurs d'Oran et de Constantine. Cette suzeraineté turque étant elle-même toute relative: « *En 1830*, précise en effet Charles-André Julien dans *Histoire de l'Algérie contemporaine* (Puf, 1964), *l'Algérie, si elle demeurait en droit une province ottomane, était en réalité, dans les faits, une colonie d'exploitation dirigée par une minorité de Turcs, avec le concours de notables indigènes.* »

"Avant les Français, un territoire ni uni, ni uniforme"

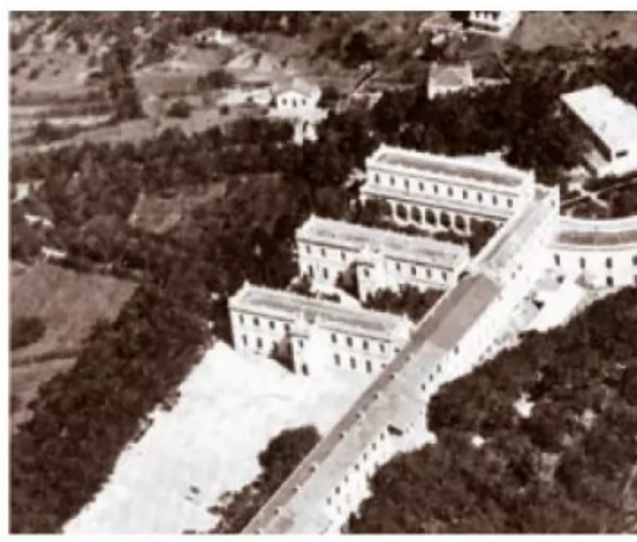
Ce qui est donc administrativement, depuis trois siècles, la « *régence d'Alger* » vit quasi exclusivement de la piraterie. Protégés, une fois rentrés au port, par les épaisses murailles de la forteresse du Pénon, bâtie par les Espagnols, les pirates barbaresques écument la Méditerranée, pillant les navires chrétiens et transformant leurs occupants en esclaves, pour la plupart vendus sur les marchés: les hommes pour devenir des travailleurs de force, les femmes pour remplir les harems. Jusqu'à la fin du XVIII[e] siècle, les héritiers de Barberousse multiplient même les incursions jusque sur les côtes espagnoles et italiennes afin d'y commettre des *razzias* dont leurs vaisseaux reviennent chargés de victuailles, de familles de paysans et de religieux. En 1827, trois ans avant la conquête, tout l'équipage d'une chaloupe de la frégate française *Duchesse du Barry* était massacré, chaque tête vendues 100 piastres au dey d'Alger.

C'est en Algérie que transitent alors le plus grand nombre d'esclaves chrétiens (que des ordres religieux comme les Trinitaires et les Mercédaires se vouent à racheter): 1,2 million entre les XVI[e] et XVII[e] siècles, 30 000 à la fin du XVIII[e], près d'un millier, encore, en 1830, au moment de l'arrivée des Français (en 1816, une escadre anglo-hollandaise en a libéré 1 200). Ajouté à la menace constante que les attaques turques font peser sur le com- ➤

14 juin 1830, Sidi Ferruch, baie d'Alger. C'est un pays qui n'existe pas, et n'a jamais existé, sur lequel prennent pied les 27 000 marins et 37 000 soldats commandés par le général de Bourmont *(lire page 26)*, ministre de la Guerre de Charles X, à la tête d'une flotte de 453 navires. Pas de frontières, pas de souveraineté, pas de drapeau. « *S'étend devant les Français un territoire (...) dont il n'existe pas de carte, ni même de tracé sommaire*, explique l'historien Jean Sévillia, auteur des *Vérités cachées de la guerre d'Algérie* (Fayard,

2,4

C'est, en millions de kilomètres carrés, (2,382 millions, dont 84 % de désert saharien), la superficie de l'Algérie, telle que cédée par la France en 1962. Soit près de quatre fois celle de notre pays (633 000 kilomètres carrés, territoires d'outre-mer inclus).



Vues d'Alger (documents exclusifs) : le palais d'été du gouverneur, le boulevard de la République, l'école normale de Bouzaréah, un immeuble rue Charras et Guyotville-Plage. Page de droite, en bas, affiche du milieu du XX^e siècle.

merce maritime, et à une dette non-honorée, c'est pour mettre fin à ce fléau et libérer les esclaves que le congrès d'Aix-la-Chapelle mandate la France en 1818 pour mener des négociations avec le dey d'Alger, mais celui-ci refuse de renoncer à sa "traite des Blancs". À la suite de nouveaux pourparlers, soldés par un nouvel échec, décision est prise, en 1827, d'imposer un blocus à l'enclave esclavagiste. Trois ans plus tard, ce sera l'intervention française conduite par la flotte de Bourmont…

Rien à voir, donc, dans l'origine de cette épopée, avec toutes les légendes noires propagées par la suite : loin d'être un pays, *« le territoire de la future Algérie, avant l'arrivée des Français, n'est clairement ni uni ni uniforme »* (Jean Sévillia) ; et ce n'est pas par volonté expansionniste, mais à fin humaine, et avec l'aval de ses alliés européens, que la France s'est décidée à intervenir…

Mêmes mensonges et contre-vérités concernant le déroulement de la conquête, puis la naissance, et l'existence, de ce qui deviendra nos départements d'Algérie *(lire encadré page 34)*… Concernant la conquête elle-même, celle-ci fut en effet, dans sa première phase, extrêmement rapide : vingt-et-un jours seulement jusqu'à la capitulation du dey d'Alger (5 juillet 1830). Et si elle fut ensuite meurtrière, et souvent cruelle, comme toutes les guerres, elle le fut cependant moins qu'on le dit, en dépit des nombreux guet-apens et soulèvements auxquels l'armée française, conduite à partir de 1840 par le général Bugeaud *(lire page 26)*, aura à faire face jusqu'au milieu des années 1870 : environ 300 000 morts parmi les insurgés, 100 000 côté français.

Le nom d'"Algérie" adopté en 1839

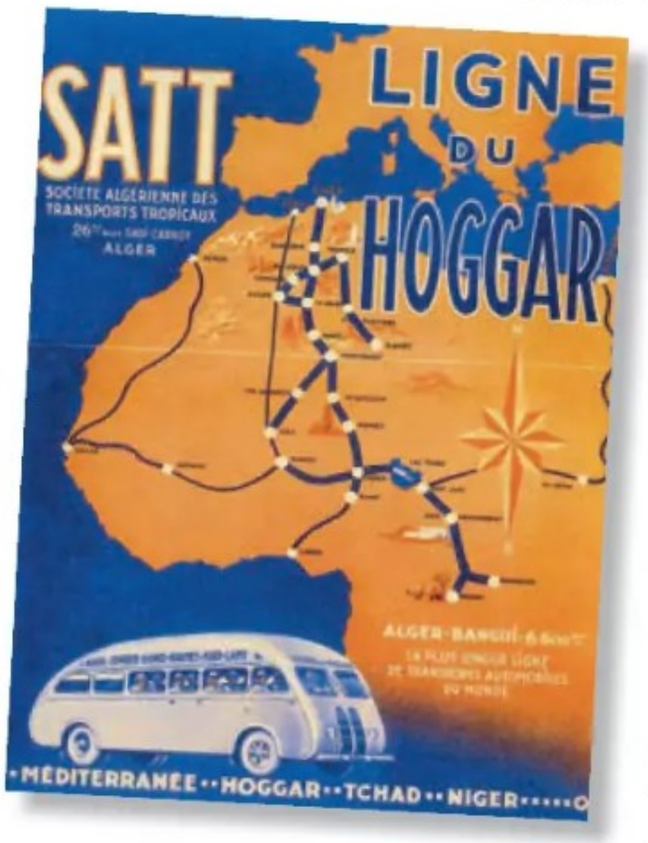
Rien à voir donc, là encore, écrit Michel De Jaeghere dans *Ce qu'était l'Algérie française* (*Le Figaro Histoire*, 2020), avec la volonté de *« traiter le pays en table rase sur quoi on bâtirait une nouvelle France »* comme lors de la conquête de l'Ouest, au cours de ce même XIX^e siècle, de la part des colons débarqués en Amérique face aux Indiens : massacres, accaparement des terres, parcage dans des réserves… Cette volonté de *« soumission sans faiblesse »* et de *« grand remplacement »* qui *« impliquait, en définitive, la réduction des Arabes et des Berbères à la condition des Indiens d'Amérique ou des aborigènes d'Australie »* n'a jamais, insiste-t-il, été le cap suivi par la France. Tout au contraire,

"Le territoire de la future Algérie avant la France n'est ni uni, ni uniforme. Nul ne saurait dire où se trouvent les frontières du pays et de ses voisins, le Maroc et la Tunisie" *Jean Sévillia.*

CA (5) - DR

celle-ci a fait le choix, que d'aucuns lui ont reproché, d'une politique de la "main tendue" (on ne disait pas encore *« assimilation »*) vis-à-vis des populations locales *(lire page 56)* — politique qui sera suivie dès le début aussi bien par Charles X (jusqu'au 2 août 1830), Louis-Philippe (de 1830 à 1848) puis, plus encore, Louis-Napoléon Bonaparte, d'abord comme président de la République, puis comme empereur (1848-1870).

Tout est dit, ou presque, de cette différence fondamentale d'appréciation, et de traitement, avec la colonisation de type anglo-saxon, dans cette directive adressée en 1860 par Napoléon III à son conseiller chargé de l'Algérie — et converti à l'islam! — Ismaël Urbain: *« Au lieu d'inquiéter les Arabes par le cantonnement*, écrit-il, *il vaut mieux les rassurer en leur concédant des terres. Au lieu de vendre des propriétés domaniales affermées par les Arabes, il faut les conserver. Au lieu de les repousser dans le désert, il faut les attirer dans les plaines fertiles. »* N'en déplaise aux faussaires de l'Histoire, telle sera aussi, de manière constante — et non, évidemment, sans échecs, parfois lourds —, la méthode poursuivie par la France en Algérie sous les III^e^, IV^e^ et début de la V^e^ République (1870-1962) vis-à-vis de ceux qu'on appelait encore des *« indigènes »*, mais dont le nombre, en cent trente-deux ans, ne va cesser de croître de manière exponentielle, passant d'un peu plus de 2 millions à plus de 12 millions — six fois plus ! *« Crime contre l'humanité! »* ose accuser depuis 1962 le pouvoir algérien (et désormais Emmanuel Macron), quel *« crime contre l'humanité »*?...



En 1834, quatre ans après la reddition éclair du dey d'Alger, Louis-Philippe signe une ordonnance déclarant l'ancienne régence d'Alger *« possession française dans le nord de l'Afrique »*. Cinq ans encore et, le 4 octobre 1839, est publié le décret royal fondateur de l'Algérie, dont le nom est officialisé pour la première fois — par la France, donc: *« Le pays occupé par les Français dans le nord de l'Afrique sera, à l'avenir, désigné sous le nom d'*"Algérie". » Laquelle sera annexée à la France, puis divisée en trois départements en 1848. Entretemps, tandis que cet immense territoire (quatre fois la superficie de la France dans ses frontières de 1962) se transformait déjà en gigantesque chantier — le progrès n'attend pas! —, la pacification, elle, était loin d'être achevée.

Premier grand soulèvement, de 1832 à 1839 (avec un intermède de deux ans): celui d'Abd el-Kader, qui en appelle à la *« guerre sainte »*, avant d'être finalement vaincu, assigné à résidence en France et de se rallier à Napoléon III *(lire page 36)*. Puis ce sera au tour ➤

DE "POSSESSION FRANÇAISE" À "DÉPARTEMENTS"

C'est après que Louis-Philippe eut signé en 1834 une ordonnance officialisant l'ancienne régence d'Alger comme *« possession française dans le nord de l'Afrique »*, puis décrété, en 1839, que celle-ci *« sera, à l'avenir, désignée sous le nom d'"Algérie" »*, que la IIe République décidera en 1848 d'annexer le territoire à la France et de le diviser en 3 départements (Alger, Oran et Constantine) ; la partie saharienne, dite *« Territoires du Sud »* (nullement attachée, à l'origine, à l'ex-régence turque), continuant de relever de l'administration militaire. En 1955, le département de Constantine sera scindé en deux (Constantine et Bône), portant le nombre des départements à 4. Lesquels passeront à 12 en 1956 (division des départements existants et création de 2 départements sahariens), puis à 17 en 1958, avant de revenir à 15 (suppression des départements d'Aumale et de Bougie) jusqu'à l'indépendance de 1962. A. F.

du bey de la région de Constantine, Ali Ben Ahmed, proclamé pacha par le sultan d'Istanbul, de prendre les armes contre la France: battu à son tour, lui aussi se ralliera à la France. Suivront, on l'a dit, jusqu'à la moitié des années 1870, de multiples insurrections tribales, aussi soudaines que violentes, qui continueront d'éclater un peu partout, excepté sur le littoral, solidement aux mains des Français: Aurès (1850), Kabylie (1857, 1871), sud-oranais (1864-1865), ouest de Sétif (1871)…

Après huit années (1832-1840) durant lesquelles l'armée se contente, au niveau militaire, de riposter aux attaques des rebelles et de tenir ses places fortes (les grandes villes de la côte et leurs abords immédiats), décision est prise de se lancer plus avant, accompagnés de colons bâtisseurs, dans l'intérieur des terres *(voir carte page 30)*: ce sera d'abord, jusqu'en 1847 — date à laquelle la conquête du "pays" est considérée comme achevée —, sur une zone s'étendant de la Méditerranée à une ligne allant du versant nord de l'Atlas saharien à la pointe sud de la frontière tunisienne; puis, de 1849 au début du XXe siècle, vers ce qui constitue 84 % de la superficie de l'actuelle l'Algérie, bien que celle-ci n'y ait jamais eu aucune attache historique: ses immenses zones désertiques — parties du Sahara, dites *« Territoires du Sud »* sous la France —, où seront découverts, à partir de 1954, ses gigantesques gisements de pétrole *(lire page 80)*.

Mais au-delà de cette conquête territoriale et militaire d'une étendue alors aussi vaste qu'inhabitée, c'est l'édification de l'Algérie comme territoire modèle de l'œuvre française qui mérite avant tout d'être soulignée: extraordinaire essor de la médecine *(lire page 61)* et de l'enseignement *(lire page 68)* dans un "pays" ravagé par les épidémies et l'analphabétisme, fabuleuse progression de l'agriculture et des vignes *(lire page 72)*, des routes et voies ferrées, de l'industrie, de l'énergie (mines, gaz et pétrole), des ports et du commerce international *(lire page 78)*. Là où il n'y avait que pierres, désert et marécages *(lire page 16)*… Il n'est pas un domaine où la France, bâtissant sa province africaine, ne puisse se vanter de son action dite alors *« civilisatrice »*. *« À son indépendance, nul pays extérieur au monde occidental, Japon et Afrique du Sud excepté, ne disposait d'une infrastructure aussi développée que celle de l'Algérie »*, rappelait l'écrivain Boualem Sansal *(lire entretien page 6)*, plus tard emprisonné dans son pays pour des déclarations similaires — il n'y a que la vérité qui fâche!

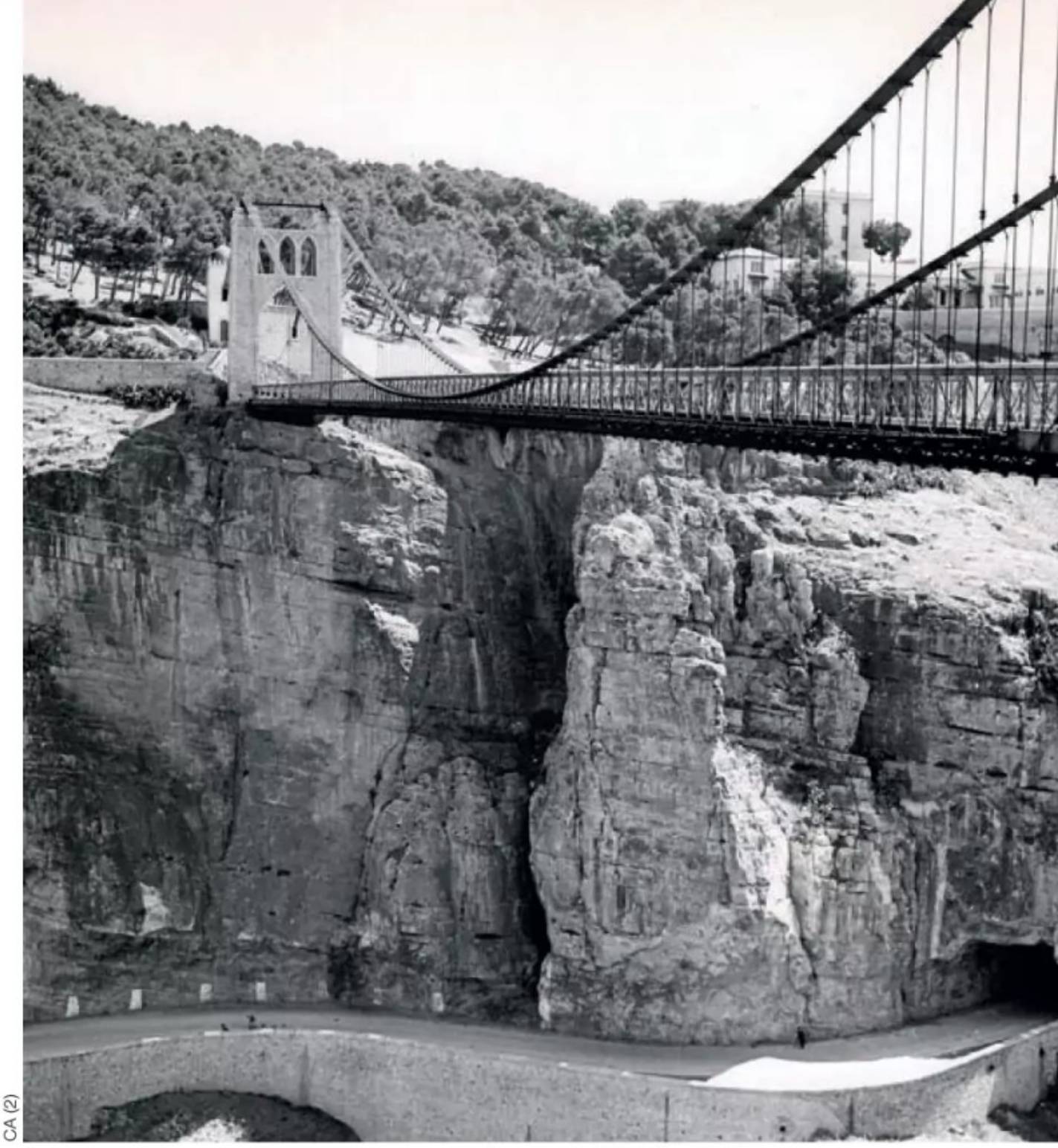
Symbole entre tous: la ville d'Alger, capitale de cette Algérie française de tous les possibles, et de son caractère si particulier, où, comme l'écrit Alain Vircondelet dans *C'était notre Algérie* (L'Archipel, 2011),

« les noces de l'Orient et de l'Europe se mêlaient étrangement ». « Alger la blanche, Alger la merveilleuse et inoubliable porte de l'Afrique, tous ceux qui y ont vécu ou y ont transité en gardent un souvenir impérissable », la décrit Philippe Lamarque dans *L'Algérie d'antan* (HC Éditions, 2010). De 30 000 habitants en 1830, la ville, dominée par la basilique Notre-Dame-d'Afrique *(lire page 90)*, atteindra près du double en 1860 : 55 000 habitants. Dans le même temps, et en seulement trente années, Alger laisse déjà admirer, côtoyant les ruelles grimpantes de son antique Casbah, les larges artères de sa nouvelle "ville européenne": cathédrale, préfecture, palais de justice, lycée, écoles de médecine et de pharmacie, théâtres, aménagement du port. Entre autres…

Des villages aux noms français : Avignon, Metz, Deauville…

« Comme on voulut la bâtir à la française, détaille Vircondelet, *on aligna, à l'image des villes de province comme Montauban ou Agen, des immeubles aux ferronneries contournées, aux portes d'entrée décorées de cariatides, d'Atlas, on planta des allées de palmiers et l'on dessina des jardins publics et des parcs aux odeurs orientales, des cactées, des eucalyptus aux feuillages secs et odorants. C'est ainsi qu'Alger* (…) *était le confluent secret de deux civilisations finissant par s'infiltrer mutuellement. »* En 1962, à la veille de l'indépendance, Alger, desservie par le quatrième aéroport mondial, était la deuxième ville de France, avant Lyon et Marseille: plus d'un million d'habitants!

Même extraordinaire essor, sur tous les plans, pour les autres villes, reliées les unes aux autres, année après année, par un colossal dispositif de routes et de voies ferrées *(lire page 78)*: Oran, dont les titanesques grands travaux pour la construction de son front de mer effectués dans les années 1940 (40 000 mètres cubes de déblais, 6 000 de béton armé, 550 tonnes d'acier, 2 000 tonnes de ciment…) vont faire renouer la cité avec son port; Constantine, bâtie à flanc de ravin, dont le gigantesque pont suspendu de 125 mètres de long édifié entre 1917 et 1925 permettra de relier le quartier de la gare au centre-ville; mais aussi Blida, dite *« la Petite Rose »*, et son charme un peu désuet, Bône et ses allures de ville italienne, Tlemcen et sa majestueuse place de la Mairie, grande comme un demi-terrain de football, Sidi-Bel-Abbès, surnommé *« le Petit Paris »*, presque entièrement bâti par ses légionnaires *(lire page 44)*, sans oublier, bien sûr, le développement des oasis du Grand Sud, dont Biskra et ses 150 000 palmiers plantés…



CA (2)

Le pont suspendu de Constantin, édifié entre 1917 et 1925. Page de gauche, le port d'Alger en 1903. (documents exclusifs)

C'est un livre entier, et non quelques lignes, que nécessiterait cet inventaire. Tout comme celui, tout aussi stupéfiant, de ces innombrables villages entièrement bâtis par la France et souvent baptisés de noms venus de métropole: Avignon, Metz, Strasbourg, Saint-Étienne, Deauville…

Pour autant, nulle part l'Algérie ne se voudra un simple décalque du pays d'origine, tant y seront associés, partout, l'art et les coutumes de cette terre d'Afrique, et l'apport de sa population d'origine: *« Malgré les kiosques Napoléon III, malgré les belles avenues haussmanniennes, malgré les boutiques dernier cri qui rappelaient la mode de Paris*, écrit Vircondelet, *ni Alger, ni Oran, ni Constantine, ni*, a fortiori, *les petits villages des campagnes, ne purent ressembler aux villes et aux villages de France. »* Car si l'Algérie est bien une création de toutes pièces de l'État français, de son génie, de ses institutions et de ses investissements colossaux (jusqu'à 20 % de son budget en 1960, soit davantage que ceux cumulés de l'Éducation nationale, du Logement, des Transports, de l'Industrie et du Commerce!), elle est aussi le résultat, longtemps heureux et apaisé, d'un savant et bénéfique mariage. L'enfant de deux cultures. Le fruit d'une passion. ●

"À Alger, les noces de l'Orient et de l'Europe se mêlaient étrangement."

Alain Vircondelet.

Emir Abd-el-Kader
(1807-1883)

Maréchal Bugeaud de la Piconnerie
(1784-1849)

WIKICOMMONS

Abd el-Kader, de chef de la révolte à ami de la France

Chef musulman en guerre contre les Français, cet émir à l'exceptionnelle bravoure (1806-1883) finira par se rallier à Napoléon III.

Par Yves Kerhuon

3 avril 1832, à l'aube, plateau de Karguentah, près d'Oran. Des nuées de cavaliers arabes assaillent les positions françaises. À leur tête, un jeune chef de 24 ans accomplit des prodiges. Son nom? Abd el-Kader. C'est le premier épisode d'une guerre entrecoupée de trêves qui va durer quinze ans.

Cet homme de petite taille aux yeux bleus, à la barbe fournie et au nez en bec d'aigle qui *« lui confèrent une majesté rare »*, comme l'écrit Georges

Premier jour d'émission d'un timbre en l'honneur des anciens adversaires Abd el-Kader et le maréchal Bugeaud, le 28 août 1950.

Fleury dans *Comment l'Algérie devint française* (Tempus, 2008), est né en 1808 à El Guetna, près de Mascara. Fils de l'émir Mahi ed-Din, il descend en droite ligne de Mahomet. En 1828, son père et lui, rentrant d'un pèlerinage à La Mecque, s'arrêtent à Bagdad pour se recueillir sur le tombeau d'un ancêtre, saint de l'islam. Selon la légende, un ange apparaît alors en songe à Mahi ed-Din et lui annonce que son fils deviendra le sultan du Maghreb. Cette "vision", la grande piété et les qualités de combattant du jeune chef lui valent en 1832 d'être proclamé émir et Commandeur des croyants par les chefs des tribus oranaises. Il lève alors contre les *« roumis »* l'étendard de la guerre sainte.

Élevé à la dignité de grand-croix de la Légion d'honneur

Les Français hésitent alors entre l'abandon de leur conquête, son occupation restreinte ou totale. En février 1834, le général Desmichels, commandant la région d'Oran, signe avec le jeune émir une convention qui lui confère une autorité complète sur l'Oranie, à l'exception des villes côtières, et lui permet d'organiser ses forces. Avec le soutien des Français, Abd el-Kader en profite pour soumettre durement les tribus qui lui résistent, s'empare de Tlemcen, Miliana, Médéa. En 1839, il contrôlera les deux tiers de l'Algérie, divise son domaine en huit *khalifaliks*, crée une justice, une instruction publique, une administration des finances, lève l'impôt et se dote d'une armée régulière.

Entretemps, en 1835, il reprend la guerre contre la France et remporte en juin, dans les marais de la Macta, une victoire écrasante sur le général Trézel, successeur de Desmichels. Nommé gouverneur général, le maréchal Clauzel incendie Mascara, capitale de l'émir, mais en avril 1836 la situation est si dégradée que Paris doit envoyer un renfort commandé par le général Bugeaud *(lire page 26)*, qui inflige à Abd el-Kader une cuisante défaite, le 6 juillet 1836. En mai 1837, Bugeaud, partisan d'une occupation limitée au littoral, signe avec son adversaire la convention de la Tafna, qui concède à l'émir un très vaste territoire, lui permet de se doter d'une artillerie, de soumettre à sa domination de nouvelles tribus et de punir celles qui se sont ralliées aux Français. Mais le franchissement des Portes de fer (défilé de la chaîne des Bibans), le 28 octobre 1839, par une colonne française conduite par le duc d'Orléans, fils aîné du roi Louis-Philippe, et le maréchal Vallée, gouverneur de l'Algérie, fournit au Commandeur des croyants un prétexte pour reprendre le djihad. Dans la Mitidja, des raids de cavaliers hadjoutes massacrent les colons, pillent les fermes, détruisent les récoltes, attaquent les postes français. En Oranie, la garnison de Mazagran, attaquée, se défend héroïquement, mais Miliana et Médéa tombent aux mains de l'émir, et les maladies déciment l'armée.

Bugeaud, nommé gouverneur de l'Algérie en janvier 1841, reçoit alors l'ordre *« de pousser vivement la guerre contre Abd el-Kader et de n'écouter de sa part aucune proposition »*. Rallié au principe d'une occupation totale de l'Algérie, il obtient des renforts importants et mène une guerre de mouvement en s'appuyant sur des colonnes mobiles, dévastant cultures et récoltes, détruisant les silos et opérant des razzias. De part et d'autre, la guerre est impitoyable. Le 16 mai 1843, le duc d'Aumale, fils de Louis-Philippe, s'empare avec 500 cavaliers de la smala d'Abd el-Kader, capitale nomade de 40 000 âmes, faisant 3 000 prisonniers. L'émir se réfugie au Maroc, mais se trouve dans une situation désespérée après la victoire de Bugeaud sur l'armée du Sultan à la bataille d'Isly, le 14 août 1844.

Une insurrection provoquée en Algérie par le marabout Bou Maza lui permet de revenir. En septembre 1845, il détruit une colonne française, en dépit de la résistance des chasseurs d'Orléans à Sidi-Brahim. Cette victoire provoque une insurrection générale, que Bugeaud étouffe. Traqué et à bout de forces, Abd el-Kader se rend enfin au duc d'Aumale le 23 décembre 1847, contre la promesse d'être conduit au Moyen-Orient. Cet engagement ne sera effectif que sous le Second Empire. Après avoir été détenu à Toulon, Pau et Amboise, Abd el-Kader est libéré en décembre 1852 par Napoléon III, auquel il se rallie, et gagne la Turquie avec sa famille et sa suite. Il s'installe ensuite à Damas, où il s'éteint le 26 mai 1883. Entretemps, son intervention pour sauver les chrétiens lors des émeutes de juillet 1860 lui aura valu d'être élevé par l'empereur à la dignité de grand-croix de la Légion d'honneur. ●

15

C'est le nombre d'années (1832-1847), entrecoupées de trêves, durant lesquelles Abd el-Kader mènera la révolte contre les troupes françaises.

D'esclave à général français, le fabuleux destin de Yousouf

Quasi inconnu, cet authentique héros (1808-1866) de la conquête algérienne a multiplié les coups d'éclat pendant les batailles. Retour sur une extraordinaire épopée.

Par Éric Letty

JEAN BERNARD/BRIDGEMAN

Au carrefour de l'Orient et l'Occident, une vie comme un roman d'aventures… Les origines mêmes de Joseph Vantini, dit Yousouf, restent nimbées de mystère. Il serait né en 1808 sur l'île d'Elbe, où il aurait aperçu Napoléon en 1814, et bénéficié de l'affection de la princesse Pauline Bonaparte.

Son père l'envoie étudier en Italie, mais le bateau à bord duquel il embarque est capturé par les Barbaresques. Vendu comme esclave au bey turc de Tunis, il est instruit pour servir dans sa garde personnelle, les célèbres mamelouks. Reçu au sein de ce corps à 14 ans, sa valeur au combat lui attire la faveur du bey, mais une liaison clandestine nouée avec une princesse le contraint à fuir. Avec la complicité du consul de France, le comte Mathieu de Lesseps, et de ses fils Jules et Ferdinand, il trouve refuge sur le brick français *Adonis*, qui met le cap sur Alger, et parvient devant la ville le 14 juin 1830. Juste au moment où débarque le corps expéditionnaire du général de Bourmont, marquant le début de la conquête de l'Algérie *(lire page 30)*…

Engagé comme interprète auprès du général, Yousouf s'illustre dans tous les combats. Nommé *khalifa* (lieutenant) de l'*agha* des Arabes, il vend des pierres précieuses rapportées de Tunis pour recruter et équiper à ses frais des cavaliers indigènes avec lesquels il maintient l'ordre aux alentours d'Alger. Le général Clauzel, successeur de Bourmont, lui demande alors de créer un escadron de mamelouks, d'où sera issu, plus tard, le corps des spahis *(lire page 48)*. Dès lors, Yousouf est associé aux principaux épisodes de la conquête algérienne. Toujours héroïque !

Enfermé dans la Casbah avec une poignée d'hommes, il est averti d'un projet d'assassinat à son encontre :

— II faut que je sorte, déclare-t-il au capitaine d'Armandy, commandant la garnison.

— Mais ils te tueront, répond l'officier français.

— Que m'importe ! Je succomberai, je le prévois, mais tu seras sauvé, et le drapeau français ne cessera pas de flotter.

L'homme joue un rôle de premier plan dans l'occupation de Bône (1832), qualifiée de *« plus haut fait d'armes du siècle »* par le maréchal Soult (1796-1851). Il se distingue aussi durant la retraite qui suit l'échec devant Constantine (1836). Il contribue encore à la prise de la smala d'Abd el-Kader (1843, *lire page 36*), traque l'émir pendant quatre ans, manquant à plusieurs reprises de le capturer, conduit l'aile gauche de la cavalerie à la bataille d'Isly (1844), s'illustre lors de la prise de Laghouat (1852), participe à la pacification de la Kabylie (1857)…

Pendant la guerre de Crimée, en 1854, il crée sur le modèle des spahis un corps de bachi-bouzouks — décimé par l'épidémie de choléra qui ravage alors l'armée — et commande douze bataillons de la garde du sultan ottoman à la bataille de l'Alma, remportée sur les Russes par le général de Saint-Arnaud.

Ce guerrier conquiert aussi les cœurs. Sous le règne de Louis-Philippe, Yousouf assiste aux fêtes données à Fontainebleau pour le mariage du duc d'Orléans et de la duchesse de Mecklembourg, devient un "lion" de Paris et prend d'assaut les boudoirs de la capitale… En 1845, sous le second Empire, il épouse Adélaïde, la sœur de l'un de ses sous-officiers. Le peintre orientaliste Horace Vernet et son épouse représentent ses parents lors de la messe de mariage.

Sa carrière militaire évolue en parallèle à ses faits d'armes. En 1842, Bugeaud *(lire page 26)*, qui le compare à Murat, le nomme colonel à la tête des spahis d'Algérie ; en 1845, il reçoit ses étoiles de général dans le cadre indigène, avant d'être nommé dans le corps des officiers français en 1851. À peine plus de trois ans plus tard, il commande la division d'Alger. En 1860, au lendemain d'une fantasia qu'il a organisée pour la visite à Alger de Napoléon III, la grand-croix de la Légion d'honneur lui est décernée par l'empereur en personne.

Mais Yousouf, adulé par ses hommes, s'attire aussi de solides inimitiés. Ses ennemis lui reprochent ses façons de "satrape oriental", l'accusent de brutalité à l'égard des populations indigènes. Malgré les puissants appuis dont il bénéficie dans l'entourage de Napoléon III (Fleury, grand écuyer de la Couronne, fut son aide de camp), ces attaques conduisent Mac-Mahon, nommé gouverneur de l'Algérie, à l'envoyer en métropole. Nommé commandant de la 10e division militaire à Montpellier, il quitte Alger en 1865 sous les ovations d'une foule venue lui rendre hommage. Mais l'Orient manque à l'ancien mamelouk, auquel pèse la vie de garnison. Dépérissant rapidement, il meurt le 16 mars 1866 à Cannes. Son dernier mot : *« Algérie. »* ●

"Que m'importe de succomber si le drapeau français, lui, ne cesse de flotter!"

Yousouf.

Père de Foucauld, l'ermite du désert

« Il a été missionnaire, un missionnaire sans prêcher car il n'avait pas de fidèles (mais) *qui a rayonné la bonté de Dieu à travers la façon dont il vivait avec ceux qu'il rencontrait. »* C'est ainsi que le père Bernard Ardura, postulateur de sa cause, résumait l'œuvre de Charles de Foucauld (1858-1916) quelques jours avant sa canonisation par le pape François, en 2022. Portrait d'un saint ayant sacrifié sa vie pour l'Algérie.

Par Éric Letty

Témoin du Christ dans le grand Sud algérien pendant treize ans, le saint prêtre y a prêché dans le désert parmi des populations demeurées musulmanes, mais édifiées par sa charité. Né en 1858 à Strasbourg de parents catholiques, orphelin élevé par ses grands-parents maternels, Foucauld perd la foi à l'adolescence. À l'issue de ses études secondaires, il choisit la carrière des armes, intègre l'école militaire de Saint-Cyr, puis celle de cavalerie de Saumur, dont il sort… dernier. Jouisseur, joueur, si dépensier que sa famille le fait placer sous curatelle, il est affecté au 4e chasseurs d'Afrique en Algérie, où il emmène sa concubine — ce qui lui vaut d'être placé en non-activité temporaire. En 1881, il obtient d'être réintégré dans le régiment lorsqu'éclate dans le Sud oranais une insurrection conduite par le marabout Bou Amama. Selon son camarade de combat Henri Laperrine, *« au milieu des dangers et des privations des colonnes expéditionnaires, ce lettré fêtard se révéla un soldat et un chef »*.

Foucauld démissionne de l'armée deux ans plus tard pour effectuer pendant onze mois, sous un déguisement d'Israélite, une exploration périlleuse du Maroc qui lui vaudra la médaille d'or de la Société de géographie de Paris. À cette époque il n'a pas encore recouvré la foi, mais la religiosité des Marocains lui fait sentir qu'il existe *« quelque chose de plus grand et de plus vrai que les occupations mondaines »*. En 1886, de retour à Paris, il se convertit en se confessant à l'abbé Huvelin, vicaire à Saint-Augustin, qui restera son père spirituel. Son chemin de foi le conduit à entrer en 1890 à la trappe de Notre-Dame-des-Neiges, en Ardèche, d'où il part la même année pour le monastère de Notre-Dame-du-Sacré (Akbès, en Syrie ottomane). En 1896, il quitte les trappistes pour vivre en ermite, au service des sœurs clarisses de Nazareth et de Jérusalem. De retour en France, suivant les conseils de l'abbé Huvelin, il est ordonné prêtre le 9 juin 1901.

Il se sent alors appelé au Maghreb afin d'y assurer *« le salut de l'âme de nos soldats et surtout de sanctifier les populations infidèles en portant au milieu d'elles Jésus présent dans le Très Saint-Sacrement »*. Prenant la route du Sud algérien, il arrive fin 1901 à l'oasis de Beni-Abbès, habitée par une population indigène de mille cinq cents âmes — Arabes, Harratins (métis d'Arabes et de Noirs) et Noirs — et par une petite garnison française. Avec l'aide de soldats, il construit une chapelle et un ermitage, *« pauvre*

> **"Je veux habituer tous les Algériens à me regarder comme leur frère, le frère universel."**
> *Charles de Foucauld*

A. HARLINGUE/ROGER VIOLLET

Charles de Foucauld, photographié
à Tamanrasset en janvier 1909.
Il vient d'avoir 50 ans.

“Son ermitage, une masure, sa chapelle, un couloir, pour autel, une planche…”

Général Lyautey

assemblage de cabanes en terre », comme l’écrit son biographe René Bazin dans *Charles de Foucauld* (SDH éditions, 2023). Sur place, Foucauld mène une vie dépouillée, rythmée par l’adoration du Saint-Sacrement, la prière, le travail et la charité. Couchant par terre, se nourrissant de peu, il distribue aumônes et remèdes, ouvre sa porte à tous et notamment aux esclaves noirs, dont il rachète la liberté lorsqu’il le peut.

“La messe du père de Foucauld, une des plus grandes impressions de ma vie”

« Je veux habituer tous les habitants, chrétiens, musulmans, juifs et idolâtres, à me regarder comme leur frère, le frère universel… », écrit-il. Pour convertir les musulmans au christianisme, il se propose de gagner leur confiance, de ne pas d’abord *« leur prêcher Jésus »*, mais de les préparer à le recevoir *« par des conversations ne roulant que sur Dieu et la religion naturelle »*.

Il demande qu’on lui envoie des sœurs de Saint-Vincent-de-Paul, pour instruire les enfants berbères, et des compagnons avec lesquels fonder une Fraternité des Petits Frères du Sacré-Cœur de Jésus, mais les trappistes eux-mêmes jugent sa règle trop sévère: le père abbé de Notre-Dame-des-Neiges, sollicité par le père Guérin, préfet apostolique du Sahara, répond que les austérités pratiquées par le père de Foucauld *« sont telles que je me sens porté à croire que le néophyte y succomberait à bref délai »*. En revanche, des officiers français visitent Beni-Abbès, comme le général Lyautey, qui assiste en 1905 à la messe dans l’ermitage: *« Une masure, cet ermitage!* le décrit-il. *Sa chapelle, un misérable couloir à colonnes, couvert en roseau! Pour autel, une planche! Pour décoration, un panneau de calicot avec une image du Christ, des flambeaux en fer-blanc! Nous avions les pieds dans le sable. Eh bien! je n’ai jamais vu dire la messe comme la disait le père de Foucauld.* (…) *C’est une des plus grandes impressions de ma vie. »*

Hélas, des occasions moins pacifiques d’exercer son ministère se présentent. À l’été 1903, les attaques de postes ou de convois français se multiplient. Le village de Taghit, défendu par 470 soldats français, est assiégé par 6000 combattants *berâbers* venus du Maroc. Puis, plusieurs centaines de pillards assaillent un convoi escorté par des légionnaires. Le prêtre se rend auprès des blessés, sans escorte. À quelqu’un qui s’en inquiète, le capitaine du bureau arabe répond qu’*« il peut traverser sans arme tout le pays soulevé; personne ne portera la main sur lui: il est sacré »*.

Le calme revenu, il se sent appelé à porter le Christ chez les Touaregs. En janvier 1904, il accompagne le commandant Laperrine dans une *« tournée d’approvisionnement »* vers le Hoggar qui dure huit mois, parcourant 5000 kilomètres de pistes. Il repart en avril 1905 où il fait la rencontre, décisive, de l’*amenokal* Moussa ag Amastan, chef des Touaregs du Hoggar, qui l’autorise à s’installer sur son territoire. Entre les deux hommes, c’est le début d’une amitié durable. Le 13 août 1905, Charles de Foucauld, vêtu de sa robe blanche ornée d’un Sacré-Cœur rouge, arrive à Tamanrasset, *« village de vingt feux, en pleine montagne »* situé à 700 kilomètres du premier poste français, où il s’installe au sein de la tribu touarègue des Dag-Ghâli.

L’APÔTRE DES LANGUE ET CULTURE TOUAREGS

Le père de Foucauld s’est passionné pour la culture et la langue touarègue (ou *tamasheq*), qu’il jugeait *« riche et moins simple qu’on ne pensait »*. Dès ses premières *« tournées d’approvisionnement »* dans le Hoggar, il commence la traduction des Évangiles, avant d’entreprendre avec l’aide de son ami l’orientaliste Adolphe de Motylinski, puis du Touareg Ben-Messis, un dictionnaire touareg-français et un lexique. Il recueille aussi, pour les traduire, de nombreuses poésies touarègues. En revanche, le prêtre catholique se méfiera toujours de la diffusion de l’arabe, qu’il considérait comme un vecteur d’islamisation des Touaregs. É. L.

Tombeau de Charles de Foucauld à El Goléa. Page de gauche, deux ouvrages du père de Foucauld, dont son dictionnaire touareg-français.

Sa vie est tout aussi austère. Le père se dévoue auprès des populations, offrant jusqu'à sa propre nourriture pendant la famine qui frappe le Hoggar en 1907. Ceux-ci ne sont pas en reste. Épuisé, il est sauvé par les Touaregs, qui lui offrent du lait de brebis, avant que Laperrine ne lui envoie des vivres. Il leur devra à nouveau la vie, mordu par une vipère à cornes, mais le remède sera douloureux: pour le soigner, les Touaregs lui appliqueront un fer rouge sur le bras et la plante des pieds…

"J'aime notre Afrique, j'aime nos Touaregs"

En 1911, le prêtre bâtit un nouvel ermitage à l'Assekrem, haut plateau dans les montagnes du Hoggar. À Tamanrasset, il encourage la construction de maisons en dur, incite les Touaregs à cultiver la terre, contribue aux missions d'études pour la création d'un chemin de fer transsaharien, aide l'armée à tracer des pistes pour les automobiles… La France, pense-t-il, doit apporter aux populations le progrès, l'hygiène, l'instruction, la justice… « *J'aime notre Afrique, j'aime la France, j'aime nos Touaregs*, écrit-il. *Je vois ce qu'on pourrait faire, je vois qu'au lieu de progresser on recule. On serait triste à moins. Nous finirons par perdre l'Afrique, misérablement, honteusement, par notre seule faute: pour ne pas y avoir fait notre devoir.* » En 1913, le père de Foucauld emmène en France pendant plus de trois mois un jeune Targui, Ouksem ag Chikat, fils adoptif d'un chef d'une tribu locale, auquel il fait découvrir le pays: « *Tout cela sont des moyens de se rapprocher de Jésus, d'amener doucement à lui* », dit-il.

Il est de retour à Tamanrasset lorsqu'en août 1914 éclate la Première Guerre mondiale. Dès 1905, il prévoyait que « *s'il y avait une guerre européenne, il y aurait probablement des soulèvements dans tout le sud, ici comme ailleurs* ». En effet, une grande partie du Sahara se révolte à l'instigation des Sénousistes, confrérie musulmane libyenne qui appelle à la guerre sainte. L'influence qu'il conserve sur les Touaregs fait de Foucauld une cible pour ces adversaires de la présence française.

Refusant de s'abriter au fort Motylinski, situé à une cinquantaine de kilomètres de Tamanrasset, il construit à côté de son ermitage un fortin en brique pour abriter la population noire en cas d'attaque. Mais, le 1er décembre 1916, trahi par un Touareg, il est capturé par un *rezzou* sénousiste. Ligoté, il refuse d'abjurer le christianisme en prononçant la prière musulmane *chahada*. L'arrivée inopinée de deux soldats français déclenche une fusillade pendant laquelle son gardien tire une balle dans la tête du prêtre.

« *Charles le marabout n'est pas mort que pour vous autres seuls, il est mort aussi pour nous tous* », écrira Moussa ag Amastan à la sœur du saint ermite. En décembre 1917, Laperrine, voulant donner à sa dépouille une nouvelle sépulture, trouve son corps « *comme momifié* ». Un soldat indigène qui l'accompagne s'exclame: « *Pourquoi es-tu étonné de ce qu'il est conservé ainsi, mon général? Ce n'est pas étonnant, puisque c'était un grand marabout !* » ●

B. BARBIER/AKG-IMAGES

Le quartier Viénot, à Sidi-Bel-Abbès, l'âme de la ville.

DR

Sidi-Bel-Abbès, capitale de la Légion

Au départ simple bivouac militaire, Sidi-Bel-Abbès (Oranie) est devenu le berceau de la Légion et une ville prospère surnommée *« le Petit Paris »*.

Par Sabine Dusch

En 1912, un Allemand de 17 ans, Ernst Jünger, s'engage dans la Légion. On l'envoie à la maison mère, Sidi-Bel-Abbès, au sud d'Oran. *« J'étais en terre promise*, écrit-il dans *Jeux africains* (Gallimard, 1944). *Il ne faut pas que tu t'imagines que tu arrives à un poteau sur lequel on lit:* "Ici, fin de la route." *Il y a des routes là-bas, et à Bel-Abbès on a des automobiles et l'électricité, comme à Paris. »* Il découvre une cité administrée comme n'importe quelle commune française. À une différence près: Sidi-Bel-Abbès, tenant son nom d'un marabout local *(lire encadré page de droite)*, doit sa naissance aux légionnaires.

En Algérie, la conquête commence en 1830. Le 10 mars 1831, le roi Louis-Philippe crée la Légion étrangère. Le maréchal Bugeaud, gouverneur du territoire depuis 1840, y mène les batailles, quadrille le terrain. Il a placé un bivouac flanqué de quelques baraques dans la *koubba* de Sidi-Bel-Abbès, permettant de contrôler l'axe allant de la Tunisie au Maroc, et la voie du Sahara. Dès 1843, il y fait construire un camp, avec remparts et fossés. Le 1er régiment étranger s'y installe, loge sous des tentes et s'emploie à assainir cette terre hostile.

Dans ses *Souvenirs* (Plon, 1897), le général du Barail décrit ce qu'il aperçoit en 1844: *« Le poste se*

composait d'une redoute en terre à peine ébauchée, écrit-il. *Comme unique construction, il y avait une boulangerie dont le propriétaire avait annexé à son industrie un bazar, aussi fructueux pour lui qu'agréable pour la troupe.* » Bel-Abbès n'est encore que « *Biscuitville* », un gîte d'étape. Le climat y est malsain. Moustiques et paludisme guettent les képis blancs qui drainent, assèchent, cultivent.

"Une ville florissante, image de la France"

En 1847, une ordonnance royale le décrète : le poste militaire devient chef-lieu de province. Au capitaine Prudon, chef du génie, d'en assurer la conception. Pour ce projet, il peut compter sur ses légionnaires, chez qui se trouvent tous les corps de métier : mécaniciens, terrassiers, ébénistes, maçons…

« *À peine sortie de terre, Sidi-Bel-Abbès est colonisée par des militaires libérés qui ont foi dans l'œuvre entreprise*, écrit Jean Michon dans *Sidi-Bel-Abbès : capitale légionnaire* (PUF, 2012). *D'anciens légionnaires s'y installent et font venir parents et amis. Le noyau de la population se forme progressivement malgré un taux élevé de mortalité due aux conditions climatiques, aux marécages qui n'ont pas tous encore été asséchés, et aux épidémies de choléra.* »

Entre 1847 et 1857, sur un « *rectangle allongé* » de quarante-deux hectares, va alors surgir une cité qui comprend, à l'ouest, une zone militaire, à l'est, une zone civile. Des portes fortifiées sont bâties aux quatre points cardinaux. Avenues, rues, logements, hôpital, commerces, bâtiments administratifs, sortent de terre. Avec, en son centre, le célèbre quartier Viénot, la grande caserne du 1er régiment étranger. « *Les commandants d'armes font office de magistrats municipaux*, poursuit Jean Michon. *Un soldat remplit la charge de garde champêtre, un sous-officier de la Légion donne l'instruction aux enfants. Les colonels qui se succèdent à la tête du 1er régiment étranger sont les premiers maires de la ville.* »

1840

C'est l'année où la Légion s'installe pour la première fois à Sidi-Bel-Abbès, qui n'est alors que le lieu-dit d'une *koubba* (mausolée). En 1962, la ville, cinquième d'Algérie, comptera près de 100 000 habitants.

La Légion façonne la ville, lui donne une devise, « *Pax et Labor* ». « *Jusqu'en 1856, ce seront les militaires, donc la Légion, qui assureront seuls la construction de la ville et des bourgs environnants*, relante Tibor Szecko dans *L'Œuvre pacifique de la Légion étrangère* (Persée, 1981). *Détrie, par exemple, est édifiée par une compagnie du poste tout proche pour abriter une quarantaine de familles allemandes débarquées un beau jour, sans ressources, en Oranie.* » « *À Sidi-Bel-Abbès, vous avez fait d'un camp une ville florissante, d'une solitude un canton fertile, image de la France* », déclare en 1854, le général Pélissier, commandant de la division d'Oran, à Sidi-Bel-Abbès.

Onze ans plus tard, en 1865, Napoléon III visite Sidi-Bel-Abbès. Accueilli triomphalement par les militaires et les chefs traditionnels algériens, il découvre une cité moderne, bâtie géométriquement, qu'il surnomme « *Le Petit Paris* ». Commerces et industries se multiplient dans la cité qu'une gare desservira dès 1877. On y trouve brasseries, briqueterie et moulins à farine. Autour du quartier Viénot, qui regroupe les casernes des spahis, tirailleurs algériens, Légion et infanterie, des faubourgs se sont greffés — Marceau, Thiers, Bugeaud, etc. — où résident, par faubourgs, des Européens (dont beaucoup d'Espagnols), des Arabes, des Marocains et des juifs.

Tous les 30 avril, la Légion commémore « *Camerone* » en hommage aux 62 légionnaires qui affrontèrent jusqu'à la mort 2 000 soldats mexicains, le 30 avril 1863. Le 30 avril 1931 est particulier : la Légion fête ses 100 ans. À l'épicentre de cet événement, Sidi-Bel-Abbès, « *sa ville sainte… une sorte de Vatican par lequel tout légionnaire devait passer apprendre son catéchisme et où les anciens revenaient pour se ressourcer spirituellement* » (Douglas Porch, *La Légion étrangère, 1831 à 1962*, Fayard, ➤

LA LÉGENDE DU MARABOUT

La ville de Sidi-Bel-Abbès tient son nom d'un ascète venu prêcher la bonne parole aux rudes tribus de Tlemcen (1710-1780). Tous les habitants font appel à sa bonne parole, mais un faux marabout le chasse. Résultat : dès le lendemain, les calamités s'abattent sur la région. On décide d'aller rechercher Sidi Bel Abbès qui, au début, leur échappe, se transformant en colombe. Puis le bienveillant homme reprend forme humaine, et la paix est de retour. Considéré comme le saint de la cité, il y est enterré dans une *koubba* (mausolée). S. D.

DR

“La Légion à ses morts” : le monument du quartier Viénot, qui sera transféré à Aubagne en 1962.

1994). Pour l’occasion, la cour de la caserne s’est offert un glorieux monument aux morts: un immense globe terrestre indiquant les pays où la Légion a combattu, gardé par quatre légionnaires en bronze. Un “totem” que les képis blancs démonteront en 1962, au moment du départ définitif, pour l’emporter avec eux.

Depuis la moitié du XIXe siècle, Bel-Abbès ne cesse de s’embellir. En 1855, la coupole hémisphérique posée sur son marché est l’une des plus vastes du monde. La ville se pare d’une arène (6 000 places), d’un splendide jardin municipal et de bijoux architecturaux: poste et théâtre Art déco, hôtel de ville baroque, musée du Souvenir (Légion), châteaux Decrion, Lomet, Napoléon, etc. Sa rue Prudon fourmille de restaurants et cafés. Le centre-ville recense 70 bars, un record en Algérie, auxquels les légionnaires font honneur. En 1933, elle compte plusieurs salles de spectacles et deux cinémas dont un “parlant”. Fernandel y tournera le film *Un de la Légion* (1936). Sa population passe de 431 habitants en 1843 à 50 000 en 1931 et à plus de 100 000 en 1962. Grâce, en grande partie, à “sa” Légion, Bel-Abbès s’est hissée au rang de deuxième ville d’Oranie, cinquième d’Algérie, trente-quatrième de France.

1962. Une dernière fois, la Légion défile ce 30 avril, sur un sol que la population désemparée recouvrira de pétales de roses. Il faut quitter la *« maison mère »*. Le 29 septembre, les légionnaires embarquent avec eux plusieurs de leurs *« frères »* morts pour la France: les cercueils du général Rollet, du commandant Aage du Danemark, du légionnaire Zimmerman. Dans leur exil, ces derniers rejoignent la main en bois du capitaine Danjou, héros de Camerone, et l’urne funéraire du légionnaire Moll.

Le départ de la “maison mère”

Le 24 octobre 1962, la nuit tombe: 700 légionnaires se rassemblent sur la place d’armes du quartier Viénot. Direction la métropole. Ils entonnent des chants, allument un feu mais il leur reste une mission: brûler un drapeau. *« En 1907, le capitaine de Borelli avait demandé qu’après sa mort, le drapeau des Pavillons Noirs qu’il avait ramené du siège de Tuyen Quang (Tonkin) soit déposé dans la salle d’honneur et qu’il ne quitte jamais ces lieux*, raconte Jean Michon. *Le capitaine avait ajouté que si la Légion quittait un jour Sidi-Bel-Abbès, ce drapeau serait brûlé. En cette nuit du 24 octobre 1962, la large soie bleu sombre marquée d’idéogrammes chinois disparaît dans les flammes. Après le départ du colonel et du drapeau, Sidi-Bel-Abbès cesse définitivement de vivre à l’heure légionnaire. Pour la Légion, ce sont cent vingt années de présence qui s’achèvent. »* ●

MAC ORLAN : “LA MUSIQUE DE LA LÉGION, LE DIMANCHE, PLACE CARNOT…”

Dans son livre* La Légion étrangère *(Flammarion, 1938), l’écrivain Pierre Mac Orlan, auteur de* Quai des Brumes *(1927), raconte notamment un concert à Bel-Abbès, en 1933. Extraits.

« Ce que j’aimais à Sidi-Bel-Abbès, c’était d’écouter, le dimanche, la musique réglementaire de la Légion quand elle donnait concert dans son kiosque, sur la place Carnot, en présence de tous les promeneurs du dimanche et de quelques fantômes d’une qualité rare. Ceux-là n’étaient point nés sous le soleil d’Afrique *(…)*. Cette musique populaire et gracieuse mettait de l’ordre dans la pensée des légionnaires. Leur pensée n’était plus à Sidi-Bel-Abbès. Elle allait librement vers ce qu’ils avaient abandonné avant d’être des soldats de fortune. Ceux qui avaient été libérés déjà une fois et qui étaient revenus à la Légion comme on rentre chez soi, savaient à quoi s’en tenir (…). Le soir, il ira boire le coup avec les copains, dans un de ces nombreux petits bars où l’on tient facilement à dix. Il donnera des sous, pris sur sa prime de rengagement, aux guitaristes et aux violonistes espagnols qui lui joueront, comme en confidence, une chanson dans le genre de celle-ci: *“J’ai laissé mon cœur à Heidelberg et ma graisse sur les pistes du Sud.”* »

La Légion étrangère, de Pierre Mac Orlan, Flammarion, 1938.

BVoltaire

Le quotidien de la France droite

FACE À LA **DÉCIVILISATION,**
LA **DÉCULTURATION**
ET LA **DÉCONSTRUCTION**

BV VOUS INFORME, ANALYSE, DÉCRYPTE ET DÉBAT

Le média 100% digital et 100% indépendant
Notre site 100% gratuit bvoltaire.fr

“C’est nous les Africains…”

S’ajoutant à la Légion étrangère *(lire page 44)* et formées, dès les débuts de la conquête, d’*« indigènes »* (tirailleurs, spahis) ou d’Européens (zouaves, chasseurs), ces troupes d’infanterie et de cavalerie vont composer l’Armée d’Afrique. Bien que dissoutes pour la plupart en 1962, leurs traditions continuent, aujourd’hui encore, d’imprégner l’armée française.

Par Jérôme Besnard

Zouaves
Les unités pionnières

1830 Symbole de l’Armée d’Afrique, les zouaves sont les premières unités créées en Afrique du Nord, immédiatement après la prise d’Alger (1830). Leur nom vient de celui d’une confédération kabyle du Djurdjura. Le général de Lamoricière *(lire page 26)* est considéré comme le “père” de ces soldats à l’uniforme oriental caractéristique (chéchia, bedaïa, sarouel), dessiné en 1831 par le général Duvivier. À compter de 1842, leur recrutement devient exclusivement européen ; s’y adjoint une importante minorité de juifs algériens. En 1852, on compte trois régiments de zouaves. Ils s’illustrent dans les campagnes du Second Empire en Crimée (d’où la statue de zouave sous le pont parisien de l’Alma), puis en Italie et au Mexique. Le poète nationaliste Paul Déroulède (1846-1914), ancien du 3e zouaves et des tirailleurs algériens, immortalise en 1872 le courage de ses compagnons d’armes dans son poème *Le Clairon* : *« L’air est pur, la route est large/Le clairon sonne la charge/Les zouaves vont chantant/Et là-haut sur la colline/Dans la forêt qui domine/Le Prussien les attend. »* De 1942 à 1945, le recrutement des zouaves est à nouveau ouvert à la population musulmane pour répondre aux besoins de la Ire Armée française. Ils s’illustrent dans les campagnes de France et d’Allemagne. À partir de 1954, les zouaves sont affectés au maintien de l’ordre en Algérie. Les trois régiments encore existants en 1962 seront dissous après l’indépendance.

> “L’air est pur, la route est large/ Le clairon sonne la charge…”
>
> *Paul Déroulède*, Le Clairon *(1872)*.

Chasseurs d’Afrique
Sur tous les champs de bataille

1831 Les origines des chasseurs d’Afrique, unités de cavalerie légère, remontent à 1830 et aux cavaliers accompagnant les premiers zouaves, mais ils sont organisés sous forme régimentaire par des ordonnances royales des 21 mars et 17 novembre 1831. Dix ans plus tard, ils sont constitués de cavaliers d’origine européenne, à la différence des spahis au recrutement indigène *(lire ci-après)*. Voyant les chasseurs d’Afrique charger à quatre reprises sous le feu ennemi durant la bataille de Sedan, le 1er septembre 1870, le roi de Prusse Guillaume Ier s’exclame : *« Ah ! Les braves gens ! »* Durant la Première Guerre mondiale, trois régiments de chasseurs d’Afrique sont notamment employés aux côtés des zouaves au sein de l’Armée d’Orient en Bulgarie, en Macédoine et en Serbie. Lui-même natif de Mostaganem, le futur maréchal Franchet d’Esperey, qui a servi au sein des tirailleurs algériens, les mène à la victoire. Le 1er régiment de chasseurs d’Afrique, stationné au Maroc après la Première Guerre mondiale, est motorisé en 1933 et pourvu d’automitrailleuses. Les

De gauche à droite, tirailleur algérien, spahi et zouave.

DR

autres régiments de chasseurs d'Afrique le sont au moins partiellement à la même date. Stationnés dans les camps de Bitche (Moselle), Canjuers (Var) et du Valdahon (Doubs), les trois régiments de chasseurs d'Afrique encore existants sont dédiés à la formation des jeunes recrues de l'arme blindée cavalerie.

Spahis L'élite des cavaliers "indigènes"

1834 Cavaliers indigènes, les spahis sont les héritiers de la garde à cheval du dey d'Alger. Un corps de cavaliers indigènes au service de la France est créé *via* une ordonnance dès 1834. Le ➤

GASTON PARIS/BHVP/ROGER VIOLLET

Compagnie de méharistes dans le Sahara, en 1939.

futur général Yousouf *(lire page 38)* s'illustre en leur sein. En 1845, les spahis sont organisés en trois régiments qui participent activement à la conquête de l'Algérie mais essaiment aussi dans d'autres colonies avec un recrutement local. En 1881, le jeune officier de marine Pierre Loti, revenant du Sénégal, publie son *Roman d'un spahi*, participant à la construction de leur légende : *« Et quand les deux spahis passaient, avec leurs burnous, emportés par la course de leurs bêtes emballées… »* À la veille de la Seconde Guerre mondiale, ils font office d'unités de reconnaissance des formations militaires françaises, et trois de leurs régiments sont stationnés en métropole. Ils seront engagés face à l'invasion des troupes allemandes en mai 1940. À partir de 1954, trois régiments montés de spahis, dont les cadres étaient formés à Saumur, participèrent à la guerre d'Algérie, auxquels on ne saurait oublier d'ajouter l'escadron de spahis de Senlis, unité de parade dissoute en novembre 1962. Aujourd'hui encore, le 1er régiment de spahis de Valence (Drôme) conserve bien vivantes les traditions des unités de cavalerie indigènes d'Afrique du Nord.

Tirailleurs algériens
La légende des "Turcos"

1842 Les tirailleurs algériens remontent à 1842, année qui voit la création d'un *« bataillon de tirailleurs indigènes d'Alger et de Titteri »*, transformé en régiment en 1856. Ces fantassins, majoritairement d'origine indigène, vont participer à toutes les campagnes du Second Empire et de la IIIe République. Depuis la guerre de Crimée (1853-1856), ils sont surnommés les *« Turcos »* car les Russes les avaient d'abords pris pour des Turcs, alliés des Français et des Anglais. Après la guerre de 1870, Alphonse Daudet consacre l'un de ses *Contes du lundi* au *« Turco de la Commune »*. Les tirailleurs, chèche au cou, s'illustrent particulièrement durant la campagne d'Italie, en 1943 et 1944, où ils forment l'ossature de la 3e division d'infanterie algérienne (DIA). *« Les tirailleurs de la 3e DIA, la division des trois croissants, écriront sur les pentes des Apennins quelques-unes des plus belles pages d'héroïsme de l'histoire de l'armée française »*, écrit l'historien Pierre Montagnon. Ils s'illustrent ensuite en Indochine, où combattent pas moins de 54 bataillons de tirailleurs algériens et tunisiens. Les régiments de tirailleurs sont dissous en 1964. Depuis 1994, le 1er régiment de tirailleurs, stationné à Épinal (Vosges), conserve cependant les traditions héritées des tirailleurs algériens, notamment sa fanfare, la *nouba* avec son *« chapeau chinois »* et son bouc faisant office de mascotte régimentaire. ●

LES COMPAGNIES MÉHARISTES, À DOS DE DROMADAIRE

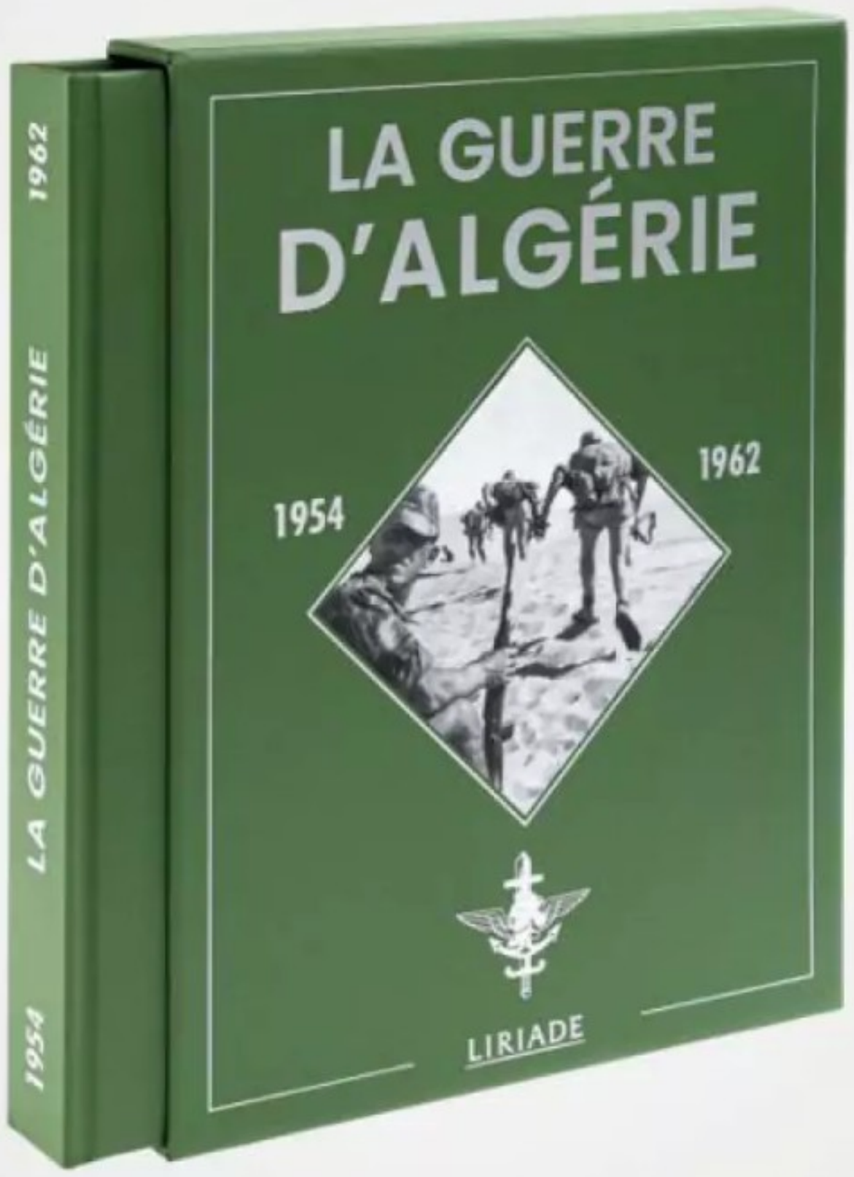
Dernières-nées des unités militaires coloniales d'Algérie, les troupes spéciales sahariennes *(en haut)* sont créées en 1894 à partir d'un escadron de spahis et d'une compagnie de tirailleurs. Le terme *méhari* désigne un dromadaire de monte utilisé pour randonner dans le désert. En 1902, le futur général Laperrine (1860-1920) convainc le commandement de mettre sur pied cinq compagnies sahariennes commandées par des officiers des Affaires indigènes et rattachées à l'arme de l'infanterie. Chaque compagnie méhariste comprend 6 officiers, 36 officiers d'origine européenne et 300 méharistes généralement issus de la tribu Châamba (nomades arabes d'Algérie), montés sur des dromadaires. Ces militaires arborent un uniforme singulier : képi bleu, burnous noir doublé blanc, pantalon sarouel et sandales, les dromadaires se montant généralement pieds nus. L'écrivain Antoine de Saint-Exupéry décrira *« le méhariste qui, à la tête de son peloton maure, s'enfonce vers le dénuement et la solitude »*. À partir de 1940, les compagnies sahariennes furent complétées par des unités de la Légion étrangère (CSPLE). Après leur suppression en 1963, les effectifs de ces dernières sont reversés aux divers régiments de la Légion. J. B.

SÉLECTION VALEURS ACTUELLES

LES MEILLEURS LIVRES SUR L'ALGÉRIE FRANÇAISE

COFFRET ALGÉRIE 1954 - 1962

99 €
au lieu de **129 €**



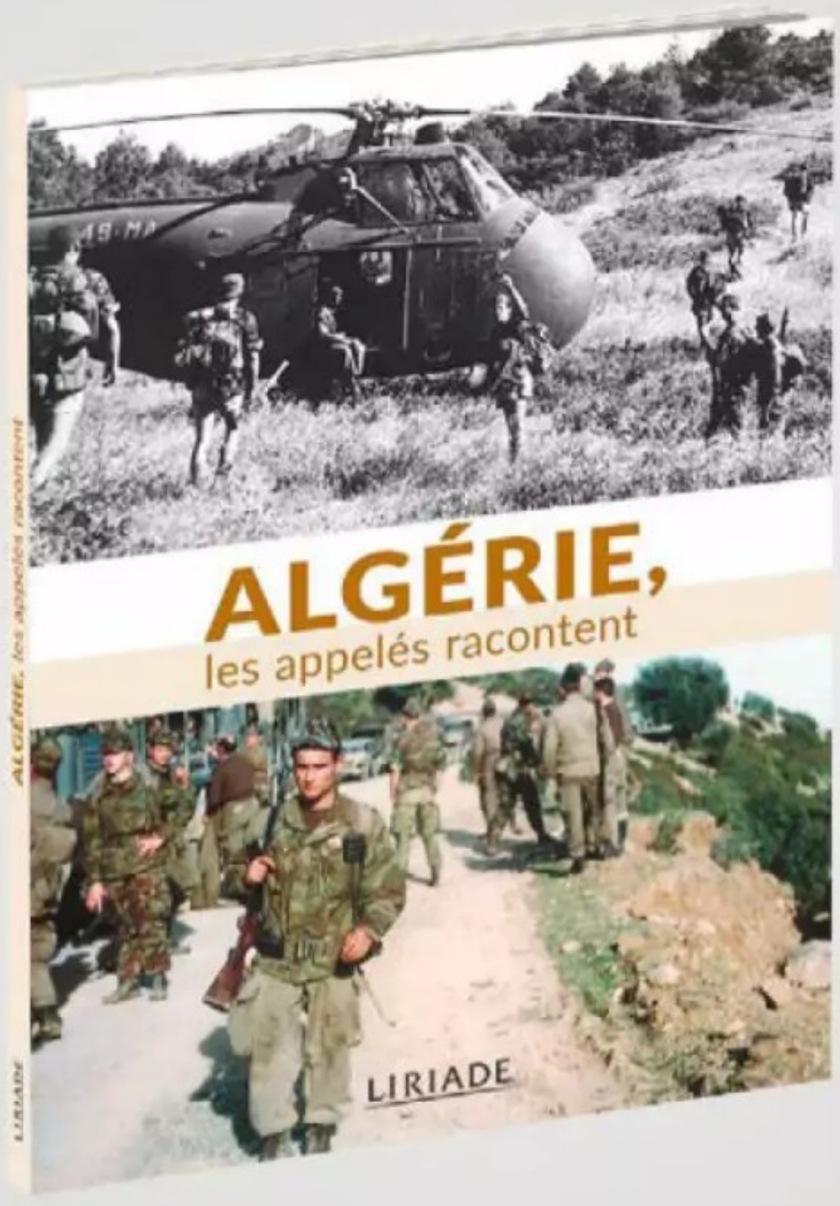
Liriade vous propose ce magnifique coffret illustré d'innombrables photos d'archives, cartes, biographies... fait revivre l'intégralité de la Guerre d'Algérie. Rarement autant de thèmes essentiels ont été analysés avec une telle profondeur.

Introuvable en Librairie.

Format de l'ouvrage : 30,3 x 23 cm.
Format du coffret : 31,3 x 23,3 x 4,2 cm.
Reliure façon cuir vert ; dorure sur tranches supérieure et latérale ; signet tressé. 480 pages illustrées. Éditions Liriade. Réf. LI2602

ALGÉRIE, LES APPELÉS RACONTENT

32 €

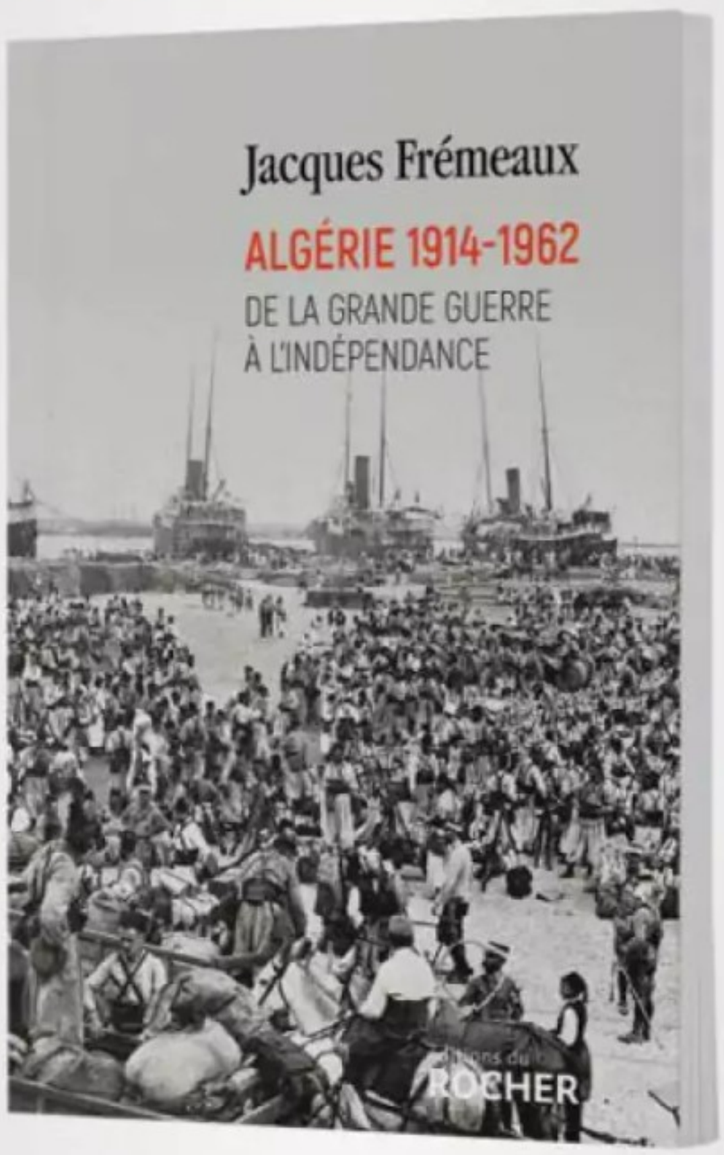


Pendant la guerre d'Algérie, la France mobilise quelque 1,5 million d'appelés du contingent. Cet ouvrage, abondamment illustré et enrichi de nombreux témoignages, retrace le parcours de ces hommes venus des quatre coins de la France.

Format : 22,2 x 29,5 cm.
Livre broché. 168 pages illustrées.
Éditions Liriade.
Réf. LI2571

ALGÉRIE 1914-1962 DE LA GRANDE GUERRE À L'INDÉPENDANCE

20,90 €



Histoire de l'Algérie par Jacques Frémeaux. Spécialiste reconnu de l'histoire coloniale. De la Grande Guerre à l'indépendance. L'auteur explique de façon claire une histoire longue et complexe, en n'éludant aucun sujet, en n'épargnant aucun protagoniste. La mise à plat sans concession d'une mémoire coloniale douloureuse de part et d'autre.

Format : 15,3 x 23,5 cm, 312 pages.
Éditions du Rocher.
Réf. LI210053

Visuels non contractuels. Dans la limite des stocks disponibles.

COMMANDEZ SUR **BOUTIQUE.VALEURSACTUELLES.COM**

jeunerent à 15 heures d'un cocktail de fruits, poulet rôti, purée de pommes de terre, maïs, pêches, et burent du café et du vin.

A environ 2 heures du matin, des voitures commencèrent à s'arrêter devant le Q. G. et une at-

L'apposition des signatures commença alors — il était 2 h. 40 — et se termina à 2 h. 45. L'heure of-

JOUKOV

SPAATZ et DE LATTRE DE TASSIGNY

VON KEITEL

LA REDDITION DÉFINITIVE EST SIGNÉE A BERLIN

DR

1945, la France de retour, grâce à l'Armée d'Afrique

Décisive pour la France vis-à-vis de ses alliés a été l'entrée en guerre de l'armée d'Afrique (400 000 hommes au total) contre l'Allemagne en 1942. Si celle-ci n'avait pas eu lieu, la France n'aurait sans doute pas été conviée à la table des vainqueurs. Le pays risquant même d'être placé sous protectorat américain…

Par Éric Letty

8 mai 1945, banlieue de Berlin. Les représentants de la délégation allemande arrivent au quartier général des forces soviétiques pour signer le second acte de la capitulation incluant l'armistice. *« Ah! Il y a aussi les Français! Il ne manquait plus que cela! »* s'exclame, surpris, le feld-maréchal Keitel en découvrant les drapeaux des puissances victorieuses, parmi lesquels celui de la France,

Second acte de la capitulation allemande, le 8 mai 1945. En haut à droite, le général de Lattre.

“il n’y a qu’un ennemi qui nous intéresse, c’est le Boche.”

Général Weygand.

comme exigé par le général de Lattre. Cette présence de la France se justifie pourtant par le retour sur les champs de bataille d’une armée française reconstituée en grande partie en Afrique du Nord par le général Weygand.

Nommé délégué général du gouvernement en Afrique française en septembre 1940 par le maréchal Pétain, Weygand le répète, en effet, à ses amiraux et généraux: *« Il n’y a qu’un ennemi qui nous intéresse, c’est le Boche! »* Dès son arrivée en Afrique du Nord, il s’emploie donc à y recréer une armée française capable de reprendre les armes au moment favorable, en s’efforçant d’assouplir les conditions fixées par l’armistice et en organisant clandestinement le réarmement au nez et à la barbe des commissions de contrôle allemande et italienne. Comme l’écrit à Mussolini le général Vacca Maggiolini, chef de la commission d’armistice italienne, *« le général Weygand est un vrai chef qui conduit en Afrique, à notre détriment, une action très efficace. (…) Il s’agit chez lui d’une hostilité ouverte, et des plus redoutables ».*

Bataille de Monte Cassino, prise de Karlsruhe…

Lorsqu’en novembre 1941 les Allemands obtiennent le rappel en France de Weygand, le mal, pour eux, est déjà fait: l’Armée d’Afrique est en état de reprendre la lutte, ce qu’elle fait après le débarquement américain en Afrique du Nord (novembre 1942). Au total, nos troupes aligneront près de 410 000 hommes, dont 233 000 Maghrébins musulmans et 176 000 pieds-noirs (16,4 % de la population européenne de l’Algérie), sous les ordres de chefs comme les généraux Juin, lui-même pied-noir *(lire page 92)*, de Lattre de Tassigny, Montsabert ou Guillaume…

Cette formidable armée s’illustre dans les combats de Tunisie, d’Italie (bataille de Monte Cassino), lors du débarquement en Provence auquel prennent part 230 000 soldats français (sur 350 000 hommes), puis pendant la libération de la France et en Allemagne, lors, entre autres, de la bataille des Vosges, de la réduction de la poche de Colmar, de l’opération Undertone ou encore de la prise de Karlsruhe…

Sans négliger l’héroïsme des résistants de l’intérieur et des autres unités de la France libre, aussi valeureuses mais moins importantes — comme les 20 000 hommes de la 2e DB du général Leclerc, vingt fois moins nombreux —, ce retour dans le conflit, ayant permis à la France de reprendre son rang, a été d’abord, et en grande partie, rendu possible par cette Armée d’Afrique. Sans cela, la France n’aurait sans doute pas figuré parmi les quatre puissances signataires de l’armistice de 1945, comme le laissent penser les plans pour l’après-guerre conçus, à l’origine, par Franklin Roosevelt. Le président américain avait en effet envisagé un démembrement de notre pays, qui aurait perdu l’Alsace-Lorraine et une partie du nord du territoire, au profit de la Belgique; ou de placer carrément la France sous protectorat américain. Les Britanniques, notamment Churchill, s’opposèrent à ces projets. Un résultat dû aussi, largement, à la participation de l’Armée d’Afrique aux combats contre l’Allemagne… ●

QUAND LA CONQUÊTE D’ALGER COÛTE SON TRÔNE À CHARLES X

Autre cas où le sort de l’armée d’Algérie a joué un rôle déterminant dans l’histoire de la métropole : la Révolution du 27 juillet 1830, à Paris, qui aboutira, faute de sa présence, à la chute de Charles X.

Informé des événements, le maréchal de Bourmont reçoit l’ordre du maréchal Gérard, nouveau ministre de la Guerre, de rester en Algérie; lui, farouche légitimiste, envisage au contraire de rentrer en France avec le gros de ses troupes pour restaurer Charles X sur son trône. Ce plan, auquel souscrivent presque tous ses généraux, se heurte cependant à l’opposition, décisive, de l’amiral orléaniste Duperré, commandant la flotte, qui refuse de rapatrier le corps expéditionnaire. Bourmont doit céder. Lui et ses hommes restent en Algérie. Si l’élite de l’armée française ne s’était pas trouvée bloquée en Algérie en cette fin juillet 1830, Charles X aurait-il été renversé par les Trois Glorieuses? Sans doute pas. É. L.

L'opéra d'Alger à la fin du XIX[e] siècle (document exclusif).

L'essor français

Villes et villages, santé, école, agriculture, énergie, droits civiques : le vrai bilan de la France en Algérie.

Au chevet de la population

Loin des idées reçues, la présence française en Algérie a été marquée pour les musulmans par une grande liberté, notamment religieuse, et par de considérables avancées. Outre l'enseignement *(lire page 68)* et les droits civiques *(lire page 66)*, tel fut notamment le cas en matière de santé, de travail et de logement. D'où l'extraordinaire essor de sa population.

Par Arnaud Folch

La fin de l'islam, les mosquées détruites ou transformées en églises. Lorsque les soldats français débarquent à Sidi-Ferruch *(lire page 30)* avec leurs fusils et leurs bannières chrétiennes, les près de 3 millions de musulmans vivant sur le territoire en sont convaincus: les *« envahisseurs »* vont mettre à bas leur religion et leurs traditions. Pas de quartier, table rase du passé. Tout faux. *« Le 14 juin 1830, nos aïeux prirent peur: allaient-ils devenir chrétiens*

CA (3) - DR

École dans les années 1930 ; consultation médicale gratuite à Brezina en 1925 ; méthode de lecture ; la cité Maraval, bâtie à Oran (documents exclusifs).

malgré eux? Or nos mosquées furent respectées et une parole d'honneur, jamais démentie un instant, nous permit d'éclairer nos frères sur le culte d'Allah et de la vie », témoignera un siècle plus tard, *« au nom du personnel enseignant des mosquées »*, le *mouderrès* (maître coranique) Hadj Hamou dans son discours des cérémonies du centenaire de l'Algérie française.

Cette *« parole d'honneur jamais démentie »*, c'est l'engagement pris dès le départ, au nom du roi Charles X, par le général de Bourmont, commandant des troupes françaises *(lire page 26)*, auprès des imams et des chefs de tribus: les musulmans continueront d'être régis par leurs lois coraniques. Un serment plus tard entériné par une ordonnance de 1834 : *« L'exercice de la religion musulmane restera libre; la liberté des habitants de toutes les classes, leur religion, leurs propriétés, leurs commerces, leur industrie ne recevront aucune atteinte; leurs femmes seront respectées. Le général en chef en prend l'engagement sur l'honneur. »*

"L'harmonie du pays reliait les êtres entre eux"

Alors que *« certains imaginaient qu'elle était en voie d'extinction comme celle des Indiens aux États-Unis »*, explique Guy Pervillé dans *La France en Algérie, 1830-1954* (Vendémiaire, 2012), la population musulmane, conservant ses traditions, ne va, au contraire, cesser de croître — et de plus en plus vite: 2,3 millions en 1856 (premier recensement, après les morts de la guerre et les départs volontaires), 2,5 millions en 1876, 3,8 millions en 1896, 5,2 millions en 1926, 6 millions en 1936, 8,2 millions en 1953, ➤

DR (2)

Affiche (en partie redessinée) éditée en 1958 pour les droits des femmes

1959

C'est une ordonnance du 4 février de cette année qui alignera le statut des femmes musulmanes mariées sur celui des Françaises de métropole : abandon de la contrainte paternelle, égalité des époux devant la loi, divorce judiciaire… Avancées supprimées par le nouvel État algérien dès 1962.

et jusqu'à 12 millions en 1962, au moment de l'indépendance.

Aucunes représailles après les combats acharnés du début : à leur grande surprise, les chefs militaires musulmans battus ne seront redevables aux nouvelles autorités que de leur *« parole d'homme d'honneur »* (cérémonie de l'*aman*) de ne pas reprendre les armes contre leurs anciens ennemis. Après les craintes d'origine, plus d'inquiétude, très vite, sur les intentions réelles des Français, n'ayant jamais visé à la disparition d'un peuple ni de sa religion. *« Certes, l'installation de la France en Algérie eut, à ses débuts, des jours pénibles* (…), *mais ces noirs hier n'ont pas mangé nos beaux demains »*, résumait, dans un autre discours de 1930, le directeur de la *médersa* (école coranique) d'Alger, Ali Belhadj, s'exprimant *« au nom des intellectuels musulmans »*.

S'il ne va pas jusqu'au dévouement extrême envers la population autochtone des premiers religieux français présents sur place, dont Charles de Foucauld et le cardinal Lavigerie, fondateur des Pères blancs *(lire encadré page de droite)*, l'État français, quel que soit son régime, n'en œuvrera pas moins, de façon inlassable, en faveur de ce que l'on n'appelait pas encore le *« vivre-ensemble »*. Tout un symbole, un peu plus tard : l'ouverture, chaque matin, des programmes de Radio Alger par une *Marseillaise* suivie de la lecture du Coran (puis, au cours

"L'exercice de la religion musulmane restera libre. La liberté des habitants de toutes les classes ne recevra aucune atteinte ; leurs femmes seront respectées." *Ordonnance française de 1834.*

de la journée, de quatre journaux d'actualité en arabe). *« l'Algérie ne pratiqua jamais l'apartheid, n'eut jamais de ghettos*, rappelle Alain Vircondelet dans *C'était notre Algérie* (L'Archipel, 2011). *Les trois communautés — musulmane, chrétienne et juive — qui y vivaient se respectaient, s'aimaient même* (…). *L'Afrique du Nord n'est pas l'Afrique du Sud.* (…) *Chacun se reconnaissait complice de l'autre, antagoniste et complémentaire. L'harmonie du pays faisait le reste, c'est-à-dire reliait les êtres entre eux, donnait une manière de bénédiction à tous ceux qui y vivaient. »*

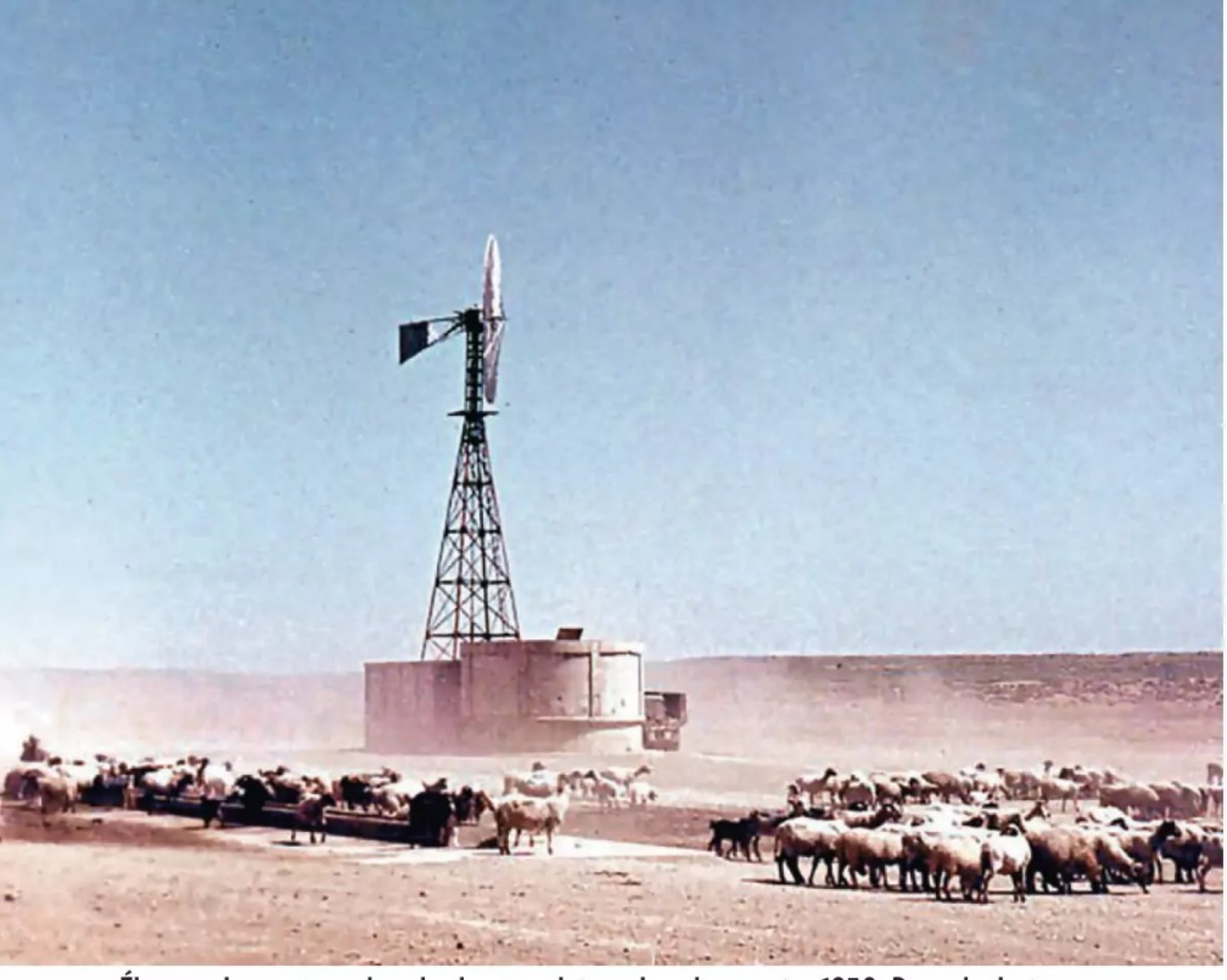
En 1833, moins de trois ans après l'arrivée des Français, est créé, à l'initiative du capitaine Lamoricière, le premier des *« bureaux arabes »*, lesquels connaîtront leur apogée entre 1844 et 1880 : plus d'une centaine au total. *« L'éternel honneur des officiers de ces bureaux est d'avoir su devenir et rester les amis des indigènes »*, résumait en 1871 le radical Jules Favre, pourtant hostile à l'origine. Traits d'union au niveau local entre les autorités françaises et la population musulmane, et s'appuyant sur la hiérarchie des chefs indigènes (caïds, aghas, bachaghas), *« les bureaux arabes, véritables gouvernants des tribus, tentèrent d'associer les musulmans au progrès économique*, explique Charles-Robert Ageron dans son *Histoire de l'Algérie contemporaine* (Puf, 1984). *C'est pourquoi ils* (…) *entreprirent une véritable colonisation en créant des villages indigènes. Ils s'efforcèrent aussi de lutter contre le paludisme et d'améliorer l'économie indigène en introduisant du matériel et des cultures nouvelles ».*

Protection sociale et accès aux techniques modernes

Toujours avec ce même objectif de promotion sociale et d'accès aux techniques modernes, seront ensuite lancées, en 1893, les Sociétés indigènes de prévoyance (Sip), lesquelles, rappelle Suzy Simon-Nicaise dans *Notre histoire d'Algérie* (Alliance édition, 2012), *« entendent perfectionner les méthodes de culture, conserver des réserves fourragères, faciliter les forages et les retenues d'eau, prévoir les épizooties* (épidémies animales) *et apporter une aide matérielle en engrais et semences »* . Transformées en 1952 en Sociétés agricoles de prévoyance (Sap), aux fonctions bancaires et coopératives élargies, celles-ci œuvreront de concert, jusqu'à l'indépendance, avec les Secteurs d'amélioration rurale (Sar), apportant *« un concours à chaque famille de fellahs*

LES CATHOLIQUES AU SECOURS DES MUSULMANS

Les religieux catholiques français présents sur place dès le début de la conquête en feront rapidement le constat: prétendre évangéliser cette population ancrée dans sa religion se révélerait vain, sauf, évidemment, à les y contraindre, ce à quoi ils se sont toujours refusés, à l'instar des autorités civiles et militaires. *« Priez pour nous et les musulmans »*, affichera plus tard comme un symbole, au-dessus de l'autel, la basilique Notre-Dame-d'Afrique, protectrice d'Alger *(lire page 90).* Dès l'origine, priorité est donc donnée par l'Église à l'aide à apporter, sans objectif de conversion, aux musulmans les plus démunis. Tel sera notamment le cas de deux de ses figures emblématiques: le père Charles de Foucauld, œuvrant en ermite dans le désert *(lire page 40)*, et le cardinal Charles Lavigerie (1825-1892, *ci-contre*), fondateur des Pères blancs. *« Non, Monsieur le Ministre, mille fois non ! je ne peux à aucun degré porter atteinte à la liberté de conscience, à aucun degré je ne veux ni de la force, ni de la contrainte »*, répond-il, par courrier, au général de Mac Mahon, alors gouverneur général de l'Algérie, qui lui reprochait son approche jugée trop "douce". Débarqué en 1836, Lavigerie donnera ainsi immédiatement consigne à ses missionnaires de prendre en charge des orphelins arabes avec *« un engagement intérieur sans demi-mesure et une vie de communauté profondément fraternelle »*. À son actif, et pour les seules premières années: l'orphelinat de Ben Aknoun, près d'Alger, deux autres dans la vallée du Chéliff, non loin de Mostaganem, plusieurs missions dédiées en Grande Kabylie ou encore un *« hôpital indigène »* dans la région de Constantine. Entre autres… En 1844, les Pères blancs seront aussi à l'initiative, avec des musulmans, de la création d'une association pour l'Assistance morale des indigènes nord-africains (Amina). Symbole, encore, toujours plus fort, de sa volonté non d'asservir mais de servir, le cardinal Lavigerie ira jusqu'à enjoindre d'apprendre et de ne plus s'exprimer qu'en arabe à la quarantaine de Pères blancs qu'il envoie essaimer, à partir de 1872, jusqu'aux portes du Sahara: *« Dès que la chose sera possible,* leur intime-t-il, *et au plus tard six mois après leur arrivée, je désire que tous les missionnaires ne parlent plus entre eux que la langue des tribus au milieu desquelles ils résident. »* A. F.



“Les tribus de l’Algérie sont déclarées propriétaires des territoires dont elles ont la jouissance.”

Sénatus-consulte de 1863.

Élevage de moutons dans les hautes plaines dans les années 1950. Page de droite, consultation infantile à l’École de la Société de secours aux blessés militaires, entre 1910 et 1925 (documents exclusifs).

adhérant volontairement, dans le domaine de l’élevage, de la céréaliculture ou de l’arboriculture ».

Loin d’être dogmatique en voulant cantonner à ce domaine la population musulmane, cet effort tout particulier porté au secteur agricole *(lire page 72)* répond à la réalité du terrain: les musulmans d’Algérie vivent en effet ultra majoritairement en zone rurale (plus de 95 % en 1830, 82 %, encore, en 1962). L’objectif est donc de les aider sur place. Contrairement à l’idée reçue du “colon spoliateur”, les terres, appartenant pour l’essentiel aux Arabes, leur seront quasi intégralement conservées. *« Les tribus de l’Algérie sont déclarées propriétaires des territoires dont elles ont la jouissance permanente et traditionnelle »*, grave même dans le marbre, sous le Second Empire, un sénatus-consulte de 1865, Napoléon III octroyant de plus une indemnisation, deux ans plus tard, pour les rares cas de tribus dépossédées. Résultat: sur les 10,1 millions d’hectares cultivés en 1954, 7,4 millions appartenaient à des musulmans, contre 2,7 à des Européens : plus de 73 % ! Et si les uns et les autres sont majoritairement propriétaires de petites parcelles, ce sont encore les musulmans qui se taillent la part du lion concernant les grosses exploitations: alors que seuls 120 pieds-noirs étaient à la tête de terres cultivables de plus de 100 hectares, c’était le cas de 800 musulmans: près de sept fois plus!

La population autochtone des zones urbaines n’est pas oubliée pour autant: toujours en 1954, pas moins de 7 000 entreprises industrielles ou artisanales étaient la propriété de musulmans. Dans son livre *C’était notre Algérie* (L’Archipel, 2011), Alain Vircondelet décrit cette influence si présente à la Casbah d’Alger, mais irriguant en réalité la plupart des quartiers de l’ensemble des villes: *« Tous les commerçants et les artisans aux savoir-faire ancestraux s’y trouvaient: barbiers, dinandiers, bijoutiers, marchands de beignets et de sucreries dégoulinantes de miel… Des ânes se faufilaient dans les traverses, alourdis de couffins énormes qui les déséquilibraient, talonnés par leurs maîtres qui criaient à la cantonade:* “Balek! Balek! *Attention! Attention!*” » Loin d’être cloîtrés, les si nombreux petits artisans et commerçants musulmans, et leurs traditions, imposent au contraire, comme le reste de la population autochtone, un mode de vie et une culture dans lesquels les pieds-noirs vont au contraire se fondre, donnant à l’Algérie française ce parfum d’Orient si particulier, prévalant de loin, jusque dans la cuisine et la musique, sur les traditions européennes importées *(lire page 84)*.

12

C’est, en millions, le nombre de musulmans en Algérie au moment de l’indépendance de 1962, contre moins de 3 au moment de la conquête. Soit une progression record de 200 %.

CA (2)

Médecine, le bilan miraculeux de la France

Construction d'hôpitaux, soins gratuits et campagnes de vaccination ont abouti à l'éradication des épidémies (variole, peste, typhus, etc.) et à la baisse de près des deux tiers du taux de mortalité infantile en Algérie.

Le fait est incontestable : ce sont les musulmans, nourrissons, enfants et adultes, qui ont été les premiers bénéficiaires des avancées considérables de la médecine française et de leur mise en œuvre sur le terrain, ce qui explique, pour une large part, l'extraordinaire essor de sa population. *« Alors que vers 1860 la mortalité infantile pouvait atteindre la proportion effrayante de 30 % des naissances, elle sera redescendue à 13 % en 1954* (…), rappelle Jean Sévillia dans *Ce qu'était l'Algérie française* (*Le Figaro Histoire*, 2020). *Un taux encore élevé, mais qui peut dire ce qu'il aurait été sans la présence française ?* »

Et l'historien de poursuivre : *« La médecine, la médecine surtout, a été l'une des grandes richesses dont la France a fait profiter ce pays, jadis la proie des fièvres et des épidémies. C'est en Algérie que le médecin militaire Alphonse Laveran a isolé l'agent du paludisme, découverte qui lui vaudra le prix Nobel en 1907. Grâce à d'incessantes campagnes de vaccination, la typhoïde, la variole, la peste et le typhus ont été éliminés, et plus tard, la tuberculose et la syphilis seront combattues grâce aux antibiotiques. »*

Alors qu'en 1830 la future Algérie ne disposait d'aucun équipement sanitaire ni structure médicale, la France y a construit au total 150 hôpitaux publics, 2 hôpitaux mixtes (dans les territoires du Sud) et 27 infirmeries-hôpitaux (30 000 lits). En 1954 (dernière statistique connue), l'Algérie ne comptait pas moins de 2 165 médecins, 600 sages-femmes et 500 dentistes.

Cette même année, les 392 établissements d'assistance médicale gratuite, 72 salles de consultation automobile et 2 camions d'examen ophtalmologique itinérants *(lire page 64)* ont effectué 1,9 million de consultations générales, 480 000 consultations ophtalmologiques gratuites, mais aussi réalisé 335 000 tests tuberculiniques.

À noter que cette activité sera encore fortement développée entre 1954 et 1962 par le recours aux services sanitaires de l'armée, en particulier ceux des Sections administratives spécialisées (SAS). **A. F.**

270

C'est le nombre d'officiers de santé français qui débarqueront dès 1830. Cinq hôpitaux de 500 lits chacun seront immédiatement construits. La vaccination contre la variole sera imposée à Alger et dans les tribus voisines dès le mois de janvier 1831.

Scène de la vie quotidienne, des retrouvailles au café maure, au milieu du XXe siècle (document exclusif).

Qu'ils soient agriculteurs — propriétaires ou employés —, commerçants, artisans ou encore salariés du privé, de l'armée ou de la fonction publique, les travailleurs musulmans ne seront pas plus exploités. Bien au contraire.

Aux antipodes, là encore, des caricatures sans cesse proférées, le revenu moyen des employés agricoles, de loin la première profession de la population arabe, était en effet, en 1962, *« analogue à celui des ouvriers agricoles en Italie et en Espagne* (et) *cinq fois supérieur à celui des paysans égyptiens »*. Autre comparaison : alors que l'ethnologue Germaine Tillon, auteure de *L'Algérie en 1957* (Éditions de Minuit, 1957), évaluait qu'il n'y avait, en Algérie, *« sur environ 1,2 million de non-musulmans*, (que) *300 colons riches et une dizaine excessivement riches (vraisemblablement plus riches à eux dix que tous les autres ensemble) »*, les statistiques officielles de 1954, sans pour autant, certes, les qualifier de *« riches »*, estimaient que *« près de 60 000 musulmans font partie des classes sociales aisées »*.

"L'Algérie ne pratiqua jamais l'apartheid, L'Afrique du Nord n'est pas l'Afrique du Sud."
Alain Vircondelet.

Il y a bien sûr un monde entre le niveau de vie de la population arabe d'Algérie et celui des Français de métropole, mais, on l'oublie trop souvent, c'était aussi le cas pour les pieds-noirs eux-mêmes, dont seuls 3 % vivaient mieux que leurs compatriotes de Paris, Lyon ou Marseille, tandis que *« 72 %* (avaient) *un revenu inférieur de 15 à 20 % »* (*Le Monde*, 2004). Pas d'argent coulant à flots, donc, côté musulmans comme côté pieds-noirs, d'autant que le coût de la vie en Algérie n'était guère inférieur à celui de l'Hexagone, mais un constat qui s'impose : la règle, en Algérie française, fut bien "à travail égal, salaire égal". À rebours, on l'a dit, des éternels mensonges répétés depuis soixante ans… *Idem* pour ceux pointant la longue marche vers l'égalité civique entre musulmans et Français d'Algérie, laquelle n'aboutira totalement qu'en 1958 non du fait de la France, la proposant dès 1865, mais des musulmans eux-mêmes, refusant pendant près d'un siècle, dans leur quasi-totalité, de renoncer à titre personnel au droit coranique, incompatible avec le droit français *(lire page 66)*.

Difficile en revanche de nier, même pour les esprits les plus obtus, combien l'enseignement public des maîtres français profita d'abord à la population autochtone *(lire page 68)*. De même, évidemment, pour la médecine gratuite, à laquelle fera appel annuellement, à partir du milieu des années 1950, jusqu'à près de la moitié des musulmans *(lire page 61)*. Outre les progrès importés en Algérie de notre recherche médicale de pointe, et les incessantes campagnes de vaccination, des centaines de médecins volontaires vont aussi parcourir le territoire, jusque dans les coins les plus reculés, telle la légendaire ophtalmologue Renée Antoine, sillonnant le désert au sein de sa *« mission saharienne »*, dont les carnets tenus au jour le jour témoignent d'un dévouement hors du commun *(lire page 64)*.

Conséquence, et non des moindres, du formidable accroissement démographique, déjà cité, que va entraîner cette généralisation de la médecine pour tous : une pénurie de logements, encore accrue par l'exode rural, à laquelle la France va devoir également s'atteler. Le défi est une nouvelle fois titanesque : où et comment loger, dans des conditions décentes, les plus de 260 000 nouveaux habitants que compte chaque année l'Algérie — soit environ 720 de plus par jour ! — à partir du milieu des années 1950 ?

Ce défi, la France avait déjà commencé à le relever dès les années 1930, prémices du boom démographique, avec l'ouverture des premières *« cités de recasement »*, dites aussi *« cités indigènes »*, érigées dans plusieurs grandes villes, *via* l'Office public des habitations à bon marché, créé à cette intention. Puis les efforts s'accéléreront à partir de 1945, où la tutelle des Habitations à bon marché (HBM, les futures HLM) passera du ministère de la Santé publique à celui de la Reconstruction et de l'Urbanisme. Avant, donc, l'accélération finale, et l'apogée de ce pic de construction, à partir du début des années 1950.

"Alger, le premier chantier de France"

À la baguette, à Alger, un personnage haut en couleur qui sera le dernier maire français de la ville, Jacques Chevallier. Fortement contesté par la communauté pied-noire en raison de sa proximité avec le FLN, celui-ci n'en sera pas moins un formidable bâtisseur, à l'origine d'innombrables immeubles destinés à la population musulmane urbanisée, et érigés en des temps records. À son actif, notamment, les cités Clos Salembier, du Bonheur (732 logements) et Climat de France (4 000 logements, sur les hauteurs de Bab-El-Oued), l'opération *« 1000 logements »* du Champ-de-Manœuvre, à proximité de l'hôpital Mustapha, ou encore, en 1954, construite en quelques mois seulement, d'où son nom, la cité de la Promesse tenue… *« Avec lui, Alger était devenue le premier chantier de France, cité en exemple dans le monde entier »*, explique sa biographe, Michèle Barbier *(lire entretien page 96)*. Puis viendra en plus le plan de Constantine de 1958 *(lire encadré ci-dessous)* prévoyant la construction d'une multitude de nouveaux immeubles en ville, mais aussi en zone rurale (plan dit des *« mille villages »*). Objectif : héberger 1 million de personnes supplémentaires.

Symbole de l'engagement de la France : sur l'ensemble de ces logements sociaux construits en Algérie, et pour certains accessibles à la propriété (loi spécifique de 1950), pas moins de 80 à 90 %, selon les sources, seront attribués à des familles musulmanes. ●

PLAN DE CONSTANTINE, LE GRAND PROJET INACHEVÉ

En visite à Constantine le 3 octobre 1958, dans le cadre de son quatrième voyage en Algérie depuis son retour au pouvoir, le général de Gaulle y annoncera la mise en œuvre d'un *« plan quinquennal de développement économique et social »* de (très) grande ampleur, baptisé *« Plan de Constantine »*. Parmi ses objectifs : l'égalité de salaires entre l'Algérie et la métropole, le recrutement prioritaire de musulmans dans l'administration (quotas), la scolarisation obligatoire de tous les enfants avant l'année 1966, une industrialisation accrue (40 000 emplois créés), la distribution de 250 000 hectares de terres arables, ou encore la construction de logements pour 1 million de personnes supplémentaires… Avant d'être ralenti par la guerre puis négligé par la politique d'abandon, le plan avait été en grande partie suivi d'effets en 1959 : 103,7 milliards de francs de crédits d'investissement, dont 71,5 milliards financés par le Trésor français, création d'une Caisse d'équipement pour le développement de l'Algérie, émission d'emprunts, mise en chantier, avec les entreprises, de grands projets industriels (300 projets, pour un total de 700 millions de francs)… A. F.

Une Miss

La docteur Renée Antoine. À droite, deux clichés de sa mission ophtalmologique saharienne au début des années 1950 (documents exclusifs).

Renée Antoine, la “toubiba du désert”

La docteur Renée Antoine (1896-1988) a dirigé pendant dix-huit ans la Mission ophtalmologique saharienne (1944-1962) : près de 100 000 km à bord de ses deux camions. À son actif : 43 000 consultations, dont 15 000 enfants, et 4 000 opérations. Extraits, témoignant de son exceptionnel dévouement, de son Journal tenu au quotidien (décembre 1953).

“Rahilla comptait bien nos doigts”

Dans le visage d’une régularité charmante de Rahilla, deux pauvres yeux ternes cherchent en vain le jour : le gauche, dont la désorganisation est totale, ne nous laisse plus aucun espoir ; le droit, en dépit d’une vaste perforation assez récente, perçoit encore le rayon de notre torche électrique. *(…)* Nous pratiquons notre iridectomie. *(…)* 48 heures après, tout s’est bien passé, et Rahilla comptait bien nos doigts à 50 centimètres. *(…)* Nous ne pouvons sans émotion évoquer le sourire contenu dont son visage s’éclaira lors de notre dernier pansement, quand elle comprit qu’elle allait revoir. Il y a beaucoup d’histoires calquées sur celle de Rahilla dans notre mémoire ; elles seront peut-être notre justification aux yeux de ceux qui nous accusent de travailler hors du confort, voire du luxe vain des grands services modernes.

“Nourrisson atteint d’ophtalmie aiguë”

Notre contact avec les femmes *(de Chambaa)* sous la direction du Caïd, vieillard enjoué, ferme et décidé, ne manque pas de pittoresque : l’une d’elles nous présente un nourrisson atteint d’ophtalmie aiguë et comme nous nous mettons en devoir de retourner les paupières du bébé pour mieux les arroser de collyre antibiotique, la mère affolée et furieuse crache

ion ophtalmologique saharienne au travail.

CA (3)

violemment sur nos mains et se sauve en emportant sa petite chrysalide piaillante. Il faudra toute l'autorité et la grosse voix du Caïd pour nous permettre d'achever notre salutaire besogne, et nous méditons sur la puissance et l'aveuglement de certains instincts qui ne sont pas propres, d'ailleurs, à l'espèce humaine.

"Heures éblouissantes et harassantes"

Notre entrée dans la ville *(d'Ouragla)* est un poème inouï *(...)*. Dans la nuit qui descend, commence une hallucinante consultation aux flambeaux: envahissantes, par vagues superposées, les mères et leur marmaille bruyante déferlent sur nous avec l'impétuosité d'une marée montante; l'une tire le bas de notre sarrau; l'autre secoue notre manche, la troisième par-dessus notre tête nous impose son marmot *(...)*. Toutes les bouches parlent, rient ou hurlent; toutes les couleurs chatoient aux lueurs indécises de lampes à acétylène grossièrement aménagées. Heures éblouissantes, harassantes et délicieuses où l'on sent le vrai contact de nos esprits et de nos cœurs s'établir en ramifiant avec chacune de ces créatures, qui seraient si vite conquises si l'on pouvait demeurer.

"Défilé de paupières défigurées"

Trois quarts de journée de chirurgie et fin de soirée consacrée à la prospection de l'ouvroir des Sœurs blanches et de l'école des Pères blancs: vertige du défilé accéléré de ces pauvres paupières si unanimement défigurées; espoir aussi de mener là, sur des formes jeunes et encore réductibles, le plus avantageux des combats.

"Pansements à la chaîne"

Très tôt, les oculistes s'installent à la table d'opération de l'infirmerie et le tournoi des pansements se déroule conformément au rite habituel; 3 ou 4 patients sont installés en ligne à proximité d'une table où se disposent dans un ordre conventionnel, mais toujours à peu près le même, collyre, pommade, compresses et bandes, avec matériel de flambage. Le premier pansé *(...)* est emmené, pendant que le spécialiste s'occupe du second; la première place est réoccupée par un nouveau, et ainsi à la chaîne, sans une minute de perdue; plus de 70 opérés sont contrôlés et remis, avec toutes les indications requises par leur état, à l'équipe médicale locale. *(...)* Le bachaga de Ouargla et le caïd de Ain Beida expriment avec cordialité leur gratitude et la joie de leurs administrés.

"Les supplications de la pauvrette"

Oumeilkheir *(une jeune femme)* nous a déjà confié son unique œil deux fois. En 1950, nous avons redressé un entropion agressif; en 1953, nous avons pratiqué une opération hypertonisante contre un glaucome déjà menaçant. *(...)* Aujourd'hui, Oumelkheir ne se guide plus; elle nous arrive guidée par ses deux derniers enfants, et l'examen nous révèle une cataracte bien accessible dans la brèche iridienne de notre précédente opération. La lumière est bien perçue dans toutes les directions et la pauvrette supplie: *« Essaye encore une fois, Dieu t'aidera ». (...)* Si elle pouvait y voir un peu, quelle belle manière d'étrenner cette belle salle d'hôpital flambant neuve, qui n'a encore jamais servi!

"Arrivé aveugle, reparti voyant"

Un de nos opérés, Soufi, de Reguiba, apprenant ce matin qu'il allait quitter l'hôpital pour regagner son oasis, éclata en sanglots: *« Songez*, disait-il aux infirmières, *que j'ai quitté la maison aveugle et que je vais y rentrer marchant tout seul et voyant clair. »*

"Talismans contre le trachome"

Un pauvre *djebbad* d'une petite oasis de l'Ouadi Adjal nous a tendu la petite carte que nous lui avions remise l'année précédente pour fixer les directives de son traitement. Le papier était presque illisible à force de crasse; nous lui en fîmes remettre un autre mis à jour. Mais l'humble créature, avec un bon sourire, prit le neuf et réclama aussi le vieux. Il n'est pas trop de deux talismans pour sortir de la grande misère du trachome en bordure de l'Erg des Daouda... ●

Égalité civique, la main tendue de la France

Outre la nationalité française, obtenue d'office dès 1865, les musulmans d'Algérie se sont vu offrir la citoyenneté à part entière. À une condition: leur renoncement individuel, non à leur religion, mais au droit islamique, incompatible avec le droit français. Ce que l'immense majorité a refusé. Retour sur un fait tabou.

Par Arnaud Folch

Si l'égalité totale entre les musulmans et les Français d'Algérie en matière de droits civiques fut certes plus longue à atteindre que pour les juifs, l'ayant obtenue dès 1871 *(lire encadré page de droite)*, cela le fut, principalement, non du fait de la France, mais des musulmans eux-mêmes. En 1865, trente-cinq ans seulement après le débarquement de Sidi-Ferruch, un sénatus-consulte appuyé par Napoléon III octroyait en effet la nationalité française aux musulmans d'Algérie, leur offrant en même temps la possibilité de devenir des citoyens à part entière: droit de vote, accès aux fonctions administratives et grades militaires… Pour l'empereur, admirant ce peuple et rêvant de *« royaume arabe »*, cela répondait à une conviction profonde: *« Notre premier devoir est de nous occuper du bonheur des 3 millions d'Arabes que le sort des armes a fait passer sous notre domination* (…), déclare-t-il dès 1860 lors de sa première visite en Algérie. *La mission de la France consiste à élever les Arabes à la dignité d'hommes libres. »*

Mais une condition, une seule, est donnée à l'octroi de cette pleine citoyenneté: l'abandon à titre personnel, non de la religion musulmane, mais du droit coranique garanti depuis 1830 par le général de Bourmont (caïdat, justice islamique, polygamie, etc. *lire page 56*). Or en près de cent ans, seuls 10 000 musulmans environ accepteront! Renonçant, du même coup, à bénéficier de cette intégralité des droits civils et politiques avec les Français qui leur était proposée… Explication signée de l'universitaire Pierre Vermuren, spécialiste du

"La mission de la France consiste à élever les Arabes à la dignité d'hommes libres."

Napoléon III.

Le bachaga Boualam à l'Assemblée nationale, dont il sera élu vice-président. En bas, Napoléon III.

KEYSTONE-FRANCE/GAMMA RAPHO - AKG-IMAGES

monde arabe, dans *La France en terre d'Islam* (Talandier, 2020): *« Cette rareté*, écrit-il, *tient essentiellement aux musulmans, rétifs à cet abandon du statut personnel qui peut être interprété comme une apostasie, mais qui est surtout la marque d'une trahison vis-à-vis de la communauté. C'est pourquoi ce geste est exceptionnel. »*

Abandon du code de l'indigénat

Nullement rancunier, Napoléon III n'en octroiera pas moins de nouvelles avancées en 1866, permettant aux musulmans de participer à la gestion des communes françaises de plein exercice et d'élire leurs propres conseillers généraux. Mais sans renonciation au droit coranique, toujours pas de citoyenneté française à part entière. Telle sera également la ligne suivie sous la IIIe République avec le code de l'indigénat de 1881, actant l'incompatibilité de la loi islamique avec notre Code civil, et la présence de deux communautés, bénéficiant de statuts différents, qui ne sera définitivement abrogé qu'en 1947.

Entretemps, cependant, les deux guerres mondiales, où s'illustreront les troupes indigènes, vont contribuer à faire bouger les lignes. En 1919, la pleine citoyenneté est accordée, sans renonciation à leurs droits coutumiers, aux 173 000 musulmans ayant combattu durant la Grande Guerre ainsi qu'aux propriétaires, employés de l'État ou titulaire d'un diplôme — soit 400 000 en tout qui sortent de l'indigénat. *Idem*, en 1944, pour 65 000 musulmans supplémentaires. Les autres pouvant toujours, à tout moment, les rejoindre, à la même condition de reconnaître, par une simple déclaration, le droit et la justice français…

Avec l'abandon du code de l'indigénat, la loi du 11 septembre 1947 instaure un nouveau statut de l'Algérie: tous les musulmans sans exception sont décrétés citoyens, donc électeurs, mais dans deux collèges électoraux séparés (élisant chacun 60 députés): le collège *« A »* (citoyens dits *« de droit commun »*: 469 000 Européens + 63 000 musulmans) et le collège *« B »* (citoyens dits *« de droit local »*: 1,3 million de musulmans). Ceux-ci seront ensuite fusionnés en 1958 pour ne plus former qu'une seule catégorie de *« Français à part entière »*. Avant que la Cour d'Alger ne définisse en 1962 la population autochtone comme des *« sujets français »* bénéficiant exactement des mêmes *« droits et devoirs »*.

L'aboutissement d'une volonté française remontant à près d'un siècle… ●

JUIFS, LA FIN DES DISCRIMINATIONS

Déjà présents en Algérie avant 1830 (environ 25 000), *via* notamment le grand exode d'Espagne, de la fin du IXe siècle à 1492, les juifs, sous la domination turque, vivaient sous le statut de *dhimis* (inférieurs). Objets de sévices, restrictions et interdits, ils étaient tenus, pour jouir de certains droits (dont celui de commercer), de s'acquitter d'impôts supplémentaires par rapport au reste de la population (Turcs, Arabes et Berbères). *« La société y était très fortement hiérarchisée,* explique Évelyne Joyaux dans *L'Algérianiste : les Turcs tenaient le haut du pavé, les juifs, au bas de l'échelle, venaient après les kouloughlis, les Maures, les Kabyles et les esclaves. »* Changement total avec l'arrivée des Français: dès le 5 juillet 1830, soit moins d'un mois après le débarquement, les 37 000 juifs d'Algérie obtiennent tous la nationalité française, avant, en 1870, de bénéficier d'une citoyenneté pleine et entière par le biais du décret Crémieux — du nom d'Adolphe Crémieux (1796-1880), ministre de la Justice du premier gouvernement provisoire de la IIIe République. D'habitants discriminés de seconde zone, les juifs vont représenter, cette année-là, 15 % du corps électoral des Français d'Algérie (jusqu'à 50 % à Tlemcen). En 1962, au moment de l'indépendance, le territoire comptait 130 000 juifs, dont près de 30 000 à Alger. A. F.

Écoles, de plus en plus d'élèves, de plus en plus de musulmans

Des milliers d'établissements primaires, collèges, lycées et universités gratuits ont été créés par la France pour les fils et filles de pieds-noirs comme de musulmans. Paradoxe : c'est de la réussite de cet enseignement que sont nées, parmi ces derniers, les velléités d'indépendance.

Par Arnaud Folch

Confidence, des années plus tard, de l'ex-président de l'Exécutif provisoire algérien, Abderrahmane Farès (1911-1991) : *« S'il est, en Algérie, un domaine où l'effort de la France ne se discute pas, c'est bien celui de l'enseignement*, expliquait-il. *Les vieux maîtres, les premiers instituteurs, ont apporté toute leur foi pédagogique, sans arrière-pensée, et leur influence a été extrêmement heureuse. »* Difficile, en effet, de le nier : *« La scolarisation française en Algérie a fait faire aux Arabes un bond de mille ans »*, comme le déclarait aussi l'ancien conseiller d'État Belkacem Ibazizen (1897-1980).

Confirmation avec quelques chiffres (officiels) : entre 1900 et 1961, le nombre d'enfants scolarisés dans l'enseignement public en Algérie a été multiplié par sept (jusqu'à 600 nouvelles classes par an à la fin) ; quant à la proportion d'élèves musulmans, elle est passée de 21 % en 1900 à 87 % soixante ans plus tard *(voir graphiques page de droite)*.

Dès 1832 est construite la première des *« écoles maures-françaises »*, appelées à devenir *« écoles arabes-françaises »*. Avec la suppression de nombreuses écoles coraniques de 1848 à 1865, tous les élèves musulmans qui le peuvent y ont accès, au même titre, exactement, que les enfants pieds-noirs. Le début des années 1880 voit naître des *« écoles enfantines »* (de 3 à 8 ans). Puis, à partir de 1892, des *« écoles réservées aux filles musulmanes »* — jusque-là plus souvent empêchées d'enseignement par leurs familles. Entre 1944 et 1949, le double enseignement est supprimé. Il est désormais le même pour tous, mélange assumé des deux cultures : *« Les instituteurs d'Algérie*, résume Laurent Chollet, *auront enseigné la Kahina autant que Jeanne d'Arc »* (*L'Algérie de ma mémoire*, 2015).

Au total, la France a construit en Algérie près de 3 000 écoles primaires gratuites (dont certaines, en préfabriqué, au plus près des villages les plus reculés), plusieurs centaines de collèges et lycées, mais aussi 125 établissements d'enseignement professionnel, une cinquantaine de centres de formation accélérée, six écoles normales formant les enseignants et enseignantes, sans compter la dizaine d'universités, dont celle d'Alger, rue Michelet, qui fut la troisième de France (5 200 étudiants en 1956, 8 000 en 1960).

Si, on l'a vu, la part des musulmans n'a cessé de grimper, ceux-ci seront en revanche, c'est vrai, moins scolarisés que les Européens d'Algérie. Mais la politique française n'est pas en cause. Explica-

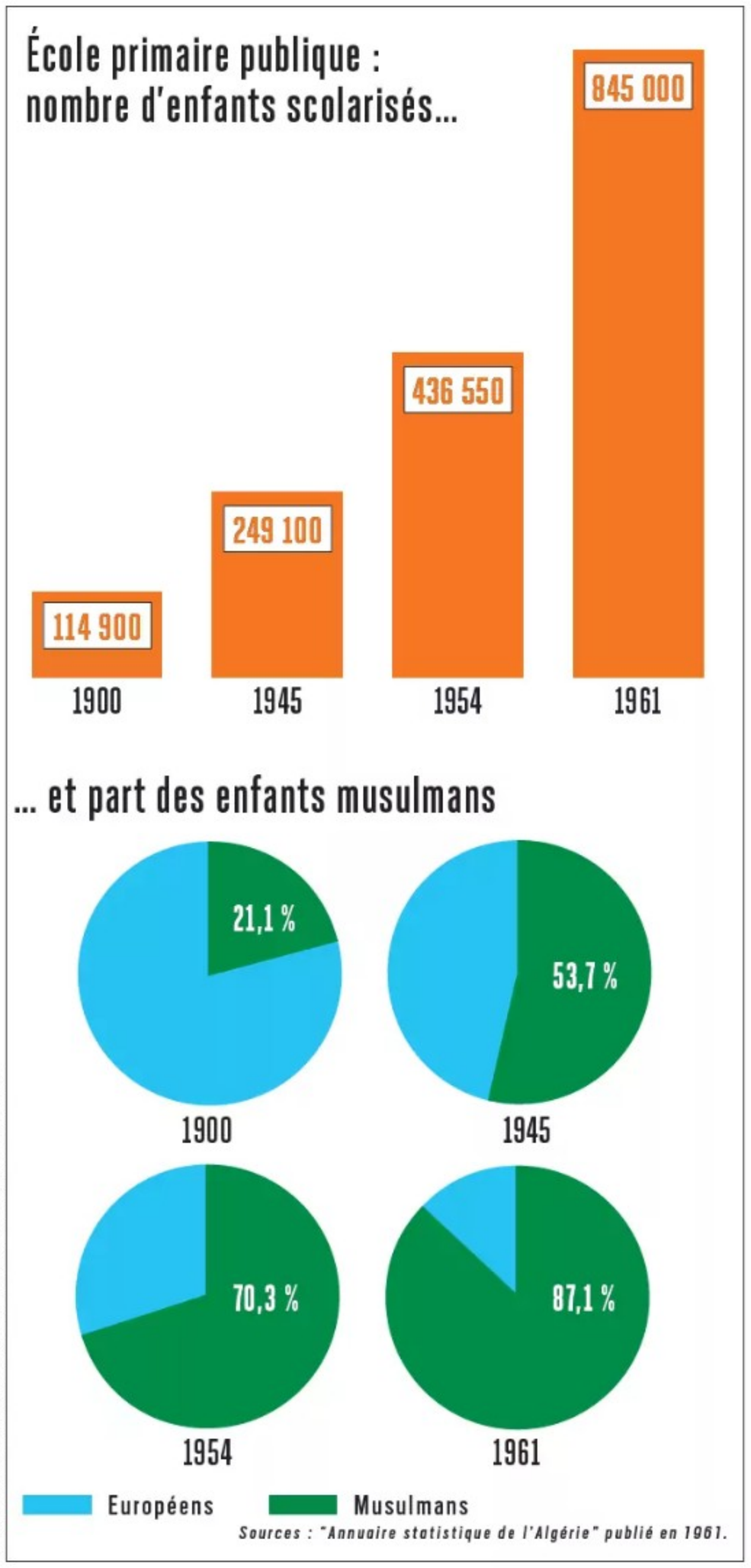
30

C'est, en milliards de francs, la somme consacrée à l'enseignement dans le budget de l'Algérie en 1957 (148 milliards), soit environ 20 % de celui-ci.

tion signée Mohamed Harbi, dans *La guerre commence en Algérie* (Complexe, 1984): *« Les rares éléments qui prennent le chemin des écoles françaises sont considérés par la grande masse comme des renégats, tombés dans le* "piège tendu à leur ethnie et à leur religion". » Même explication pour Chollet: *« L'écrasante majorité des Arabes refusaient d'envoyer leurs enfants dans les écoles françaises publiques. » Idem*, encore, pour Jean Sévillia: *« Les autochtones ont longtemps refusé d'envoyer leurs enfants à l'école laïque, de peur qu'on ne les dépouille de leur identité*, écrit-il. *Puis, quand ces préventions ont été levées, l'explosion démographique a rendu la tâche impossible à l'école publique, eu égard au budget dont elle disposait »* — et pour cause, puisqu'il aurait fallu y consacrer… la totalité du budget de l'Algérie.

Pour autant, relève Suzy Simon-Nicaise dans *Notre histoire d'Algérie* (Alliance, 2012), *« en 1945, les départements algériens n'ont rien à envier à ceux de la métropole. Écoles communales primaires, cours complémentaires, collèges modernes, écoles professionnelles, lycées d'enseignement général, collèges techniques, enseignement agricole, université avec ses facultés de droit, de lettres, de sciences, de médecine, plus les instituts spécialisés: tous les niveaux sont desservis et ils sont ouverts à tous sans distinction »*. Quant à *« la cohabitation sur les bancs de l'école primaire, elle était déjà largement commencée avant 1944, où l'on constate que 40 000 Arabo-Berbères fréquentent l'enseignement A* (européen) *avec 120 000 condisciples européens, et que 2 000 de ces derniers suivent l'enseignement des indigènes avec 90 000 d'entre eux (surtout dans le bled) »*, comme le précise Pierre Mannoni dans *Les Français d'Algérie* (L'Harmattan, 1993).

En y ajoutant le secteur privé, les centres socio-éducatifs (CSE, créés par Jacques Soustelle en 1955) et les écoles de l'armée, on arrivait, en octobre 1961, à un nombre de 1,1 million de musulmans scolarisés au niveau primaire, soit près de 70 % d'entre eux. Et trois à quatre fois plus, en moyenne, que dans les autres pays africains à la même période. ●



LES INDÉPENDANTISTES À L'ÉCOLE DE LA FRANCE

Paradoxe: c'est du succès de la scolarisation des musulmans que sont nées, en grande partie, les velléités d'indépendance. *« Comme partout, l'école a fait des savants, mais* (…) *elle a, d'autre part, éveillé et aiguisé l'esprit critique qui s'exerce plus âprement contre le pouvoir colonisateur en s'alimentant à la lecture des journaux et pamphlets rédigés dans la langue même du pays souverain*, expliquait l'ancien ministre (radical) des Colonies Albert Sarrault dans son livre *Grandeur et servitudes coloniales* (Sagittaire, 1931). *Enfin* (…) *le souci honorable que nous avons eu de rappeler à des peuples indigènes qui les avaient oubliés les fastes de leur propre histoire et l'éclat de leurs anciennes civilisations* (…) *a réveillé parmi nos protégés des sentiments d'orgueil qui font une arme contre nous des gloires de leur passé national. »* Tel sera notamment le cas de trois des leaders indépendantistes algériens, Ferhat Abbas (1899-1985), Messali Hadj (1898-1974) et Ben Adis (1889-1940), ce dernier fondant, après de brillantes études, l'association des Oulémas d'Algérie, dont la devise est: *« L'islam est notre religion, l'arabe est notre langue et l'Algérie notre pays. »* A. F.

“Merci Monsieur le professeur…”

Enseignant en Oranie de 1956 à 1962 dans des classes du CP au CM2, le plus souvent à majorité musulmane, Lucien Cano, 91 ans, descendant de colons espagnols débarqués en 1870, est l’auteur de *Thiersville de ma jeunesse* (Gandini, 2002). Il nous a permis de consulter les nombreuses lettres reçues, bien plus tard, de ses anciens élèves. Extraits.

“Plus qu’un père et une mère à la fois”

Très cher (maître) Lucien. *(…)* Vous étiez pour nous plus qu’un père et une mère à la fois. Au nom de tous mes camarades et en mon nom personnel, je vous remercie beaucoup de tout ce que vous avez fait pour nous. *(…)* Depuis que vous nous avez quittés on vous a beaucoup regretté vous savez. *(…)* Je remercie infiniment Dieu le tout-puissant de m’avoir mis entre les mains votre adresse. *(…)* Je vous embrasse de tout mon cœur, votre ancien élève qui ne vous oublie jamais.

Benali G., 2 septembre 1969.

“Vous étiez comme un père”

Mon cher Lucien. *(…)* Vous étiez comme un père. Nous vous remercions et surtout moi qui ai toujours été fidèle à votre pensée. *(…)* Je suis très heureux de vous avoir rencontré après plusieurs années de silence et jamais je ne l’oublierai de toute mon existence. *(…)* Cher Lucien, une petite histoire à vous conter. En 1967, je me trouvais avec Héhal M., je lui ai dit *« Tu te rappelles avec Cano, on était toujours heureux »*, il me disait *« Oui, tu n’en trouveras pas deux Cano dans toutes les générations ». (…)* Je vous garde un attachement profond, car je vous dois en grande

Vincent Cano, au premier rang, à gauche entouré de plusieurs de ses élèves à l'occasion d'un match de football à Aïn Farès.

CA

partie ce que je suis actuellement et il me serait très doux de pouvoir vous rencontrer un de ces jours! Sait-on jamais? *(…)* Soyez assuré que mes pensées et mes vœux les plus affectueux s'en vont vers vous dès que j'évoque avec émotion les matins et les souvenirs d'autrefois qui me font rêver ainsi que tous les anciens copains (filles et garçons).
Mohamed A., 4 décembre 1969.

"Je vous recevrai les bras ouverts"

Cher Lucien. Il faut me répondre d'urgence en me disant ce que vous devenez, car je ne suis pas près de vous perdre après vous avoir retrouvé. *(…)* Mon cher Lucien, si vous voulez venir en vacances en Algérie, je vous recevrai les bras ouverts. N'ayez crainte de rien, vous passerez de jolies vacances en ma compagnie et celle de ma femme. *(…)* Sincère amitié. Haute considération.
Mourad D., 29 mars 1972.

"Je garde toujours mes cahiers de classe"

Très cher Lucien. *(…)* Je ne suis pas près d'oublier votre amitié, plutôt notre fraternité ; nous sommes maintenant des frères mon cher Lucien. Car je sais que nos liens d'amitié et de fraternité ne cesseront d'augmenter de volume, car constatez-le vous-même, nous ne nous connaissons pas seulement aujourd'hui et si j'ai bonne mémoire, elle date depuis notre première année scolaire 1960. *(…)* Cher Lucien, encore un mot pour vous prouver que vous êtes comme un

"Comment payer mes dettes envers vous? Vous étiez un maître très charitable et magnifique."

Nabile H., 1971.

père pour moi, je vous assure, croyez-moi, eh bien je garde toujours en souvenir mes cahiers de classe paraphés de votre habile et magnifique stylo vert! Bref, malgré que je sois fatigué et la tête lourde, je ne vous quitte pas le soir! *(…)*. Que fasse Dieu le tout-puissant d'accorder aide et prospérité à vous et votre famille. *(…)* Au revoir mon cher Lucien. Je vous parle en fils, croyez à ma sincérité.
Djillabi A., 8 avril 1972.

"Priez Dieu pour qu'il soit de mon côté"

Très cher Lucien *(…)*. J'ai rencontré Abdelkader S. à la mairie, ainsi qu'au café où on a joué aux dominos et je lui parlais de vous. Et il vous passe le bonjour. Tandis que Mohamed B. se mariera le mois d'août 72, *(…)* Belhamine M. continue ses études à Oran depuis deux ans comme élève professeur. Cette année, c'est la bonne: il sera muté à Mascara comme prof paraît-il. Tandis que Nehal M. a eu sa première partie du baccalauréat en juin 65, il est maintenant officier de gendarmerie à Sétif. *(…)* Cher Lucien, bien le bonjour de la part de ma famille, ma mère, mes frères, belles-sœurs, Madame A., les enfants et moi. Mon frère aîné a l'intention de vous envoyer un colis à titre personnel, je ne sais pas de quoi il s'agit, mais je crois que c'est pour les fillettes. *(…)* Enfin, cher Lucien, je n'ai rien à vous dire que le plaisir de vous voir dans une agréable journée *inch'Allah*. Cher Lucien, priez Dieu pour qu'il soit un peu de mon côté.
Djamel. A, 13 mai 1972.

"Vous m'avez aidé plus que mes parents"

Mon cher Lucien. Quel souvenir je garde de votre tendresse et de vos gâteries dont vous m'avez comblé mais comment payer mes dettes envers vous? À mon tour, je voudrais vous entourer de soin et vous épargner tout souci et inquiétude, comme vous n'avez jamais cessé de le faire pour le petit garçon que j'étais. Vous étiez un maître très charitable et magnifique, quant à moi vous m'avez aidé, conseillé, estimé plus que mes parents. *(…)* Permettez-moi de vous présenter mes vœux les plus sincères à l'approche de la nouvelle année, c'est pour moi l'occasion tant attendue de vous remercier une fois de plus de tous les services que vous m'avez rendu. Je voudrais pouvoir m'acquitter de mes dettes autrement que par des vœux et des prières, soyez assuré que je serai toujours prêt à vous témoigner ma gratitude. ●
Nabile H., 22 décembre 1971.

Du blé, des fruits et du vin…

Pour transformer cette terre ingrate et marécageuse en grenier à céréales, agrumes et nectar de vigne, les Français d'Algérie vont s'atteler à une tâche titanesque, soutenue massivement par la France, ses investissements, ses écoles d'agriculture et ses avancées techniques. Récit d'une extraordinaire odyssée.

Par Arnaud Folch

Dessin de Pierre Joux extrait de la bande dessinée "Naissance d'un pays", éditée par le Cercle algérianiste d'Aix-en-Provence (1996).

CA

Autant en finir, d'emblée, avec un bobard qui a la vie dure : non, les pieds-noirs ne se sont pas approprié (indûment, forcément indûment) les terres agricoles d'Algérie. Sur les environ 10 millions d'hectares de terres cultivés en 1962, moins d'un tiers seulement (2,7 millions) appartenait à des Européens, contre 7,4 millions d'hectares propriété des musulmans. Une manifestation, une de plus, de la politique "pro-indigènes" pratiquée par la France dès l'origine, et dans tous les domaines *(lire page 56)*. Car en matière d'agriculture, comme pour le reste, *« l'Algérie ne fut pas cette terre d'iniquité dont les colons français auraient pillé les fabuleuses richesses pour exploiter sans retenue les indigènes »*, comme l'explique Michel De Jaeghere dans *Ce qu'était l'Algérie française* (*Le Figaro Histoire*, 2020).

Autre idée reçue, tout aussi fausse : les pieds-noirs étaient de gros et riches colons disposant de gigantesques exploitations. Là encore, c'est l'inverse. À la fin des années 1950, veille de l'indépendance, sur les près de 20 000 propriétaires ou fermiers d'origine européenne en Algérie, plus du tiers (7 000) disposaient de moins de 10 hectares, souvent moins de 3. Et seules 120 familles possédaient des propriétés de 100 hectares ou plus — moins de 1 % ! En moyenne, leur niveau de vie était inférieur de 20 % à celui des paysans de métropole.

La clémentine, inventée en Algérie

Peu nombreux (seuls 9 % de la population active d'Algérie d'origine européenne travaillait dans le secteur agricole en 1962, contre 26 % en métropole) et ne disposant donc, en moyenne, que de petites exploitations, les pieds-noirs n'en ont pas moins réalisé des prodiges. *« L'œuvre agricole demeure sans doute le legs dont sont le plus fiers les rapatriés »*, écrit Laurent Chollet dans *L'Algérie de ma mémoire* (Gründ, 2015).

Un extraordinaire essor qu'ils doivent d'abord à eux-mêmes, et à leur esprit pionnier, eux dont l'immense majorité, venue des villes, n'avait auparavant jamais semé ni labouré, ou même tenu une faux, pour ne pas parler de l'indispensable fusil, longtemps à portée de main afin de se défendre contre les attaques de tribus. *« L'acharnement qu'ils mirent transforma rapidement les paysages*, rappelle Alain Vircondelet dans *C'était notre Algérie* (L'Archipel, 2011)*; des forêts d'eucalyptus surgirent des marécages, et les vastes étendues de la Mitidja devinrent des champs d'oliviers et de citronniers. Ils remplacèrent les mers envahissantes d'*alfas (une herbe invasive) *par des immensités de cultures céréalières et firent reculer le désert. Les vignes, les oliveraies, les roseraies, les orangeraies couvrirent le pays. »*

« En un siècle, à force de bras, les colons ont, d'un marécage infernal, mitonné un paradis lumineux », a aussi déclaré Boualem Sansal *(lire entretien page 6)*. D'à peine 100 000 hectares cultivés en 1830, à l'arrivée des Français, ceux-ci passeront, on l'a dit, en quatre générations, à ➤

7 000

C'est, sur les 20 000 propriétaires ou fermiers d'origine européenne, le nombre de ceux disposant de moins de 10 hectares (souvent moins de 3) – soit plus du tiers.

CA - KEYSTONE FRANCE/GAMMA RAPHO - CA

Un marché à Bab-el-Oued à la fin des années 1950 (document exclusif). Au-dessous, culture du blé dans la plaine de Bou-Sellam, en 1946.

plus de 10 millions. La production de céréales sera multipliée par 200.

Pour y parvenir, les pieds-noirs ont dû affronter, outre les *razzias*, des conditions d'existence apocalyptiques (climat, sécheresse, invasion de sauterelles, épidémies…, *lire page 16*), mais aussi, ce que l'on sait moins, dompter une terre très peu fertile, laquelle, avant la colonisation, rappelle Chollet, *« parvenait à peine à produire de quoi nourrir sa population, pourtant bien faible au regard de la superficie de son territoire »*. Principale production céréalière, le blé pousse difficilement : *« Les blés, durs et tendres, n'offrent* (…) *que des rendements aléatoires et faibles, équivalant au cinquième de ce que l'on obtient dans le bassin parisien*, décrit Suzy Simon-Nicaise dans *Notre histoire d'Algérie* (Alliance Éditions, 2012) : *100 hectares en Beauce équivalent à 500 dans la Medjena. »* *Idem* pour les autres productions céréalières (orge et avoine : 50 % des céréales cultivées),

mais aussi les agrumes (oranges, citrons, clémentines, inventées en Algérie) ou encore la vigne, devenue le fleuron de son agriculture *(lire page de droite)*.

Tout le monde ou presque, au départ, a donc dû se retrousser les manches, s'armer de courage et de ténacité. S'inventer paysan. Question de survie. *« Si à la prochaine moisson nous n'y sommes pas parvenus, nous n'aurons pas de pain*, (mais) *je suis sûr que nous allons y arriver »*, écrit en 1865 Jean C., de Clermont-Ferrand, à ses parents. Marécageuses et insalubres à l'arrivée des Français, les plaines de la Mitidja, de la Habra et de la Mecta sont asséchées, drainées, valorisées. *Idem* pour des milliers d'hectares de forêts.

Techniques modernes et réseaux d'irrigation

Chacun s'investit à sa manière, pour soi, mais aussi pour les autres. *« En attendant que cela nous sourie, on partage tout »*, poursuit Jean. En 1843, les moines trappistes de la plaine du Staoueli reçoivent 1 000 hectares de *« terres et de broussailles »* qu'ils transforment en *« ferme prospère »*, nourrissant les familles alentour. Partout, même dans les coins les plus reculés, s'ouvrent des *« colonies agricoles »* : 42, d'un coup, en 1848, dévolues à des ouvriers parisiens au chômage après la fermeture des Ateliers nationaux. 32, encore, entre 1871 et 1900 ; plus de 500 au total, qui, pour certaines, deviendront des bourgs, voire des villes. Ici et là, en fonction de l'origine des colons, des productions particulières, tels ces Français débarqués de Grasse ayant introduit à Cherags la culture des plantes à essences pour les parfums. Ou ce papetier en faillite de Marseille se lançant, dans la région d'Oran, dans la culture du chêne-liège, de la bruyère et du palmier nain (à l'origine du crin végétal), afin de produire du papier.

C'est progressivement, mais à grande vitesse, que cette conquête de la terre se fera. Dès le début, rappelle Jean Sévillia, *« l'agriculture s'est développée avec succès sur le littoral, aux environs d'Alger, ou dans la Mitidja »*, puis de nouvelles régions et de nouvelles terres, toujours plus loin, ont été bêchées et ➤

DR

Le miracle de la vigne

Alors qu'elle ne comptait que quelques parcelles de vignes en 1830, l'Algérie française s'est hissée au rang de 4e producteur mondial de vin. Un vin largement exporté, et de bien meilleure qualité qu'on le croit.

Lorsque la France débarque en Algérie, en 1830, *« il n'y avait*, rappelle Laurent Chollet, *que de petites parcelles de vigne dispersées sur le territoire, pour une surface d'environ 2 000 hectares »*, soit bien moins que le tabac ou le coton. Cent trente-deux ans plus tard, au moment de l'indépendance, cette surface atteindra plus de… 372 000 hectares (10 % des terres cultivées, mais 20 % de leur valeur), faisant de l'Algérie, avec 15 à 18 millions d'hectolitres de vin produits par an, le 4e producteur mondial!

Un miracle, un de plus, dont va bénéficier tout le territoire : nécessitant une main-d'œuvre nombreuse, la culture de la vigne a en effet une vertu "peuplante" entraînant un fort développement des villages. Elle nécessite de plus un large maillage de routes pour livrer ses barriques, mais aussi une augmentation de l'activité portuaire, ce qui sera réalisé dans des proportions spectaculaires *(lire page 78)*. La viticulture et la viniculture créent enfin de nombreux emplois artisanaux — tonneliers, chaudronniers, ouvriers de chais…

Cet essor a certes été favorisé par la crise du phylloxéra, en métropole, au début des années 1880. D'abord parce que la France ne produisant plus suffisamment de vin, l'Algérie est apparue comme une nouvelle terre promise pour la vigne (de 1880 à 1903, le nombre d'hectares est passé de 17 000 à 167 000) ; ensuite parce que nombreux ont été les vignerons aux plantations ravagées de l'Aude, du Gard ou de l'Hérault — surnommés les *« déportés du phylloxéra »* — à venir tenter leur chance, et apporter leur savoir-faire, en Afrique du Nord. Mais l'Algérie sera à son tour frappée par le phylloxéra. En 1907, c'est 43 % du vignoble de l'Oranais, de Tlemcen, Sidi-Bel-Abbès, Philippeville, etc. qui sera touché. En 1914, cela grimpera à 69 %! Mais là encore, les 32 400 familles travaillant dans le secteur sauront relever la tête — et leurs récoltes.

Vins "de plaine", "de coteaux" et "de montagne"

Si, comme pour l'ensemble de la production agricole, la métropole achètera toujours le vin algérien plus cher que sa valeur afin de soutenir le secteur, l'Algérie parviendra cependant à écouler environ la moitié de son vin à l'exportation, notamment vers l'Allemagne et la Suisse. Tout sauf une anomalie. Car là encore, il y a loin entre les idées reçues et la réalité : si les vins "de plaine", souvent de médiocre qualité, étaient utilisés en grande partie pour le coupage avec les vins de métropole, plus faibles en degré d'alcool, les deux autres catégories de vins ("de coteaux" et "de montagne") pouvaient quant à eux s'inviter aux meilleures tables. Nombreux, même, étant ceux à bénéficier du prestigieux label VDQS (Vin délimité de qualité supérieure)… **A. F.**

CA

Photo posée, durant les labours, d'un ouvrier agricole et son patron, en costume et chapeau, durant les années 1950 (document exclusif).

ensemencées, de manière de plus en plus moderne. « *Les Français*, poursuit l'historien, *ont importé sur ce territoire des techniques modernes, un réseau d'irrigation, des barrages* (lire page 78), *des puits artésiens. Des vignobles ont été plantés, les champs de céréales se sont étendus. Le vin et le blé, pour l'Algérie, ont été une manne.* » De même pour la pêche, dotée elle aussi de plus en plus de bateaux et d'équipements avant-gardistes, faisant le bonheur des pêcheurs et des poissonniers, aux étals débordants, tels ceux de la légendaire Pêcherie, vers le port d'Alger, à l'abondance coutumière : « *Le soir*, raconte Vircondelet, *les chalutiers rentraient du large et étalaient leur pêche. L'abondance du poisson était considérable : les sardines, les ablettes, les pageots, les rascasses, les rougets frétillaient dans les filets…* »

Cette modernisation et cet apprivoisement des nouvelles techniques auront un allié de poids : les écoles et formations agricoles qui, dans le même temps, ne vont cesser de se développer. « *L'enseignement, la recherche et l'expérimentation assurent à l'agriculture en Algérie un développement et des progrès constants et souvent spectaculaires* », écrit Bernard Lugan dans *Histoire des Algéries (Ellipses, 2025)*. En 1832, moins de deux ans après le débarquement des troupes françaises à Sidi-Ferruch, s'ouvre à Rouïba la première « *école-ferme* ». En 1905, c'est au tour de la prestigieuse école d'agriculture de Maison-Carrée, à Alger, qui deviendra l'Institut agricole d'Alger (1920), l'École nationale d'agriculture d'Alger (ENAA, 1947), puis l'École supérieure agronomique d'Alger (1961), délivrant le fameux diplôme d'ingénieur agronome. Dès 1906 d'identiques écoles ouvrent un peu partout : Philippeville, Guelma, Aïn Temouchent, Bône, Sidi-Bel-Abbès…

Rien, cependant, dont l'ouverture de ces écoles, n'aurait pu être réalisé sans le concours de la France… et de son argent. Qu'ils soient d'origine européenne ou arabe, les paysans peuvent recevoir des aides financières *via* les caisses mutualistes et les sociétés coopératives, abondées par la métropole. L'État, surtout, instaure dès l'origine une sorte de "préférence algérienne", s'imposant d'acheter plus cher que leur valeur réelle les produits de son agriculture. « *Du blé au vin, en passant par les agrumes*, détaille Laurent Chollet, *la métropole achète à l'Algérie bien au-dessus des cours mondiaux et sans tenir compte de la concurrence, même européenne — éminemment plus compétitive —, afin de soutenir l'économie des départements français d'outre-mer.* »

Instauration par la France d'une "préférence algérienne"

Cette politique sera poursuivie jusqu'au bout, et avec de plus en plus d'ampleur : « *Pendant l'entre-deux-guerres et surtout après-guerre*, explique Jean Sévillia, *un effort a été accompli par la France afin de non seulement garantir des débouchés en métropole, mais de rendre l'agriculture d'Algérie compétitive sur les marchés mondiaux. La coopérative des agrumes de la Mitidja, fondée en 1922 et regroupant 43 propriétaires ou exploitants sur plus de 1300 hectares, s'attachera ainsi à concurrencer les productions équivalentes d'Espagne, de Palestine, des États-Unis et du Brésil.* »

Ces productions algériennes seront, de plus, sans cesse valorisées par la France à l'occasion des multiples expositions internationales et coloniales organisées dans le monde, où nos départements d'Algérie seront constamment surreprésentés dans les pavillons français. Sans oublier, financées aussi par l'État, les innombrables campagnes de publicité (« *réclames* », comme on disait à l'époque) appelant à consommer des produits et du vin « made in *Algérie française* ».

Aujourd'hui, l'Algérie, pour son couscous, doit importer des pois chiches, de la semoule et du concentré de tomates… ●

1832

C'est l'année – deux ans seulement après l'arrivée des Français – où sera ouverte, à Rouïba, la première "école-ferme" dispensant des formations aux agriculteurs.

TVL

FRANCHEMENT DIFFÉRENT

LE JOURNAL

UN JT QUOTIDIEN

DES ÉMISSIONS POLITIQUES ET DES DÉBATS

DES INVITÉS PRESTIGIEUX

+ de 1 000 000 D'ABONNÉS

DES MILLIERS D'HEURES DE PROGRAMMES

REGARDEZ TVL SUR :

TVL.FR

YouTube
@CHAÎNEOFFICIELLETVL

CA (2) - DR

Au temps de la prospérité française

Outre l'extraordinaire essor de son agriculture *(lire page 72)*, la France a permis à l'Algérie de développer de manière tout aussi stupéfiante ses transports, ports et industries. Dont celles du gaz et du pétrole, représentant aujourd'hui près de la moitié des recettes de l'État algérien.

Par Arnaud Folch

Chemins de fer
le grand bond en avant

Sur les 6 300 kilomètres de voies ferrées que compte aujourd'hui l'Algérie, près de 5 500 ont été construits sous la période française — soit près de 90 %! Impossible de le nier: *« Le réseau ferroviaire constitue l'un des legs de l'œuvre française en Algérie, dont peuvent s'enorgueillir aujourd'hui encore, et à juste titre, les pieds-noirs »*, écrit Laurent Chollet dans *L'Algérie de ma mémoire* (Gründ, 2015). Ce chantier titanesque a été mené en trois étapes principales.

Première étape sous Napoléon III, qui signe, en 1857, un décret impérial lançant la construction de 1 400 kilomètres de voies ferrées, dont la gestion est

Page de gauche, en haut, l'aéroport d'Alger Maison-Blanche, qui deviendra le deuxième aéroport français ; au-dessous, construction du barrage de Beni-Bahdel (documents exclusifs). À droite, affiche des Chemins de fer algériens.

confiée à des sociétés privées (toutes rattachées à la SNCF en 1938). Première ligne ouverte : Alger-Blida, en 1862 (la grande gare d'Alger date de 1860).

Deuxième étape sous la IIIe République, avec, à partir de 1879, et sur une période de trente ans, un ajout d'environ 2 000 kilomètres. Dont, en 1905, l'achèvement de la ligne Oran-Colomb-Béchar, dans le Grand Sud algérien, à près de 1 000 kilomètres d'Alger.

Troisième étape entre 1907 et 1956 (fin de la IIIe République, État français, IVe République), avec la construction de plus de 1 600 kilomètres supplémentaires.

À noter encore, loin des idées reçues, que les trains algériens étaient souvent d'une vitesse et d'un confort supérieurs à ceux de métropole : diésélisation totale des rames (alors qu'il subsistait dans l'Hexagone nombre de locomotives à vapeur), trains rapides de jour (voitures de type Mistral), nombreux trains de nuit avec wagons-lits…

Ports, transports maritimes une œuvre titanesque

La France a construit en Algérie pas moins de 23 ports aménagés, dont 10 accessibles aux grands cargos, et, parmi ceux-ci, 5 pouvant accueillir des paquebots — le tout protégé par 34 phares maritimes.

Devenu en 1914, le… troisième port français en termes d'activité, Alger ne disposait pourtant à l'origine, en 1830, que d'un bassin de 4 hectares (avec une profondeur maximale de 5 mètres) ; en 1868, à la fin du Second Empire, il atteignait déjà 80 hectares, plus une gare de voyageurs, des voies de quai, plusieurs terre-pleins et quatre grues ; en 1914, son plan d'eau atteindra 115 hectares, ceints de 3 000 mètres de quai. Souvenirs signés Henry de Montherlant dans *Il y a encore des paradis, Images d'Alger 1928-1931* (1935) : *« Les deux môles, les vapeurs à l'ancre, les barcasses surchargées de dockers noirs, semblables à des barques du Styx (…) se détachent en grisaille confuse sur la surface miroitante (…) J'aime ce port aux lents mouvements, si calme, si vivant pourtant de la plus forte vie. »*

Deuxième port du pays, celui d'Oran, construit à la fin du XVIIIe siècle par les Espagnols, était quasiment en ruine à l'arrivée des Français. De 27 hectares en grande partie inutilisables, son plan d'eau atteindra progressivement dès 1912 les 120 hectares, assortis de 5 kilomètres de quais et 67 hectares de terre-pleins. Dans le même golfe d'Oran seront aussi engagés, à partir de 1950, des travaux titanesques pour accueillir la base de sous-marins nucléaires de Mers el-Kébir.

Alors qu'Oran était "spécialisé" dans l'exportation de vin, le troisième port d'Algérie, Bône, l'était dans le fer et le phosphate.

Aéroports, aviation le formidable envol

C'est un aspect méconnu de l'œuvre française en Algérie : la construction massive d'aérodromes et le formidable développement du trafic aérien.

En 1962, au moment de l'indépendance, le pays comptait pas moins de douze grands aérodromes, dont cinq principaux : Oran-La Senia, Bône-les-Salines, Philippeville-Valée, Télergma (Constantine) et surtout Alger-Maison-Blanche, qui était alors le premier aéroport d'Afrique du Nord, mais aussi le deuxième de France après Paris-Orly, et même le quatrième du monde occidental (après Londres, Paris et Bruxelles). S'y ajoutaient 180 aérodromes régionaux ou locaux.

C'est à la France aussi que l'on doit, en 1947, la création d'Air Algérie.

Industries, énergie une tâche immense

Trente et une centrales hydroélectriques ou thermiques ont été construites en Algérie avant 1962. Un véritable exploit, concernant notamment les premières, tant les conditions ne s'y prêtaient pas, comme le rappelle Claire Janon-Rossier dans *132 ans d'économie française en Algérie (La Table Ronde, 1966)* : *« La tâche des ingénieurs de l'hydraulique en Afrique du Nord fut particulièrement lourde et difficile*, écrit-elle, *en raison de l'orographie* (reliefs), *de la nature des terrains, du régime torrentiel des pluies et des cours* ➤

80 000

C'est le nombre de kilomètres de routes et pistes, dont 31 routes nationales, construits par la France en Algérie. Plus de soixante ans après l'indépendance, ce réseau routier n'a progressé que de moins de 50 000 kilomètres (129 000 au total).

600

C'est le nombre de lignes d'autobus, parcourant le territoire, que comptait l'Algérie au moment de l'indépendance. S'y ajoutaient, dans les villes, plus de 200 kilomètres de lignes de tramway (127 kilomètres construits dès 1930).

Pétrole, gaz à la France

« Plus de soixante ans après l'indépendance, l'économie algérienne repose sur la prodigieuse richesse du sous-sol algérien que lui a légué la France », rappelle l'historien Jean Sévillia. Décryptage.

Par Arnaud Folch

d'eau, de l'érosion avancée, du déboisement, des zones marécageuses et insalubres (…). *Dompter les eaux sauvages*, souligne-t-elle, *était à elle seule une tâche immense. »*

En 1865, soit trente-cinq ans seulement après l'arrivée des Français, un premier barrage est pourtant déjà érigé, celui de Saint-Denis-du-Sig (oranais). Sept autres seront édifiés avant 1914, puis neuf entre 1920 et 1946, dont, en 1932, le barrage phénomène d'Oued Fodda (département d'Alger) avec ses 100 mètres de hauteur, 65 mètres d'épaisseur à la base et 182 mètres de longueur de crête, ayant nécessité, pour sa construction, 320 000 mètres cubes de béton!

Production de charbon, de fer, de plomb, de zinc…

Les centrales thermiques, quant à elles, seront alimentées par les mines de charbon (houille principalement) creusées par la France (Bône, Knadsa…). Seront aussi prospectés, produits et commercialisés du cuivre (Médéa, Petite Kabylie…), du fer (Ouenza, Bou-Hadra…), du plomb (Petite Kabylie, mont de Constantine…) et du zinc (Atlas mitidjien, région de Sétif…). À noter encore, la construction de plusieurs centrales à moteur Diesel dans les Territoires du Sud.

En dépit d'une politique volontariste d'industrialisation, menée sous les IIIe et IVe Républiques, l'Algérie sera toujours davantage tournée vers le commerce, l'artisanat (tissage, tapisserie, maroquinerie, vannerie, poterie…) et l'agriculture que vers l'industrie (80 000 employés seulement dans les entreprises de plus de 50 salariés du secteur secondaire, hors BTP, en 1955), dont la principale demeurera la production de tabac et cigarettes. Pour autant, dans ce domaine aussi, rappelle l'historien Bernard Lugan, *« la France est loin de ne lui avoir légué que des* "broutilles" *et des* "choses sans valeur" », en particulier *« une centaine d'industries importantes dans les secteurs de la construction, de la métallurgie, de la cimenterie etc. »*. ●

Si, aujourd'hui, l'Algérie réalise 47 % des recettes de son budget et jusqu'à 87 % de ses recettes d'exportation grâce aux hydrocarbures (gaz et pétrole), c'est à l'acharnement mis par les Français à valoriser son sol qu'elle le doit.

Plus important gisement de gaz du continent africain, le site d'Hassi R'Mel, dans le Sahara, à 600 kilomètres d'Alger, a été découvert et a commencé d'être exploité par la France dès 1956. *Idem* pour la plupart de ses autres gisements d'importance.

Concernant le pétrole, c'est dès les années 1920 que des ingénieurs et scientifiques français ont, pour la première fois, décelé sa présence, encore infime, au nord du Hoggar, dans le Sahara occidental. Et dès 1938 qu'une microproduction de pétrole brut (260 000 tonnes) a pu être réalisée à Oued Guétérini, à 160 kilomètres au sud d'Alger. Mais ce sont surtout les recherches entreprises à partir de 1946 par la Société nationale de recherche et d'exploitation du pétrole en Algérie (SNREP, entièrement financée par l'État français) qui permettront de mettre au jour les fabuleuses richesses du désert saharien.

Longtemps vains et extraordinairement coûteux, les sondages et forages effectués, au total, sur près de 700 000 kilomètres carrés, n'ont réellement abouti que dix ans plus tard, en 1956, avec la décou-

z, ce que l'Algérie doit

Puits de pétrole aujourd'hui dans le désert saharien.

DEMIN PAN/ALAMY STOCK PHOTO

verte, d'abord, du site pétrolier d'Edjeleh, puis surtout, quelques mois plus tard, de celui d'Hassi Messaoud, aujourd'hui encore plus important gisement de pétrole de toute l'Afrique, où neuf puits de forage seront construits par les Français. Puis viendront Tiguentourine, Edjeleh, Tineldjame, In Salah…

Le gigantesque oléoduc Hassi Messaoud-Bougie

Afin de transporter ces hydrocarbures du désert vers la côte, la construction d'oléoducs va constituer pour la France un tout aussi vaste chantier. Là encore, mission accomplie! C'est en mars 1958, raconte Jean Sévillia, auteur des *Vérités cachées de la guerre d'Algérie* (Fayard, 2018), qu'*« un premier chargement de pétrole saharien arrive en métropole après un long trajet passé par un oléoduc partiel, par camions jusqu'à la mer et par bateau à travers la Méditerranée »*. Le gigantesque oléoduc Hassi Messaoud-Bougie (660 kilomètres) sera quant à lui achevé un an plus tard (1959).

Non seulement la France, au cours de ces années, a exploré, foré et transporté le pétrole d'Algérie, mais encore a-t-elle mis en place un système protectionniste afin d'écouler et de développer cette nouvelle production : chaque société pétrolière française et étrangère opérant sur le territoire national (métropole et Algérie) sera en effet obligée d'acheter une part de la production algérienne — et à un prix supérieur au marché!

L'histoire, bien sûr, aurait été différente si, en 1962, le général de Gaulle n'avait pas fini par céder le Sahara à l'Algérie alors, comme le rappelle Jean Sévillia, que *« le Sahara n'avait jamais relevé, dans l'histoire, de la régence d'Alger »* : la France, riche de cette formidable manne gazière et pétrolière qu'elle avait créée de toutes pièces, serait sans doute redevenue l'immense puissance qu'elle avait été. Mais c'est l'inverse qui s'est produit. Après avoir, en 1965, étendu son contrôle sur les sociétés françaises de pétrole (conservant cependant l'emprise principale sur la production), le nouvel État algérien a, en 1968, nationalisé le système de distribution sur son sol, avant, en 1971, de nationaliser entièrement le pétrole. En violation totale des accords d'Évian. ●

90 %

C'est la part des investissements publics (équipements) en Algérie financée par la métropole entre 1949 et 1953 (305 milliards de francs). Elle atteindra 94 % entre 1953 et 1956.

Une vie en Algérie...

Français toujours, mais Français de là-bas. Derrière l'exubérance de la culture pied-noire, des cicatrices jamais refermées.

Alger à la fin des années 1950
(document exclusif).

Français de là-bas

Derrière leur exubérance si souvent brocardée, les pieds-noirs, descendants d'exilés puis exilés eux-mêmes, n'ont eu de cesse de soigner le mal par le rire, le tragique par le lyrique. Blessures secrètes, pudeur cachée: rencontre avec une sensibilité méconnue.

Par Arnaud Folch

Dessin de l'écrivain pied-noir Jean Brune en illustration de son article "Visages de Bab el-Oued", dans "L'Écho d'Alger" (1955, document exclusif).

"Avec les pieds-noirs et leur dynamisme (…), l'Algérie serait aujourd'hui une grande puissance méditerranéenne."

Hocine Aït Ahmed, ex-dirigeant du FLN.

C'est l'histoire d'un improbable coup de foudre: celui de Français et d'Européens débarqués de partout *(lire page 16)* pour une terre issue de nulle part, dont la relation a enfanté, pour les deux, d'une identité propre, indélébile. Sans l'Algérie, pas de pieds-noirs, sans les pieds-noirs, pas d'Algérie. *« Chasser les pieds-noirs a été plus qu'un crime, une faute, car notre chère patrie a perdu son identité sociale*, confessait en 2005 l'ex-dirigeant historique du FLN Hocine Aït Ahmed (1926-2015). *Avec les pieds-noirs et leur dynamisme — je dis bien les pieds-noirs et non les Français —, l'Algérie serait aujourd'hui une grande puissance méditerranéenne. »*

À bien y regarder, du reste, cette rencontre n'était en réalité pas si improbable, comme si, même, elle avait été prédestinée. Écrite, très en amont, dans les gènes de cette population et de cette terre en apparence très dissemblables, mais aux traits beaucoup plus proches qu'on ne le croit. Population pauvre; terre pauvre. Population marquée au fer rouge des déchirures de l'exil; terre en souffrance, abandonnée aux affres du climat. Population en quête d'aventure et de reconstruction; terre immense et inconnue où tout est à bâtir… *« Rares sont les peuples colons qui, en quelques dizaines d'années, ont fait leur le lieu de conquête avec une telle foi*, écrit Alain Vircondelet dans *C'était notre Algérie* (L'Archipel, 2011). *Tout s'est passé comme si l'Algérie leur avait appartenu de toute éternité, comme si la mémoire qu'ils en avaient était millénaire, antérieure même à l'arrivée des Phéniciens. »*

"Une terre de l'enfance rêvée"

Ce "nouveau monde", avec une population autochtone ultra-majoritaire (jusqu'à douze fois plus nombreuse en 1962, *lire page 56*), les pieds-noirs ne vont donc pas se contenter de l'embellir et de l'enrichir, à l'européenne, dans tous les domaines *(lire deuxième partie : L'essor français).* Ils vont s'y couler, y emprunter, et plus tard "l'exporter" en métropole après le retour forcé de 1962: goûts, coutumes, langage… Français toujours, mais Français de là-bas. Avec sa *« tchatche »* et ses mots à lui (le *pataouète*) : *toubib*, *bled*, *baraka*, *nouba*, *fissa*… Car aux antipodes des idées reçues, l'identité pied-noire est d'abord le fruit de ce mélange et de cette mixité consentis. Des disparités assumées et très peu de mariages mixtes, certes, mais pas de barrière étanche. Bien au contraire. *« Sont en présence deux populations dont les différences sont indéniables*, écrit Suzy Simon-Nicaise dans *Notre histoire d'Algérie* (Alliance, 2012), *mais au niveau des individus, des contacts, des jeux, des services, des cadeaux, des disputes, des discussions, des gros mots, de l'entraide, des familiarités, s'établit le fait incontestable d'une vie en commun. »*

Si souvent à l'origine de fanatisme et d'affrontements partout dans le monde, les religions y sont certes profondément ancrées — *« On était catho-*

CA

lique comme on était français », écrit Albert Camus *(lire page 114)* dans *Le Premier Homme* (Gallimard) —, tout en vivant, longtemps, en harmonie. Inimaginable aujourd'hui, raconte Laurent Chollet dans *L'Algérie de ma mémoire* (Gründ, 2015), *« nul n'ignore, tous respectent et même participent au calendrier des fêtes de chaque communauté, qui rythment l'année »*: Noël *(lire encadré page de droite)*, *Hanoukka*, *Aït-Kébir*... Si les trois religions restent évidemment distinctes, leurs contours, ici, seront toujours moins formatés, chacune baignant *« dans un mélange de rites et de croyances multiples dans lesquels juifs, chrétiens et musulmans ne se sentaient pas étrangers »*.

À Alger, à l'issue de la messe des Rameaux, Michel, 81 ans, dont le père, chapelier, a été tué par le FLN, se souvient du prêtre catholique bénissant *« des branches décorées de papier doré où étaient suspendues des confiseries arabes »* ou des *« meringues à l'anis en forme d'étoile ou de croissant que l'on dégustait à la Pâques juive »*. Un long silence, les yeux qui brillent, puis: *« Tout*, dit-il, *était l'occasion de grandes fêtes: on attendait celles des autres communautés exactement au même titre que les nôtres. » « Algérie française, terre de l'enfance rêvée »*, résume Vircondelet.

Ce goût et cette quête "enfantins" d'un bonheur fait de joies simples, où le sport occupe aussi une grande place (football, cyclisme, boxe, cette dernière portée par la légende de Marcel Cerdan, *lire page 100*), combien les pieds-noirs ont pu se les voir reprocher! Combien ils ont été moqués, brocardés, caricaturés! Et combien ressentent-ils cela, aujourd'hui encore, comme une injustice. Une de plus... Car derrière ces exubérantes rigolades et embrassades se dissimule en réalité, chez la plupart d'entre eux, la plus noble des pudeurs: celle des âmes blessées soignant le mal par le rire, le tragique par le lyrique.

« Comment oublier l'arrachement de l'exil, de métropole vers l'Algérie avant 1962 pour nos pères, et de l'Algérie vers la métropole après pour nous? Comment oublier les épreuves traversées, les chagrins endurés? C'est évidemment impossible, témoigne Georges, bientôt 83 ans. *Alors oui, nous aimons le soleil et nous parlons fort, mais c'est pour nous réchauffer le cœur et pour être entendus, à défaut d'être compris. »*

Et puis ces joies simples ne plongent-elles pas, là encore, dans le climat, mais aussi dans les racines et l'histoire de ce territoire? Ainsi de cette inscription en forme de philosophie de vie, datant de l'époque romaine, retrouvée sur l'une des parois du forum de Timgad (Aurès), dite *« la Pompéi de l'Afrique du Nord »* (100 après J.-C.): *« Venari, lavari, ludere, ridere, hoc est vivere »* — *« Chasser, se baigner, jouer et rire, c'est là vraiment vivre »*.

Alors oui, les pieds-noirs, indissociables de leurs kiosques à musique, bals et défilés d'alors,

1953

C'est l'année où l'éditeur d'Orléansvile Paul Robert (1910-1980) crée son "Dictionnaire alphabétique et analogique de la langue française", lequel, faisant l'objet d'éditions sous des formats différents, donnera naissance au "Grand Robert de la langue française" (1964) puis au "Petit Robert" (1967, ci-dessus, édition des années 1980).

Page de gauche, le rituel de l'apéritif. Ci-contre, le bal du 14-Juillet à Alger. Ci-dessous, matche de foot. Dans les buts, Mourad Kaouah, futur député français. (documents exclusifs)

PHOTOS : CA (3)

aiment rire et chanter. Les relations avec les musulmans se sont certes tendues depuis la guerre et l'indépendance. *« Pour bien comprendre l'escroquerie*, poursuit Georges, *il suffit de se souvenir qu'ils étaient moins de trois millions en Algérie au début de la conquête, et qu'ils sont aujourd'hui plus de cinq millions… chez nous! »* Pour autant, ajoute Vircondelet, *« aujourd'hui encore, quand un pied-noir entend une musique arabe s'échapper d'une voiture ou d'une fenêtre* (…) *soudain tout revient: le pays natal, les femmes cachées sous leur* haïk, *les marchands de semoule roulant la graine sous leurs doigts, la bonne odeur de safran dans les épiceries des Mozabites (les moutchous), les fritures de rougets mangées à la terrasse des cafés, la kémia abondante et, six mois de l'année, le bonheur des plages, la tiédeur des eaux ».*

Les 1 100 kilomètres de littoral et leurs 487 plages: un incontournable des Français d'Algérie. *« À quelle mer tu vas? »*, disent-ils. Plus que pour fuir la chaleur, un authentique rituel. *« L'eau de mer ramenait le pied-noir dans l'innocence matricielle*, poursuit l'auteur. *Il vivait avec elle une sorte de rencontre baptismale, lustrale, qui le lavait de toute souillure. »* Dans *La Peste* (Gallimard, 1947), Camus, plutôt que le mot *« baignade »*, utilise celui de *« danse »* — danse avec la mer…

C'est le mot *« communion »*, en revanche, qui convient le mieux pour décrire l'état esprit, transporté en métropole, de ces repas en famille — où la mère est reine — ou entre amis, notamment les inévitables pique-niques ou repas en plein air, partie intégrante, là encore, de l'âme pied-noire. Car qui dit cuisine dit partage et convivialité. Si possible bien relevés, et sans chichis. *« Qu'est-ce que la cuisine pied-noire?* interroge Chollet. *Une cuisine syncrétique faite de traditions napolitaines ou siciliennes, andalouses ou catalanes… d'autres hexagonales, et naturellement de recettes autochtones, empruntées aux Berbères et aux Arabes. »* Épices, brochettes, boulettes, coucous — sans merguez! —, sucreries à la pâte d'amande, le tout précédé, à l'apéritif, de l'incontournable *kémia* (*« petite dose »*, les *tapas* pieds-noires), arrosée d'une anisette (inventée ici, en 1872, par les frères Gras)… Et puis, les grands jours, le méchoui, ainsi vanté par l'ex-journaliste à *L'Écho d'Alger* Marie Elbe: *« Si vous n'avez pas mangé de méchoui en plein soleil et en plein vent, rôtissant lentement depuis 9 heures du matin, près d'un trou de braise et régulièrement arrosé* (…), *retournez à vos gigots normands*, écrit-elle, *vous ne saurez jamais ce que c'est qu'un régal! »*

"Si vous n'avez pas mangé de méchoui en plein soleil, vous ne saurez jamais ce que c'est qu'un régal!"

Marie Elbe.

"LA NUIT DE NOËL À ALGER…"

Dans son livre *C'était notre Algérie*, Alain Vircondelet se souvient de ses Noëls à Alger, célébrés par les chrétiens, mais aussi fêtés par les musulmans. Extraits.

« Rien n'est plus étrange et familier à la fois que des nuits de Noël carillonnantes *(…)* au pied de la Casbah, que ces sapins illuminés dressés aux carrefours et dans les halls des hôpitaux, des gares, des postes, et que venaient admirer, ébahis, les petits *yaouleds*, stupéfaits que l'on pût honorer son Dieu de cette manière! Dans les campagnes ou près du désert, les indigènes participaient activement aux veillées de Noël: femmes de ménage, ouvriers agricoles, employés de mairie, se faisaient un honneur d'offrir aux familles qui leur étaient chères des couffins d'oranges et des brassées de dattes, ou bien encore des cornes de gazelles, doigts de dames, *makrouds*, cigares, petits paniers fourrés de pâte d'amande… Ces nuits-là, aucune différence ne semblait réelle ni possible. La nuit algérienne tombait sur ceux qu'elle aimait, tous confondus. »

PHOTOS : DR - CA (2)

La plage et la mer, une relation fusionnelle. Au-dessous, joueurs de pétanque (documents exclusifs).

Aux vrai-faux "intellos" qui se pincent le nez, Camus, l'immense intellectuel, répond : part de notre identité, dont il n'y a surtout pas à rougir. *« Nos concitoyens qui travaillent beaucoup* (…) *ont du goût aussi pour les joies simples, ils aiment les femmes, le cinéma et les bains de mer »*, écrit-il dans *La Peste*. *« Une société de boulomane et de banquets des "amicales", le cinéma à trois francs et les fêtes communales »*, les décrit-il encore dans *Noce* (Gallimard, 1939).

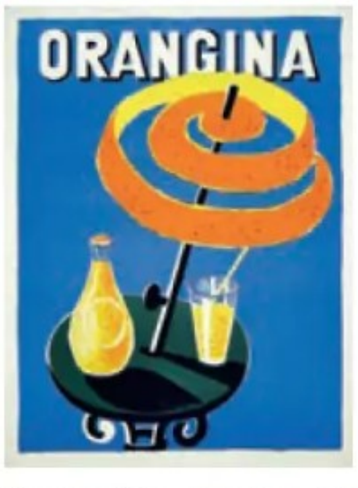
Si le cinéma est ainsi omniprésent, c'est que celui-ci, s'il a peu rendu hommage aux Français d'Algérie *(lire page 122)*, fait également partie de leurs immenses passions. Fondé en 1930 par Max-Pol Fouchet, le ciné-club d'Alger était le plus important de France ! *« Je n'ai jamais rencontré un peuple qui fût à ce point fou de cinéma »*, relate Maurice Benassayag dans *Famille, je vous aime* (Le Félin, 1982). Avec 29 millions de tickets vendus en 1960, les salles d'Algérie (cinq fois plus qu'en Tunisie) rapporteront au cinéma français près de 10 % de ses recettes globales. Au premier rang d'entre eux, l'immense *Majestic* d'Alger (4 000 places), comptant parmi les… dix plus grandes salles du monde, et faisant toujours le plein. Ambiance survoltée sur et devant l'écran. *« Dans la salle*, raconte Benassayag, *chaque baiser faisait naître des encouragements à pousser plus loin ; chaque charge de cavalerie était scandée par des cris… »*

"Là-bas, on pleurait comme on riait, on criait comme on priait."

Il n'y a pourtant jamais loin, comme toujours, entre les rires affichés et la mélancolie cachée. *« Le pied-noir est aussi celui, le soir notamment, qui sait écouter le silence, capter le moment d'harmonie »*, relève Vircondelet. Yeux dans le vague, à regarder les étoiles ou les passants, confidences soudain murmurées, ange qui passe, moments qui apaisent… Avant, puisque c'est là la meilleure des médications, de replonger dans l'exubérance journalière, en réalité toujours pleine de tendresse, qu'ont si bien incarnée, au théâtre et à la télévision, les personnages de la Famille Hernandez, présentée pour la première fois sur scène à Alger en 1957. À travers cette *smala* de pieds-noirs, c'est à l'ensemble de la communauté que sa conceptrice, Geneviève Baïlac, entendait rendre l'hommage qu'ils méritent : un *« homme nouveau »*, enfant d'une *« terre de cohabitation* (…) *avec son langage pittoresque émaillé d'expressions empruntées à toutes les langues parlées en Algérie, avec sa truculence, son verbe haut et son accent méditerranéen »*.

« Là-bas, on pleurait comme on riait, se souvient Jean-Pierre, 84 ans. *On criait comme on priait. On chantait comme on se lamentait. Mais c'était toujours la vie qui gagnait. »* Jusqu'au jour où… ●

ORANGINA, PICON, BIÈRE "33 EXPORT"…



C'est en Algérie, en 1936, qu'est née la marque Orangina. À l'origine, la rencontre, l'année précédente, d'un industriel, Léon Béton, et d'un pharmacien, Augustin Trigo Mirallès, inventeur d'une huile essentielle d'orange à mélanger avec de l'eau gazeuse et du sucre, laquelle aboutira à la création de la fameuse petite bouteille ronde, d'abord nommée *Naranjina* (*« petite orange »* en espagnol). Un siècle plus tôt (1837), la boisson alcoolisée Picon (au départ *« amer picon »*) a elle aussi été inventée en Algérie par un Italien de Philippeville, Gaetan Picon. C'est avec ce breuvage, mélangé avec de la bière, que Jean-Paul Belmondo et Jean Gabin s'enivrent dans le film *Un singe en hiver* (Henri Verneuil, 1962), tiré du roman d'Antoine Blondin. Produite à Maison-Carrée en 1960 dans une distillerie considérée alors comme la plus moderne du monde, la bière BCA, qui deviendra *« 33 Export »*, est également « made in *Algérie française* ». A. F.

MARC EYNAUD
TOUS LES JEUDIS

RESTONS COURTOIS

17H30-19H30

La nouvelle émission de débat quotidienne de Radio Courtoisie

Écoute et fréquences

RC Radio Courtoisie

Boulevard Voltaire

L'INCORRECT
Culturel, conservateur & corrosif

VALEURS ACTUELLES

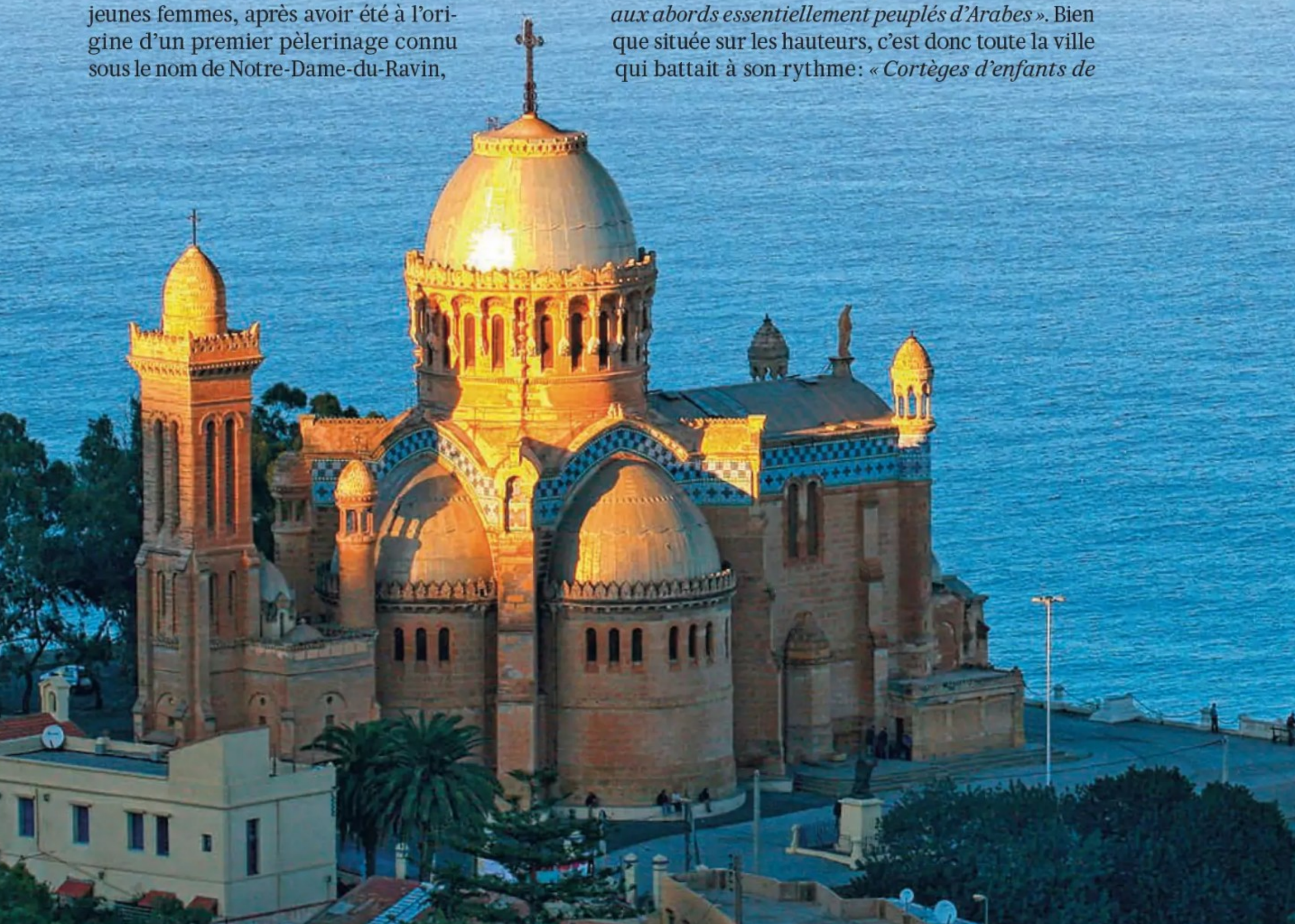
À Alger, sous la protection de Notre-Dame d'Afrique

Surplombant la baie, la basilique révérée par les Algérois abrite une Vierge noire derrière laquelle figure la prière *« Notre-Dame d'Afrique, priez pour nous et pour les musulmans »*.

Par Éric Letty

C'est de la foi obstinée d'une infirmière et d'une lingère travaillant au petit séminaire d'Alger — Marguerite Berger, dite Agarithe, et Anna Cinquin — qu'est née cette sœur algéroise de Notre-Dame-de-la-Garde, à Marseille. Arrivées de Lyon avec Mgr Pavy, nommé évêque d'Alger en 1846, les deux jeunes femmes, après avoir été à l'origine d'un premier pèlerinage connu sous le nom de Notre-Dame-du-Ravin, incitèrent en effet le prélat à faire construire une église sur le plateau de la Bouzareah, surplombant la mer de plus de 120 mètres.

Un *« emplacement spectaculaire*, raconte Alain Vircondelet dans *C'était notre Algérie* (L'Archipel, 2011), *qui obligeait les processions à descendre jusque dans les rues de Bab-El-Oued par des routes sinueuses aux abords essentiellement peuplés d'Arabes »*. Bien que située sur les hauteurs, c'est donc toute la ville qui battait à son rythme: *« Cortèges d'enfants de*



Notre-Dame d'Afrique et, derrière la Vierge noire, sa célèbre prière pour les musulmans.

chœur, de porteurs d'encensoirs embaumant l'itinéraire, d'enfants du catéchisme jetant à la volée des pétales de roses et, enfin, déambulation du dais de soie brodée sous lequel trônait l'évêque… »

Entamée en 1858 sur un plan élaboré par l'architecte Jean-Eugène Fromageau, sa construction sera achevée en 1872, sept ans après la mort de Mgr Pavy. C'est donc son successeur, Mgr Lavigerie, fondateur des Pères blancs, ces prêtres vêtus d'une gandoura et d'un burnous blancs *(lire page 59)*, qui consacrera l'édifice le 2 juillet 1872, jour de la fête de la Visitation de Marie.

"Sa Vierge noire, reine de l'Afrique"

D'apparence orientale, flanquée d'un campanile ressemblant à un minaret, la basilique est couronnée d'un dôme haut de 48 mètres surmonté d'une croix, autour duquel la triple couronne de pierre de la coupole symbolise Marie, Vierge, Mère et Reine. Au-dessus des portes, une reproduction en pierre de Notre-Dame-d'Afrique accueille les visiteurs. Pavé de marbre blanc, l'intérieur de l'église, aux murs bientôt tapissés d'*ex-voto*, est orné de nombreuses fresques et éclairé par quarante-six vitraux. Deux chapelles, dédiées à saint Augustin et à sainte Monique, entourent l'abside du chœur, occupée par le maître-autel et la statue de la Sainte Vierge, derrière laquelle figure en lettres capitales la prière: « *Notre-Dame d'Afrique, priez pour nous et pour les musulmans.* » Ces derniers y seront sensibles, puisque les catholiques ne seront pas les seuls à s'y rendre: nombre de femmes musulmanes venaient se recueillir devant l'effigie de celle qu'elles appelaient « *Lalla Meriem* », ou encore « *Madame l'Afrique* ».

Souriante, la tête inclinée et les mains ouvertes pour accueillir, cette vierge noire en bronze est en réalité la copie de la *Vierge fidèle* en argent créée au XVIII[e] siècle par le sculpteur Émile Bouchardon pour l'église Saint-Sulpice à Paris. L'original ayant été détruit pendant la Révolution, deux reproductions en furent réalisées à la demande de Mgr de Quelen, archevêque de Paris. En 1840, Mgr Dupuch, premier évêque d'Alger, ayant découvert l'une d'elles au couvent parisien des Dames du Sacré-Cœur, rue de Varenne, en fait réaliser une copie par l'orfèvre Choiselat-Gallien et l'emporte en Algérie.

D'abord prêtée à la Trappe de Staoueli, cette statue est récupérée en 1855 par Mgr Pavy, successeur de Mgr Dupuch: « *Vous en avez fait la gardienne de votre monastère, je veux en faire la Reine de l'Afrique* », dit-il aux moines. D'abord placée dans la chapelle Notre-Dame-du-Ravin, la Vierge, auquel le vocable de Notre-Dame d'Afrique est attribué en 1856, est solennellement installée dans la nouvelle église en 1873 par Mgr Lavigerie, devenu évêque d'Alger. Trois ans plus tard, le 30 avril 1876, Notre-Dame d'Afrique est couronnée et Pie IX confère à l'église elle-même le titre de basilique. Vénérée par la population, celle-ci s'y rend en pèlerinage « *le long de la montée sinueuse, qu'ont gravie tant de fidèles, souvent pieds nus et parfois en partie à genoux* », comme le relate le professeur Pierre Goinard dans *L'Algérianiste*.

Tout, pourtant, n'est pas achevé: la statue n'est pas encore habillée. Ce n'est qu'en 1885 qu'une chrétienne de Blida propose de lui faire confectionner une robe à ses frais. L'ouvrage est confié aux carmélites de la cité Bugeaud, à Alger. Par la suite, d'autres robes et manteaux seront fabriqués, en 1925, 1950 et 1985.

La Vierge d'Alger n'a pas été ramenée en France après l'indépendance, continuant de porter témoignage du christianisme en Afrique. Plusieurs copies en ont toutefois été réalisées et sont aujourd'hui admirées, notamment dans les églises Saint-Louis de Toulon et Notre-Dame d'Afrique de Carnoux-en-Provence. ●

14

C'est le nombre d'années qu'aura duré l'édification de l'église (1858-1872), qui se verra conférer le titre de basilique par le pape Pie IX quatre ans après sa consécration (1876).

CAVAN IMAGES/ALAMY STOCK PHOTO - F. SOREAU/ALAMY STOCK PHOTO

Pied-noir par toutes mes fibres

Dans ce texte exceptionnel publié en avril 1962, peu après les accords d'Évian, dans le premier numéro du *Spectacle du monde* de Raymond Bourgine, fondateur de *Valeurs actuelles*, le maréchal Juin, acteur essentiel de la libération de la France, revenait, à travers l'histoire, sur son appartenance à ce peuple pied-noir, *« étrange amalgame de races, d'un sang bouillonnant »*. Extraits.

Par le M^al^ Alphonse Juin, *de l'Académie française*

Né en Algérie française, à Bône, Alphonse Juin (1888-1967) a commencé sa carrière au Maroc, à l'état-major du résident général, le maréchal Hubert Lyautey. Nommé commandant en chef des forces françaises d'Afrique du Nord par le maréchal Pétain (1941), rallié au général de Gaulle l'année suivante, il sera nommé par ce dernier chef du corps expéditionnaire français en Italie. Élevé au rang de maréchal de France en 1952, la même année que son élection à l'Académie française, il est le seul des grands généraux de 1939-1945 à l'avoir été de son vivant. Camarade de promotion de De Gaulle à Saint-Cyr (1912), il était son ami, et le seul personnage public à le tutoyer après son retour au pouvoir, en 1958. Mais l'affaire algérienne consomma leur rupture politique. Lors de ses obsèques, en 1967, le Général interdira personnellement que soit entonné *Le Chant des Africains*, l'hymne des troupes d'Afrique *(lire page 48)***, à laquelle Juin était si attaché.**

De quoi sont faits, les pieds-noirs, et d'où leur vient ce nom? On raconte qu'il désignait aux autochtones les soldats français qui débarquaient avec des brodequins noirs assujettis par des guêtres. Il constitue le peuplement de souche française ou prétendu tel, qui s'est peu à peu développé en Algérie et qui est arrivé à atteindre un million d'habitants.

J'en suis de ce peuplement, et par toutes mes fibres. Il n'est pas formé que de profiteurs, puisqu'il est avéré que la moyenne de son revenu est inférieure de 20 % à celui des métropolitains. Au surplus, sept sur huit de ces Français d'Algérie ne sont pas des hommes vivant sur la terre, mais des commerçants, des industriels, des techniciens, des cadres, des ouvriers, des agents de l'État ou qui exercent des professions libérales.

Ils proviennent d'un peu partout et se sont déposés par couches successives en Algérie, au cours de plus d'un siècle d'histoire. On y retrouve la descendance des militaires de la première heure qui, ayant mis de côté le harnois, se fixèrent à la terre, une terre souvent ingrate et insalubre, celle des déportés politiques de 1848 et des Alsaciens-Lorrains ayant fui, en 1871, la domination allemande, mêlées à l'apport continu d'une immigration surtout méditerranéenne, comprenant, en plus des Français, un fort lot d'Espagnols, d'Italiens et quelques Maltais vite assimilés.

La proportion d'Espagnols est naturellement plus forte dans l'Oranie, où ils sont d'excellents cultivateurs, en provenance pour la plupart de Murcie, de Valence, d'Alicante. À Alger, les Baléares sont nombreux. Ce sont leurs maraîchers hors de pair qui ont peuplé tout le Sahel. Les Italiens abondent dans le Constantinois et principalement sur la côte, où ils sont surtout pêcheurs. Ils sont également ouvriers agricoles à l'intérieur.

Tels sont les pieds-noirs: un étrange amalgame de races, d'un sang bouillonnant. De leur origine, ils ont souvenance qu'en des temps troublés et plus

TALLANDIER/BRIDGEMAN IMAGES

ou moins lointains, leurs ascendants ont dû, poussés par la nécessité, abandonner leur patrie pour se fixer en Algérie, sur des terres souvent inhospitalières et hostiles. C'est pourquoi, soucieux de se rapprocher les uns des autres pour travailler en commun et mieux s'entraider, ils font montre d'un instinct tribal, tout comme les Algériens parmi lesquels ils se sont implantés.

"Un peuple ayant le goût du forum et de l'émeute"

Ils parlent d'abondance, sachant utiliser tous les moyens d'expression et idiomes entendus autour d'eux, pouvant même à la rigueur ne parler que par gestes, uniquement avec leurs mains. Ils ont le goût du forum et de l'émeute, prêts à invoquer à tout propos le salut public, résolus à se faire tuer sur des barricades ou sur n'importe quel champ de bataille, pour telles causes qui leur paraissent justes. Ils en ont toujours fait la preuve aux côtés de leurs frères musulmans.

C'est ainsi qu'ils n'arrivent pas à se faire à l'idée d'être chassés, en même temps que leurs morts, de cette terre sur laquelle ils travaillent depuis plusieurs générations. Le drame a commencé pour eux quand ils eurent constaté l'indifférence totale des Français de la métropole à leur égard et se virent traîner successivement, par l'homme qu'ils avaient poussé au pouvoir le 13 mai, de la formule de l'intégration à base de fraternisation qu'ils préconisaient à celle de l'autodétermination, pour finir par la prédétermination et la reconnaissance d'une République algérienne jouissant de droits souverains. D'où leur révolte, par des moyens de violence qui prêtent à discussion et les peuvent conduire à de mesures désespérées, voire suicidaires. L'armée, hier encore seule garante de l'ordre, est aujourd'hui profondément désunie et désarmée moralement par de coupables moyens.

Qui donc arbitrera les confrontations sanglantes que l'on voit poindre avec terreur à l'horizon, en l'absence de toute autorité et même de toute administration? Il n'y a que les fous pour vouloir régler les affaires d'Algérie par la violence ou par des accords négociés dont on voudrait être assuré qu'ils ne sont pas des chiffons de papier.

On ne bâtit rien, sur ces vieilles terres, si l'on n'écarte les malédictions et si le terrain n'a pas été ensemencé de confiance et d'amour. ●

L'Algérien, un grand peuple, fier, ferme et solide...

STUDIO HARCOURT

Dans *Pages africaines* (1940), constituées de souvenirs de voyages, Charles Maurras dresse ce portrait méconnu et admiratif de ceux que l'on n'appelait pas encore les pieds-noirs: « *Une nouvelle race française, dont il est impossible de ne pas admirer la verve et le ton.* » Extraits.

Par Charles Maurras

Cette course d'automne a été conduite par tous les temps. De la pluie à Alger, à Constantine, à Sidi-Bel-Abbès et à Blida. Même à Batna! Du froid à Tlemcen. Mais aussi, çà et là, et à Alger encore, de belles pointes de soleil! Ailleurs un soleil radieux.

Je n'oublierai jamais certain glorieux rayon de décembre épandu sur les côtes de Bône et de Bougie. Il n'est rien de plus beau au monde. Mais, j'ose dire qu'il n'était pas besoin de ces sortes de beautés. L'éblouissement nous venait d'un lieu plus secret: il ne m'était jamais arrivé de toucher aussi directement à l'âme d'un grand peuple.

Le temps n'y faisait rien, ni les chagrins du ciel physique.

À peine abordions-nous, sous une embellie douce et claire, les dentelures du beau port algérien et ses blanches arcades, broderie de la mer, nos amis réunis, leurs bras levés, leurs cris, leurs fleurs nous donnaient la vive préfiguration de tout le voyage...

Si belle que fût la nature, une culture lui était supérieure. Et — si haute, cette culture, ou si digne des efforts humains qu'elle ressemblait —, le cultivateur était là qui la dépassait. En d'autres termes, l'admirable donnée terrestre et céleste cédait évidemment à la grande œuvre d'appropriation que l'on y a menée et cette œuvre elle-même cédait à son Ouvrier.

Mon voyage de 1935 m'avait montré de belles choses, de nobles ouvrages. Cette fois, j'aurai vu celui que j'avais entrevu: l'Algérien.

Je l'ai vu, dès les premiers pas. Des premiers aux derniers, je n'ai cessé de le revoir, tel quel.

C'est un homme d'esprit fier, ferme, solide. C'est un citoyen. Par contraste avec beaucoup de nos villes et de nos régions, où règne une obscure terreur administrative, la crainte maladive de se compromettre en se posant ou en s'opposant dans l'État, on a la joie de trouver ici, tout de suite, des esprits qui ne craignent rien, disent leurs pensées, affirment leurs inimitiés, avouent leurs amitiés et les proclament au besoin. Tandis que, en bien des points de la France métropolitaine, le mot d'ordre paraît être de flancher, quand la consigne n'est pas de dormir, là, simplets et tranquilles. Un grand nombre de citoyens, un nombre très supérieur à la moyenne de ce que nous voyons parmi nous, se tient debout, refuse de fermer les yeux, à l'évidence et rend la liberté de tirer de toute chose telles conclusions que de droit.

J'en évoquais Mistral *(le poète Frédéric Mistral, 1830-1914)*. Dans sa plainte sanglante, dans ses sombres gémissements, sur la disparition des caractères, sur la diminution de l'âme de son pays, Mistral se réfugiait dans le passé. Alors, disait-il, alors, nous avions des consuls et de grands citoyens.

et il ajoutait:

DR

Charles Maurras (au fond, à table), lors d'une réunion à Bône, en 1935.

… Maintenant, nous nous morfondons
Devant la tête d'un gendarme.
Ce ne sont plus les gendarmes qui aujourd'hui font peur aux conservateurs et aux nationaux de la Métropole: ce sont les agents civils de l'Administration, les petits et gros fonctionnaires, receveurs, contrôleurs, parfois espions publics, agents secrets d'un Gouvernement de partis. Ce que nos Algériens s'en fichent! Si Mistral revivait, c'est vers eux qu'ému et ravi il se retournerait, en reconnaissant des fils de sa pensée: qu'ils soient d'origine alsacienne ou bretonne, languedocienne ou béarnaise, ces vieux Français auront été régénérés ici. Ceux qui viennent de quelque autre pays latin sont très rapidement touchés par la grâce puissante d'un jeune renouveau national.

À quoi cela tient-il? À leur opiniâtre effort sur une nature féconde, certes, mais dure et capricieuse, contre laquelle il est nécessaire de soutenir de rudes combats quotidiens. Et cela doit provenir aussi de leur position historique de victorieux, que tout oblige à faire figure de Chefs, devant les nobles races arabes et berbères, soumises, alliées, ralliées, amies, certes! mais qui auraient vite fait de mépriser de faibles vainqueurs. *(…)*

Il est né là une nouvelle race française, dont il est impossible de ne pas admirer la verve et le ton. Verve d'enthousiasme. Ton de constance et de sérieux. J'ai d'ailleurs dépassé, quant à moi, les mesures de l'admiration. J'en suis à l'amitié, et d'un type qui voudrait se rendre utile.

Français de l'Est et de l'Ouest, Français du Midi et du nord de la France et de l'Europe, voulez-vous bien me dire quel est le département ou quelle est la province où les nationaux aient le cran de mettre, en toute affaire, la Nation au-dessus de tout?●

Pages africaines, *de Charles Maurras, Sorlot, 1940.*

"À TIPAZA, DEVANT LES RUINES D'UN FORUM AUSSI ROMAIN QU'AFRICAIN"

« Très peu d'heures auparavant on était à Tipaza. Et là, devant le magnifique paysage côtier, face aux îles et à la mer, devant les ruines d'un forum aussi romain qu'africain, on avait le bonheur de suivre et d'écouter de lucides explications érudites, dignes du beau lieu privilégié. On était à Cherchell, devant cet Apollon qui porte la plus belle tête de dieu, je n'ai vu sa pareille ni à Londres, ni à Rome, ni à Naples, ni à Paris, ni à Athènes. Et devant la merveille de profonde psychologie surhumaine, j'ai eu la chance et la joie de rencontrer dans le conservateur, M. Glenat, le digne citoyen d'une Césarée à propos de laquelle il fallait presque dire comme de son homonyme d'Asie: *"Je vous cherchai longtemps errant dans Césarée"*». C. M.

“C’était le dernier maire français d’Alger…”

COLLECTION PARTICULIÈRE

Contesté pour ses liens avec le FLN, Jacques Chevallier (1911-1971), le dernier maire d’Alger, fut à l’origine de la construction de milliers de logements sociaux, essentiellement pour les musulmans *(lire page 56)*. Entretien avec sa biographe, Michèle Barbier.

Propos recueillis par Sabine Dusch

Qu’est-ce qui vous a incitée à enquêter sur Jacques Chevallier?

En 1995, j’ai écrit un livre sur Henri Borgeaud, sénateur et industriel fortuné, propriétaire d’un immense domaine agricole produisant du vin, des primeurs et des agrumes à côté d’Alger. Après 1962, Borgeaud fut présenté comme le symbole du colonialisme, affreux et profiteur. C’est faux! Il était au contraire un patron très social: 300 ouvriers travaillaient sur ses terres; on se battait pour être embauché chez lui! Ses salariés l’appelaient *« le Seigneur »*. Il était tellement populaire qu’en 1962 le FLN a préféré éloigner ses employés avant de l’expulser, de peur que ces derniers le protègent… Borgeaud a tout perdu en un jour. Dans sa fuite, il a même oublié son seul bien restant, une petite valise. Exilé à Paris en 1963, il mourra de tristesse un an plus tard. C’est en travaillant sur Borgeaud que je me suis intéressée à Chevallier.

Le maire d’Alger ne vous était pas totalement inconnu…

En 1958 j’avais 14 ans et, comme beaucoup de pieds-noirs, je manifestais à Alger en criant *« À mort Chevallier! »*. Je ne savais même pas qui il était, mais il passait à nos yeux pour un collabo.

Quel a été son parcours?

Né en France, il passe son enfance en Louisiane, aux États-Unis, avant de rejoindre l’Algérie, terre de sa famille paternelle. Élève brillant, il fait ses études à Notre-Dame-d’Afrique, à Alger, décroche son bac à 16 ans, une licence de droit à 18. En 1934, fervent catholique, il adhère aux Croix-de-Feu du colonel de La Rocque. Il n’y restera pas longtemps, mais s’engagera tôt dans la politique. À 26 ans, il est élu conseiller municipal de sa ville d’El Biar, sur les hauteurs d’Alger, dont il devient maire sous Vichy, en 1941. À 29 ans, c’est le plus jeune maire de France. Antinazi convaincu, il favorise dès 1942 l’entrée des troupes américaines dans Alger et se rapproche des milieux gaullistes. En 1953, il est élu maire d’Alger et, en 1954, devient secrétaire d’État à la Guerre

dans le gouvernement Mendès-France. Dès lors, il militera pour une entente avec les musulmans, prenant même dans son conseil municipal des opposants à la France.

Pour quelle raison?

Il avait bien compris que l'opposition musulmane était en train de se structurer et qu'au lieu de les combattre, il fallait ouvrir un dialogue pour les amener à vouloir rester français. On dit d'ailleurs que le terme *« néocolonialiste »* a été prononcé pour la première fois par l'indépendantiste Messali Hadj contre Chevallier. Il s'est mis à dos tout le monde, pieds-noirs et Algériens.

Comment l'expliquez-vous?

Il avait perçu que l'Algérie n'allait pas rester française, mais il souhaitait une transition en douceur. En 1947, avait été créée l'assemblée algérienne avec 120 députés: 60 dans le premier collège, les Européens qui respectaient les lois de la France, 60 dans le second, les musulmans qui voulaient rester sous la loi coranique et refusaient d'être français.

Avait-il pressenti le rôle écrasant de la religion?

Ce qu'on oublie toujours, c'est l'impact qu'a eu l'islam. Les premiers tracts signés du FLN l'étaient *« au nom d'Allah »*. Les lois françaises n'étaient pas respectées parce qu'elles n'étaient pas coraniques. Quand on dit que la France refusait aux Algériens d'être français, c'est faux. Ils pouvaient être français mais le refusaient car cela impliquait d'accepter les lois françaises: pas de bigamie, l'égalité homme-femme dans les successions, etc. *(lire page 66)*. Chevallier avait réalisé que, compte tenu de la démographie, les musulmans seraient toujours plus majoritaires et que la parité ne serait plus respectée à l'Assemblée algérienne. Contrairement aux Européens, qui ont fait la politique de l'autruche et ignoré le phénomène de l'islam, Chevallier avait cerné l'aspect religieux et avait vu que c'était un mouvement qui s'amplifiait et qu'il fallait compter avec.

Jacques Chevallier, alors maire d'Alger, à la fin des années 1950. Page de gauche, Michèle Barbier.

AFP

Il fut un extraordinaire maire bâtisseur…

Que cela soit durant son mandat de maire ou après la guerre d'Algérie, Chevallier a construit Alger. Avant de gagner l'élection en 1953, il a fait campagne sur le thème *« Un toit pour tous »*. Aidé par les architectes Pouillon et Blanchette, il tint parole et réalisa plus de 10 000 logements en moins de cinq ans, dont quatre pendant la guerre: la Cité du Bonheur (732 logements en 1953-1954), la Cité de la Promesse tenue (1 550 logements en 1954-1955)… Avec lui, Alger était devenu le premier chantier de France, cité en exemple dans le monde entier.

“Avec lui, Alger était devenu le premier chantier de France, cité en exemple dans le monde entier.”

Michèle Barbier.

Chevallier est enterré en Algérie…

Après l'indépendance, il a pris la nationalité algérienne et a continué à bâtir dans cette ville qu'il aimait tant, Alger. Aux cités, il a ajouté des hôtels, des complexes touristiques, des écoles de tourisme… Quand Boumédiène, opposé au tourisme, est arrivé au pouvoir, il a tout fait stopper. Il est mort à Alger en 1971 à l'âge de 60 ans. Un seul entrefilet dans le journal local a annoncé: *« Jacques Chevallier, ancien ministre, est mort. Il a émis le vœu d'être enterré en terre algérienne. »* À El Biar, le petit peuple algérien s'est rassemblé en masse pour rendre un dernier hommage à celui qu'ils appelaient *« le maire des pauvres »*. ●

Jacques Chevallier, le dernier maire français d'Alger, *de Michèle Barbier (Riveneuve, 2022).*

À Alger, l'apogée de l'orientalisme

Nombre d'artistes, nés ou venus en Algérie, se saisiront de l'Orient comme sujet d'étude. Période la plus prolifique de ce style né au XVII[e] siècle, leurs œuvres, innombrables et diverses, ont marqué l'histoire de la peinture et de la sculpture françaises.

Par Alexandre Nantas

En 1833, alors que la conquête de l'Algérie n'est pas encore achevée, Louis-Philippe y envoie le peintre Horace Vernet (1789-1863). Alors au faîte de sa gloire, celui qui est alors directeur de l'Académie de France à Rome arrive en Algérie avec le statut de peintre officiel. Il est traité avec les honneurs dus à son rang : deux bataillons l'accompagnent lors de ses déplacements. Il est vrai qu'à la différence de nombreux peintres orientalistes, qui partageront dans leurs œuvres aux accents esthétiques des impressions et des atmosphères, Vernet s'attache à glorifier l'Armée d'Afrique. *La Prise de la smalah d'Abd el-Kader*, tableau monumental de plus de 20 mètres de long représentant la victoire du duc d'Aumale à Tanguin en 1843, en est un exemple frappant. Toutefois, Vernet ne manquera pas de représenter les combattants algériens pour ce qu'ils étaient : courageux, pugnaces, acharnés. Une manière indirecte d'augmenter le prestige de l'armée française, qui affrontait des adversaires à sa mesure.

À sa suite, bien d'autres peintres se rendront en Algérie et témoigneront à leur manière des paysages et de la vie locale. Eugène Fromentin (1820-1876) s'y rend pour la première fois en 1846, à l'insu de sa famille. Ses toiles ont une dimension quasi ethnographique, faisant la part belle aux paysages, à la lumière et aux scènes de vie. Contrairement à Vernet, qui restitue l'action dans ses toiles, Fromentin développe une vision plus contemplative, avec notamment ses *Voleurs de nuit* ou le *Coup de vent dans les plaines d'Alfa*.

Scènes religieuses, jeux d'enfants, beauté des femmes sahariennes

Autre peintre profondément lié à l'Algérie, Étienne Dinet (1861-1929) passera une grande partie de sa vie à Bou-Saâda ; il se convertira même à l'islam en 1913. Fortement influencé par William Bouguereau, son trait réaliste est au service d'une œuvre fondée sur l'intimité avec la société algérienne : scènes religieuses (*Imam présidant la prière*), de villages

“La Prise de la smalah d’Abd el-Kader”, par Horace Vernet. Au-dessous, “Sur les terrasses, clair de lune à Laghouat”, par Étienne Dinet. En bas, “Juive d’Alger”, par Charles Cordier.

JOSSE/BRIDGEMAN IMAGES

CHRISTION DEULEESCHANWER

(*Meddah aveugle chantant l’épopée du Prophète ou Le Conteur arabe*), jeux d’enfants (*La Balançoire*), mais aussi représentations de la beauté des femmes sahariennes de la tribu Ouled Naïl (*Sur les terrasses, clair de lune à Laghouat*).

Le nombre croissant d’artistes trouvant l’inspiration au Maghreb, et en particulier en Algérie, aboutira à la création, en 1893, de la Société des peintres orientalistes français, dont le but était de *« favoriser les études artistiques conçues sous l’inspiration des pays et des civilisations d’Orient et d’Extrême-Orient »*. C’est l’un de ses fondateurs, Léonce Bénédite (1859-1925), qui convaincra le gouverneur de l’Algérie, Charles Jonnart, de créer à Alger une maison des artistes, qui verra le jour en 1907 à la villa *Abd-el-Tif*. Surnommée *« la Villa Médicis algérienne »*, celle-ci décerne, sur concours, un prix permettant à 85 artistes par an, peintres mais aussi sculpteurs *(lire encadré ci-dessous)*, d’y résider durant une ou deux années. Ce lieu de rencontres et d’échanges artistiques fut à l’origine de l’école d’Alger, dont les caractéristiques sont une palette claire, des tons chauds et une grande attention à la lumière des paysages urbains et marins. Parmi les peintres pouvant être rattachés à cette école : Léon Cauvy, Roméo Aglietti, Albert Marquet pour les plus anciens, Sauveur Galliero, René-Jean Clot ou René Sintès pour les plus récents.

La villa *Abd-el-Tif* sera abandonnée en 1962. Tout un symbole : elle abrite depuis 2008 l’Agence algérienne pour le rayonnement culturel. ●

CULTURE ET SCULPTURES

COL. KLAP/PARIS FILM/AKG-IMAGES

L’Algérie fut aussi une terre d’expression pour les sculpteurs. Parmi ceux-ci, Charles Cordier (1827-1905) est le sculpteur orientaliste par excellence. Ses bustes d’Algériens en marbre polychrome et matériaux précieux sont d’une précision ethnographique (*Arabe d’El Aghouat en burnous*, *Juive d’Alger*, *ci-contre*). Élève de Cordier, Georges Béguet (1884-1950), natif d’Alger, réalise notamment *La Baigneuse* du jardin d’Essai ainsi qu’une plaque commémorative du centenaire de l’Algérie en 1930. Professeur à l’école des Beaux-Arts d’Alger, il compta parmi ses élèves Paul Belmondo (1898-1982), le père de Jean-Paul, et Georges Hilbert (1900-1982), tous deux nés en Algérie. Si le premier ne développa pas une iconographie nord-africaine spécifique, le second, proche de François Pompon (1855-1933), développa une esthétique Art déco et réalisa une importante production de sculptures animalières. Lauréat du prix Abd-el-Tif en 1928, Georges Halbout du Tanney (1895-1986) réalisa notamment la statue équestre du monument à Jeanne d’Arc d’Alger, rapatriée à Vaucouleurs (Meuse) en 1966. A. N.

UNE VIE EN ALGÉRIE

Marcel Cerdan, de Sidi-Bel-Abbès à champion du monde

C'est en Oranie, dans la ville de la Légion *(lire page 44)*, qu'est né, de parents d'origine espagnole, le plus grand boxeur français de l'histoire (avec Georges Carpentier), réussissant en 1948 un exploit impensable pour l'époque: détrôner les Américains sur leur propre sol. Avant d'être foudroyé en pleine gloire. La saga d'une légende.

Par Arnaud Folch

L'*Homme d'acier*. C'est le surnom du monstre que Marcel Cerdan doit affronter ce 21 septembre 1948 à Jersey City, à 6 500 kilomètres de son Algérie natale. Quelques mois plus tôt, Tony Zale a reconquis son titre de champion du monde des poids moyens face au "tueur" Rocky Graziano, auquel il a infligé son premier K.O. *« Il faut absolument que vous triomphiez »*, l'a prévenu Pierre de Gaulle, le frère du Général. Cerdan le sait: cette nuit, en France, et tout particulièrement à Sidi-Bel-Abbès qui l'a vu naître, ils sont des millions à avoir l'oreille collée à la TSF, qui retransmet le combat en direct. Il est 3 h 13 du matin, heure française. Un rapide signe de croix de Cerdan, puis c'est le choc. Pas de round d'observation. Immédiatement l'affrontement. Féroce.

À la 11e reprise, saoulé de coups, Zale s'accroche. En vain. Pierre Crénesse, qui commente le match, hurle dans son micro: *« Ça y est, Zale est au sol! Zale est au sol! Tony Zale a été touché et s'est affalé. Il est ramené dans son coin. J'ai crié tellement fort que je n'ai pas entendu*

Marcel Cerdan de retour à Paris après son titre de champion du monde, en 1948.

la fin du round. » Une minute plus tard, incapable de se relever de son tabouret, celui que le magazine américain *The Ring* qualifiait d'« *immortel* » doit abandonner. Il ne reboxera plus. Cerdan est champion du monde! « *Vive la France!* » titrera, en français, le *New York Times* du lendemain…

« *Marcel Cerdan, c'est la revanche. C'est le sentiment national. C'est, en quelque sorte, l'honneur* », écrivent Olivier Margot et Christian Vella dans *La Légende de Marcel Cerdan* (Hatier-Rageot, 1987). Le retour en France est triomphal. Des centaines de milliers de Parisiens l'acclament lors de son tour d'honneur dans les rues de la capitale, s'achevant par une réception à l'Élysée, où il est accueilli par le président Vincent Auriol.

Que de chemin parcouru pour le petit Marcellino, troisième d'une fratrie de trois garçons, né trente-deux ans plus tôt, le 22 juillet 1916, dans une maisonnette au sol en terre battue de la route d'Oran, aux confins de Sidi-Bel-Abbès, dans cette Algérie française où son arrière-grand-père d'origine espagnole, tenant son nom de la Cerdagne, la terre natale de ses ancêtres, au pied des Pyrénées espagnoles, avait émigré dès les années 1850, au temps des premiers colons, avant d'être naturalisé français en 1889. Le jour de la naissance de Marcel, racontent les auteurs, « *Bel-Abbès était pris dans une chape de plomb. À l'heure de son premier cri, le père Cerdan avait entendu le son du clairon. Pour lui, le présage était bon.* »

Né dans une maisonnette au sol en terre battue sur la route d'Oran.

Ce clairon, c'est celui de la Légion étrangère, installée ici depuis 1840, au défilé de laquelle il assistait, chaque dimanche, dans le centre-ville. Ces marches au pas lent des képis blancs allaient frapper le futur boxeur d'une marque indélébile. « *Ce qui le fascinait*, écrivent Olivier Margot et Christian Vella, *c'était le goût de l'exploit qui imprégnait leur uniforme de légende* (…). *C'était le point commun entre lui et la troupe qui défilait sous ses yeux de gosse. L'exploit parfois inutile et souvent primordial pour tous ces Français d'Afrique du Nord qui voulaient montrer à la métropole qu'ils existaient pour ne pas qu'on les oublie.* »

Lorsqu'ils se sont mariés, ses parents, Antonio (devenu Antoine) et Cascales Assomption, ne parlaient pas encore français. Selon un autre de ses biographes, Jean-Claude Loiseau (*Marcel Cerdan*, Flammarion, 1989), son père, après avoir passé une partie de sa jeunesse à Sidi-Lhassen, l'avait quitté pour Sidi-Bel-Abbès « *dans l'espoir d'y trouver un moyen d'existence. Son ambition*, poursuit-il, *était de s'installer comme boucher dans une de ces minuscules échoppes où un drap à bandes rouges et blanches tenait lieu de porte sur la rue* ». Peine perdue. Il devra se contenter de « *petits boulots d'intermittent* ». Une

AFP

Marcel Cerdan contre Tony Zale, le jour de son sacre, en 1948.

KEYSTONE-FRANCE/GAMMA RAPHO

vie de *« misère »* qui poussera le couple et ses trois enfants, dont Marcel, à quitter l'Algérie pour Casablanca, au Maroc, d'où il gagnera plus tard, sur les rings, son surnom de *« Bombardier marocain »*.

Toujours une plaque à son nom à Sidi-Bel-Abbès

C'est en effet ici, à Casa, dans le sinistre quartier Cuba, que le futur champion du monde combat pour la première fois à l'âge de… 8 ans. *« Une fois lâché entre les cordes*, raconte Loiseau, *"Marcellino" montra une telle fougue qu'au 2e round, son adversaire, un nommé Delpierre, se réfugia derrière l'arbitre, qui n'était autre que son père, et abandonna. »* Devenu professionnel à 17 ans, champion de France puis d'Europe, c'est cependant la dernière marche, celle conduisant au titre suprême contre Zale, qui sera la plus difficile à franchir : Cerdan a beau accumuler les victoires (trois défaites seulement avant son titre sur 110 combats officiels), pas question pour les États-Unis, régnant en maître sur la discipline, de laisser ce *Frenchy* s'en emparer. *« Que reproche l'Amérique à Cerdan ? D'être trop fort »*, s'offusque *L'Équipe*. De 1946 à la fin 1948, et alors qu'il est l'incontestable challenger, l'enfant de Bel-Abbès va devoir remporter pas moins de cinq combats outre-Atlantique (dont un au Canada), en plus de se disputer en Europe, pour obtenir enfin sa chance. Toujours contre de terribles guerriers.

« Pour pouvoir affronter Tony Zale, j'aurais accepté de boxer contre le diable », dira Cerdan. Dans ce sport alors noyauté par la Mafia, il faut de plus sans cesse être sur ses gardes, même en dehors du ring. *« Le sentier de la guerre »*, dira son manager. Intoxication alimentaire, eau empoisonnée, monoxyde de carbone dans le vestiaire, tentative un jour, de la part d'un soi-disant supporter, de lui broyer la main, rien ne lui sera épargné. Ni avant son titre mondial, ni après.

Neuf mois après son sacre de Jersey City, c'est en effet, à la surprise générale, le sulfureux et truqueur Jack La Motta, dit *« le Taureau du Bronx »*, alors 5e mondial, plusieurs fois sanctionné par la fédération, qui est désigné comme challenger officiel. *« La Motta, c'est la revanche du Bronx sur la civilisation »*, écrira le magazine *Newsweek*. Poulain de Frankie Carbo, l'un des rois de la pègre, ancien agresseur d'un clochard au pic à glace et d'un bookmaker à coups de tuyau de plomb, celui qui sera plus tard interprété au cinéma par Robert De Niro dans *Raging Bull* (Martin Scorsese, 1980) incarne, selon Christian Vella, *« le plus noir de la boxe dans le film américain le plus noir »*. Alors que la plupart des grands boxeurs refusent de l'affronter, Cerdan, lui, se le voit imposer. La suite est connue : une défaite (abandon au 11e round) le 6 juin 1949 à Detroit, à la suite d'un déchirement musculaire à l'épaule dès le 2e. Puis le crash de son avion aux Açores, le 27 octobre suivant, lors de son vol pour le combat revanche, où il devait aussi retrouver Édith Piaf…

Mort d'un héros, naissance d'un mythe. Pleuré dans toute la France, notamment dans ce qui fut nos départements d'Algérie. Où son nom, près de quatre-vingts ans après, continue d'être respecté. Tout un symbole : alors que depuis l'indépendance, toutes les plaques commémoratives françaises, ou presque, ont été détruites, celle apposée en son honneur à Sidi-Bel-Abbès est toujours en place… ●

33

C'est l'âge auquel a disparu Marcel Cerdan dans le crash de son avion, aux Açores, en 1949.

Cet encart d'information est mis à disposition gratuitement au titre de l'article L. 541-10-18 du code de l'environnement.
Cet encart est élaboré par CITEO.

Les chemins de la mémoire

Le témoignage de Jean-Pax Méfret, les textes d'Albert Camus et de Jean Brune, le cinéma, mais aussi les mémoriaux : l'Algérie française des souvenirs.

Jean Gabin et Mireille Balin dans “Pépé le Moko”, de Julien Duvivier en 1937.

COLLECTION KLAP/PARIS FILM/AKG-IMAGES

“Avant la guerre, nous vivions tous ensemble”

Entretien avec Jean-Pax Méfret, journaliste, écrivain, auteur-compositeur-interprète aux innombrables fans, tous âges confondus, qui a si souvent chanté sa terre natale. Confidences, empreintes d’émotion, sur “son” Algérie française.

Propos recueillis par Sabine Dusch

Déjà, votre prénom, vous le devez à votre identité pied-noire?

Si ma mère était une pure Française d’Algérie, mon père, c’est différent. Marseillais de naissance, il est venu en Algérie pour préparer le débarquement américain de 1942 car il travaillait pour l’OSS, les services secrets américains. Mon père a reçu la *Presidential Medal of Freedom* avec palmes, qui est, avec la médaille d’or du Congrès, la plus haute distinction civile des États-Unis. Né en septembre 1944, ma famille m’a prénommé Jean-Pax pour symboliser l’arrivée de la paix.

Par votre branche maternelle, vous êtes descendant des premiers Français d’Algérie…

La famille de ma mère est arrivée peu après la conquête. Mes ancêtres, Auvergnats d’origine, ont fait partie des déportés de la première Commune, en 1848. Ils se sont établis à l’Alma (Boudouaou), une cité située en Petite-Kabylie, à 35 kilomètres d’Alger. C’était très difficile au début. Tout était à faire. Comme beaucoup, ils sont arrivés sans rien.

COLLECTION PARTICULIÈRE (2)

Une famille type?

Depuis 1830, les émigrés peuplaient l’Algérie où vivaient alors près de trois millions d’Arabo-Berbères musulmans et trente mille israélites. Dans leur grande majorité, les immigrés européens étaient des gens simples qui souhaitaient valoriser ce pays. Ils n’ont pas découvert un “éden” mais des terres marécageuses qu’il leur a fallu assécher en bravant fièvres et maladies. Nombreux ont été ceux qui ont renoncé à fertiliser ce sol ingrat. Souvent trop démunis pour repartir, ils s’installaient alors dans les villes et villages qui naissaient, faisant divers métiers, ouvraient des échoppes.

À quoi ressemblait l’Alma?

Une partie de ma famille s’est installée dans cette commune créée en 1856, plantée sur des marécages, infes-

Jean-Pax Méfret. Page de gauche,
à environ 18 mois, sur le balcon
de l'appartement d'Alger avec ses parents.

Jean-Pax Méfret (à gauche) à l'âge de 12 ans, avec son petit frère Paul, dans un jardin public d'Alger. À droite, la même année, communion solennelle à l'église Sainte-Anne de la Redoute.

COLLECTION PARTICULIÈRE (2)

“À l'école, dans la rue, on jouait ensemble aux osselets et noyaux d'abricots. Chrétiens, juifs, musulmans, on partageait tout… Nous étions en bande. Il n'y avait pas de frontière.”

tée de moustiques et balayée par le sirocco. En 1872, ils ont été rejoints par des Alsaciens-Lorrains qui fuyaient l'annexion de leurs provinces par l'Allemagne. Au fil des ans, l'Alma s'est transformée. Elle s'est dotée de vignes, d'arbres fruitiers, de plantations de tabac, de champs de légumes et de céréales. Enfant, quand nous allions rendre visite à ma tante, nous étions charmés par l'immense haie de palmiers qui entourait sa maison. C'était extraordinaire. Elle me disait : *« Un jour, tout cela sera à toi. »* La pauvre femme est morte à Toulon dans un hospice de vieillards, dépossédée de tous ses biens.

Les Européens de l'Alma, comme tous les autres, ont connu une triste fin…

Dans les dernières années de l'Algérie française, l'Alma comptait treize conseillers municipaux, dont huit musulmans. Un *caïd* faisait office de maire auprès des tribus. À partir de 1956, les attaques terroristes du FLN se sont multipliées, la commune s'est vidée. En 1961, 960 Européens et 10 376 Français musulmans y habitaient. En 1962, après l'indépendance, il ne restait plus qu'une dizaine d'Européens. Les tombes du cimetière où sont enterrés les membres de ma famille ont été profanées et pillées.

L'Algérie avait pourtant été une terre d'espoir ?

Beaucoup de pionniers ont tout misé sur l'Algérie. Contrairement à l'idée de Jules Ferry, tenant du *« civiliser les races inférieures »*, les communautés françaises, espagnoles, maltaises, italiennes, n'avaient pas le sentiment d'appartenir à une “race supérieure”. Elles étaient simplement venues pour travailler, faire fructifier un lopin de terre, échapper à la misère. On ne cessait de répéter à ces Européens *« L'Algérie, c'est la France »*, alors ils y sont allés. En quelques années, l'Algérie est devenu un pays débarrassé de ses maladies endémiques. Elle s'est couverte de vignobles, vergers, routes, voies ferrées, ports. Des villes et villages avec hôpitaux, magasins et immeubles haussmanniens sont nés.

L'Algérie où vous êtes né, c'était la France ?

Cette Algérie-là, je l'ai peu connue. J'avais 16 ans et demi quand j'ai dû quitter l'Algérie, menottes aux

poignets. Elle était constituée de départements français qui avaient des villes et villages avec leurs églises, leurs kiosques à musique, leurs mairies, leurs restaurants, leurs gardes champêtres, leurs boutiques (Prisunic…), etc. C'était une réplique de la France. Les pieds-noirs n'étaient pas les seuls à aimer et à croire en cette Algérie française. Il y avait aussi les chefs de tribu, les bachagas aux burnous blancs, les maires, les conseillers généraux musulmans. Si la religion islamique restait toujours une barrière infranchissable à la mixité des communautés qui vivaient souvent côte à côte, la fraternité existait bel et bien dans les quartiers populaires.

Qu'est-ce qui, entre autres, a déclenché la fin de cette entente?

L'histoire de l'Algérie est tellement complexe. Parmi plusieurs problèmes, il y a le décret Crémieux *(1870)*, qui a accordé la nationalité française à 35 000 *« indigènes »* juifs. Les musulmans, eux, pouvaient l'obtenir, mais sur demande individuelle. Il faudra attendre soixante-quatorze ans pour qu'ils y accèdent dans les mêmes conditions, mais la citoyenneté reste un épiphénomène. Il ne faut pas oublier non plus que le développement agricole de l'Algérie avait pénalisé la microéconomie rurale arabo-berbère comme la culture traditionnelle du blé, de l'orge, des dattes. Le statut du *fellah* (paysan) diminuait. Mais Paris ne s'en souciait guère. Ni les grandes fortunes établies sur place. L'économie algérienne était entre les mains d'une dizaine de personnes et de groupes financiers, dont le Crédit foncier, Schlumberger et Rothschild. Trois milliardaires, tous des radicaux-socialistes.

Dès 1930, l'exode de la population des djebels vers les villes s'est amplifié. Certains choisirent de devenir ouvriers agricoles dans les fermes des Européens, d'autres sont partis travailler dans des usines en métropole, où les musulmans découvrirent le syndicalisme et le parti communiste, très *« anticolonialiste »*. Idées qu'ils propageaient en revenant au pays. Il y avait aussi les *oulémas* qui enseignaient dans les écoles coraniques *« l'arabe est ma langue, l'Algérie est mon pays, l'islam est ma religion »*. Puis il y eut Sétif, les émeutes sauvages du 8 mai 1945 qui ensanglantèrent la ville européenne, la terrible répression qui s'ensuivit, etc.

Vous avez peu connu l'avant-guerre — vous aviez 10 ans en 1954—, mais que gardez-vous de cette période?

Avant la guerre, nous vivions tous ensemble. Le respect mutuel était total, cultures et coutumes se côtoyaient. Chaque fête religieuse donnait lieu à des partages, puis chacun retournait chez soi. Il existait une véritable harmonie des différences. De nombreux adultes des deux communautés étaient frères d'armes puisqu'ils avaient ensemble combattu pour la France. Ils partageaient des souffrances communes, mais longtemps dissociées devant la nation, par le refus de la majorité des Algériens d'être régis par les lois civiques et politiques de la France.

Comment s'est déroulée votre jeunesse?

J'ai été scolarisé en primaire à l'Alma, puis j'ai intégré l'école Saint-Bonaventure à Alger, un établissement tenu par les maristes. Tous les matins, enfant de chœur, je servais la messe. Je jouais de l'harmonica et chantais les *laudate* en latin, français, anglais et espagnol. Un jour, comme punition, j'ai dû tenir, à genoux sur une règle, un évangile posé sur chaque main, sans les faire tomber. Là aussi, c'était la même éducation pour tous, quelle que soit la religion d'origine. J'ai aussi été scout de France. On campait, partait en excursion, mais nous ne devions jamais aller trop profondément dans les bois à cause des fellaghas.

> **"À l'époque, si les communautés vivaient souvent côte à côte, la fraternité existait bien dans les quartiers populaires."**

Vos plaisirs d'enfant?

Nous aimions beaucoup aller à la plage. On s'amusait à attraper des oursins et des poulpes. Une fois, je devais avoir 6 ans, j'ai voulu saisir un poulpe. J'ai mis la main dans le trou du rocher, impossible de la ressortir. Le poulpe s'agrippait fortement à ma main, je ne pouvais plus la retirer. Heureusement des grands sont venus à ma rescousse. Ils ont "cassé" le rocher et m'ont "libéré". Une autre fois à l'Alma, j'étais à peine plus âgé, 7 ans environ, avec un ami nous avions grimpé dans un camion à l'arrêt. C'était l'époque ou l'on venait de découvrir du pétrole au Sahara. De nombreux camions passaient par L'Alma afin de regagner le Sahara. On s'est endormis à l'in- ➤

COLLECTION PARTICULIÈRE (2)

térieur du camion qui heureusement n'a pas bougé, car tout le village nous cherchait! C'était aussi ces moments de vie, notre Algérie.

Où résidiez-vous à Alger?

Nous avons d'abord résidé quartier Belcourt, puis dans une maison sur les hauteurs d'Alger, appelées le quartier du Golf car il y avait un terrain de golf. Elle était jouxtée par un parc dénommé *« le bois de Boulogne »*. J'aimais l'hippodrome d'Alger, et c'est aussi dans cette ville que j'ai assisté à des courses de lévriers. C'est en Algérie qu'ont eu lieu les toutes premières courses de lévriers, cela n'existait pas en France.

Vos souvenirs de ce quotidien?

Je me souviens de l'odeur du jasmin qui embaumait notre jardin. Je me souviens des messes et fêtes religieuses à Notre-Dame d'Afrique. Notre-Dame d'Afrique et sa Vierge, devenue noire à cause des embruns. Notre-Dame d'Afrique où dans son chœur, on pouvait lire: *« Priez pour nous et pour les musulmans » (lire page 90).* Je me souviens de la cuisine de ma mère, la *chorba*, soupe à l'agneau et aux légumes, la soupe de fèves, les *zlabillas* mielleux. Elle cuisinait tout sauf le *bouzoulouf*, la tête de mouton cuite au four et servie telle quelle dans l'assiette.

Tous les enfants jouaient ensemble?

À l'école, sur les terrains de sport, à la plage, nous étions comme n'importe quel groupe d'adolescents. On jouait ensemble aux osselets et noyaux d'abricots, on partageait tout. Nous parlions le pataouète, mélange de français, d'arabe, d'italien et d'espagnol. Nous étions en bandes, chrétiens, juifs, musulmans, il n'y avait aucune frontière. Mes premiers émois ont été pour mes jeunes voisines musulmanes. Leurs mamans disaient *« Oh, le petit canaillou! »* car je leur envoyais des noyaux de cerise avec une sarbacane. En 1961, quand je fus arrêté une première fois et écroué à la prison d'Alger, ma petite voisine est venue voir ma mère: *« Madame Méfret, il est où Jean-Pax? — Il est en prison — C'est bien fait pour lui, il ne tirera plus avec sa sarbacane. »* C'est seulement avec la guerre et les terroristes du FLN que cela a changé. À partir de 1954, tout ce monde-là a commencé à se fissurer.

1954 signe le début de la fin de cette Algérie. Tout change avec violence?

Ce fut effroyable. Partout dans le pays, les Européens étaient menacés, assassinés, torturés. Il y avait des attentats, des bombes dans les squares, les stades, les boutiques, les églises. Le FLN mitraillait les plages, piégeait les arrêts de bus, enlevait des Européens. Le premier mort que j'ai vu n'avait plus de corps. Ce n'était qu'une tête. C'était un *chibani*, un garde champêtre, fier de ses médailles militaires et croix de guerre gagnées à Monte-Cassino. Il avait été décapité à la hache par l'Armée de libération nationale. Les anciens combattants musulmans étaient éliminés selon des rites cruels: émasculés, éviscérés, égorgés. À El-Halia, un petit centre minier où habitaient 130 Européens au milieu de 2 000 musulmans, il y a eu un épouvantable massacre d'une trentaine de personnes, dont quinze enfants. Les tueurs étaient des gens du village avec lesquels les victimes avaient toujours vécu "en bon voisinage". Les morts étaient de modestes "colons" dont les propriétés se limitaient au potager de leur

"À partir de 1954, tout a commencé à se fissurer. Puis ce fut la violence, effroyable. Le FLN mitraillait les plages, piégeait les arrêts de bus, enlevait des Européens…"

Jean-Pax Méfret devant l'Olympia, à Paris, pour son concert de 2012. Page de gauche, à l'âge de 7 ans, avec son père, rue Michelet, à Alger (1951).

“Mes chansons témoignent de cette Algérie française, car j’y exprime tous mes ressentis, douleur, espoir, chagrin.”

courette. Le FLN tuait tout le monde : musulmans pro-français, pieds-noirs chrétiens et juifs.

C’est dans cette ambiance que vous vous êtes engagé?

En 1961, j’allais au lycée lorsque j’ai croisé les responsables d’une association estudiantine. Un putsch avait eu lieu à Alger, les insurgés avaient besoin d’une voix radiophonique, je me suis retrouvé dans un studio devant un micro à lire des nouvelles. J’ai ensuite été accusé de participation à un mouvement insurrectionnel, d’intelligence avec les chefs de l’insurrection, d’attentat contre l’autorité de l’État. J’ai eu droit à de nombreux chefs d’inculpation. La suite, sera mon arrestation, à 16 ans et demi, et mon incarcération à la prison Barberousse à Alger, suivie de mon transfert vers la France à la prison de la Santé, puis à celle de Rouen. On m’a mis avec les droits communs. Je me suis retrouvé être le plus jeune prisonnier politique de France. Depuis, je ne suis plus jamais retourné en Algérie.

Que reste-t-il de la mémoire pied-noire?

Plus le temps passe, moins l’Algérie française intéresse. Les derniers pieds-noirs qui l’ont connue sont morts ou très âgés. Il existe une mémoire pied-noire, mais elle s’estompe. Avec Enrico Macias, je suis l’un des rares à avoir chanté sur ce pays. Mes chansons témoignent sur cette Algérie-là car j’y exprime tous mes ressentis — douleur, espoir, chagrin. Mes chansons perpétuent sa mémoire, la transmettent. Des jeunes générations maintiennent aussi le souvenir de leurs aïeux sur les réseaux sociaux ou *via* des sites pieds-noirs. Depuis soixante ans malheureusement tout a été fait pour salir notre mémoire. On nous a massacrés, expulsés, dénigrés, rejetés, caricaturés, le mal est fait.

Je me rappelle ma mère, très âgée dans sa chambre, dont elle avait fait une véritable petite chapelle. Sur ses murs, il y avait une photo de la tombe de ma petite sœur, décédée de maladie à 18 mois et enterrée à Alger. On ne lui a jamais dit que tous les cimetières avaient été saccagés. Cela aurait été trop douloureux pour elle. Il y avait aussi une photo de notre maison à Alger. *« Tu te souviens, nous habitions là »*, me répétait-elle souvent. Comme tous les pieds-noirs, elle a longtemps cru à un retour possible. Elle était née en 1914, partie d’Algérie en 1962 à l’âge de 48 ans, avec mon frère Paul, et sans nos animaux de compagnie que nous avons tous été obligés de faire piquer avant d’embarquer, dont notre chienne Dolly. Ma mère est décédée à Marseille à 88 ans, notre sœur est enterrée au grand cimetière du boulevard Brune à Alger. Avec elle, c’est une page de l’histoire de France qui s’est définitivement fermée. De son enfance, chacun garde pour toujours dans son cœur un paradis qui n’existe plus. Le mien, c’est l’Algérie. ●

Les livres de Jean-Pax Méfret,* dont 1962, l’été du malheur *(Pygmalion, 2007)* *et* Sur l’autre rive… en 1962 *(Pygmalion, 2012),* *ainsi que ses disques (*Un Noël à Alger, Les Barricades, Le Paradis perdu, Notre-Dame d’Afrique, *etc.), sont en vente sur https://jpx-shop.fr

Mon Sahara, âpre et mélancolique…

Surnommée « *l'Amazone du désert* », l'exploratrice et aventurière Isabelle Eberhardt (1877-1904) a vécu les sept dernières années de sa vie en Algérie, qu'elle a racontées dans ses carnets de voyage (publiés après sa mort). Extraits de son recueil *Au pays des sables*, racontant ici sa découverte d'El-Oued (Sud-Est algérien, 1899).

Par Isabelle Eberhardt

C'était l'heure élue, l'heure merveilleuse au pays d'Afrique, quand le grand soleil de feu va disparaître enfin, laissant reposer la terre dans l'ombre bleue de la nuit.

Du sommet de cette dune, on découvre toute la vallée d'El-Oued, sur laquelle semblent se resserrer les vagues somnolentes du grand océan de sable gris.

Étagée sur le versant méridional d'une dune, El-Oued, l'étrange cité aux innombrables petites coupoles rondes, changeait lentement de teinte.

Au sommet de la colline, le minaret blanc de Sidi Salem s'élevait, déjà irisé, déjà tout rose dans le reflet occidental.

Les ombres des choses s'allongeaient démesurément, se déformaient et pâlissaient sur le sol, devenu vivant ; alentour, pas une voix.

Toutes les cités des pays de sable, bâties en plâtras léger, ont un aspect sauvage, délabré et croulant.

Et, tout près, des tombeaux et des tombeaux, toute une autre ville, celle des morts attenante à celle des vivants. *(…)*

Le disque démesuré du soleil, rouge et sans rayons, achevait de sombrer derrière les dunes basses de l'horizon occidental, du côté d'Allenda et d'Araïr.

Tout d'un coup, de toutes les ruelles mortes sortirent en silence de longues théories de femmes, voilées à l'antique de haillons sombres, bleus et rouges, et portant, sur leur tête ou sur leur épaule, de grandes amphores frustes en terre cuite… avec le même geste sculptural que devaient avoir, des milliers d'années auparavant, les femmes de la race prédestinée de Sem, quand elles allaient puiser l'eau des fontaines chananéennes.

Dans l'océan illimité de lumière rouge inondant la ville et les cimetières, elles ressemblaient à des fantômes glissant au ras du sol, les femmes drapées d'étoffes sombres, aux plis helléniques, qui s'en allaient en silence vers les jardins profonds, cachés en les dunes de feu. *(…)*

Soudain, de toutes les mosquées nombreuses, une autre voix s'élève, solennelle et lente :

— *Allahou Akbar! Allahou Akbar!* Dieu est le plus grand ! clame le mueddine aux quatre vents du ciel.

Le Sahara aujourd'hui. Page de droite, Isabelle Eberhardt à la fin du XIX[e] siècle.

“LES SENTEURS DU PAYS BÉDOUIN AUX SOIRS D’ÉTÉ”

Dans cet extrait, Isabelle Eberhardt relate son voyage, en 1908, d’Alger à Aïn Sefra, la* « capitale du Sahara », *passant par la ville de Perrégaux (aujourd’hui Mohammadia).

« Perrégaux n’est qu’un bourg espagnol serti de grands jardins verts, au milieu d’une immense plaine fertile. Le jour déclinait, limpide, sur le calme de la campagne. Une haute colline barrait l’horizon qui s’allumait peu à peu. Au sommet, il y avait une petite chapelle de Sidi Abd-el-Qader de Bagdad, qui semblait toute rose entre quelques silhouettes d’oliviers gris *(…)* Le soir, j’allais m’étendre sur une natte, devant un café maure. À côté, au-dessus de la porte cochère d’une hôtellerie espagnole, on lisait en gros caractères maladroits: *Defendido entrar gitanos*, entrée interdite aux gitans. En face, un mur nu se profilait sur l’opale rose du couchant. Accroupis à terre, des Arabes nomades rêvaient. Dans l’air chaud, des senteurs connues traînaient, les senteurs du pays bédouin, aux soirs d’été: fumée de thuya ou de genévrier, odeurs de peaux de boucs, de goudrons, de chairs bronzées en moiteur. Et moi, je goûtais la volupté profonde de la rue errante, la joie d’être seule, inconnue sous le burnous et le turban musulmans, et de regarder en paix le jour finir en lueurs rouges… » Lettres et journaliers, *Actes Sud, 1987.*

Oh! comme ils sonnent étrangement, ces rappels millénaires de l’Islam, comme déformés et assombris par les voix plus sauvages et plus rauques, par l’accent traînant des mueddines du désert!

De toutes les dunes, de tous les vallons cachés, qui semblaient déserts, tout un peuple uniformément vêtu de blanc descend, silencieux et grave, vers les *zaouïyas* et les mosquées.

Ici, loin des grandes villes du Tell, point de ces êtres hideux, produits bâtards de la dégénérescence et d’une race métissée, que sont les rôdeurs, les marchands ambulants, les portefaix, le peuple crasseux et ignoble des Oued-el-Blassa.

Ici, le Sahara âpre et silencieux, avec sa mélancolie éternelle, ses épouvantes et ses enchantements, a conservé jalousement la race rêveuse et fanatique venue jadis des déserts lointains de sa patrie asiatique.

Et ils sont très grands et très beaux ainsi, les nomades aux vêtements et aux attitudes bibliques, qui s’en vont prier le Dieu unique, et dont aucun doute n’effleura jamais les âmes saintes et frustes.

Et ils sont bien à leur place là, dans la grandeur vide de leur horizon limité où règne et vit, splendide, la souveraine lumière. ●

***Au pays des sables*, d’Isabelle Eberhardt, Éditions Sorlot, 1944.**

P. ORSEL/ALAMT STOCK PHOTO - DR

Albert Camus, l'Algérois

Né en Algérie, où il fut journaliste à *Alger républicain*, l'écrivain et Prix Nobel de littérature (1913-1960) a fait ses études à Alger, où il a vécu jusqu'à ses 27 ans. Après avoir rompu avec le PC, il témoignera à la fin de sa vie de son amour pour cette terre, à laquelle il a consacré certaines de ses plus belles pages.

Par Jérôme Besnard

Dans la sacoche qu'Albert Camus transportait le jour de sa mort tragique, le 4 janvier 1960, sur une route de l'Yonne aux côtés de Michel Gallimard, figurait le manuscrit du *Premier Homme*, roman posthume inachevé paru en 1994, et qui fait la part belle aux réminiscences de sa jeunesse.

Comme le fait remarquer l'écrivain Sébastien Lapaque, auteur de *Théorie d'Alger* (Actes Sud, 2016), *« Camus est méditerranéen. Il faut redire cette évidence: il aime les bains de mer, les jolies femmes, les vieilles pierres, l'anis et les olives, les apéritifs en terrasse, les déjeuners de soleil et les dîners de garçons. »* Il y a une dizaine d'années, l'auteur de ces lignes a pu, en sa compagnie, découvrir à Alger l'immeuble de la rue de Lyon où Camus avait passé son enfance et son adolescence chez sa grand-mère maternelle, au cœur du quartier de Belcourt.

Revenant sur ses années passées au Grand Lycée d'Alger, où il deviendra l'ami de l'écrivain pro-Algérie française Jean Brune *(lire page 118)*, Albert Camus décrit longuement dans *Le Premier Homme* le centre-ville d'Alger et plus précisément le quartier situé en retrait des quais au sud entre la Pêcherie et la gare maritime: *« La rue Bab-Azoun*, écrit-il, *était une rue resserrée que des arcades, sur les deux côtés, reposant sur d'énormes piliers carrés, rendaient encore plus étroite, laissant juste la place à la ligne de tramway, desservie par une autre compagnie, qui reliait ce quartier aux quartiers plus élevés de la ville. Les jours de chaleur, le ciel d'un bleu épais reposait comme un couvercle brûlant sur la rue, et l'ombre était fraîche sous les arcades. »*

Nostalgie des paysages de son enfance

« Les jours de pluie, poursuit-il, *la rue tout entière n'était qu'une profonde tranchée de pierre humide et luisante. Tout au long des arcades, les boutiques de commerçants se succédaient, marchands de tissus en gros dont les façades étaient peintes de tons sombres et dont les piles de tissu clair reluisaient doucement dans l'ombre, épiceries qui sentaient le girofle et le café, petites échoppes où des marchands arabes vendaient des pâtisseries ruisselantes d'huile et de miel, cafés obscurs et profonds où les percolateurs fusaient à cette heure-là, bazars pour touristes enfin où l'on vendait la hideuse verroterie orientale dans des vitrines plates encadrées par des tourniquets remplis de cartes postales et des fou-*

"Les jours de chaleur, le ciel d'un bleu épais reposait comme un couvercle brûlant sur la rue, et l'ombre était fraîche sous les arcades." *Albert Camus*, Le Premier Homme.

Camus, par Redon.

lards mauresques aux couleurs violentes (…). *Dans son milieu* (…), *il y avait aussi une petite boutique de beignets arabes qui était en vérité un réduit où trois hommes auraient tenu à peine.* » Et de poursuivre : « *Sur l'un des côtés du réduit, on avait creusé un foyer, dont le pourtour était garni de faïences bleues et blanches et sur lequel chantait une énorme bassine d'huile bouillante. Devant le foyer, se tenait, assis en tailleur, un étrange personnage en culottes arabes, le torse à demi nu aux jours et aux heures de chaleur, vêtu les autres jours d'une veste européenne fermée dans le haut des revers par une épingle à nourrice, qui ressemblait, avec sa tête rasée, son visage maigre et sa bouche édentée, à un Gandhi privé de lunettes, et qui, une écumoire d'émail rouge à la main, surveillait la cuisson des beignets ronds.* »

Mais l'Algérie de Camus ne se résume pas, loin de là, au quartier Belcourt ou à son lycée. En 1937, à la Maison de la culture d'Alger, celui-ci définissait ainsi son attachement à ce qu'il appelait « *la nouvelle culture* ➤

AGIP/BRIDGEMAN IMAGES

Albert Camus à Alger à la fin des années 1930.

méditerranéenne » (lire encadré ci-dessous). Il décrira également, avec la même ferveur, la nostalgie des paysages de son enfance, du côté de Mondovi où il est né le 7 novembre 1913 mais où il n'a pas grandi, en raison de la mort de son père en 1914.

"Je crois à la justice, mais je défendrai ma mère avant la justice"

« *Sauf au nord*, écrit-il encore dans *Le Premier Homme*, *le pays était entouré au loin par des montagnes dont la chaleur de midi rendait les contours imprécis, comme d'énormes blocs de pierres et de brume lumineuse, entre lesquels la plaine de la Seybouse, autrefois marécageuse, étendait jusqu'à la mer au nord, sous le ciel blanc de chaleur, ses champs de vignes tirés au cordeau, avec ses feuilles bleuies par le sulfatage et ses grappes déjà noires, coupés de loin en loin par des lignes de cyprès ou de bouquets d'eucalyptus, à l'ombre desquels s'abritaient des maisons.* »

Quelque peu "chauvin", Camus aura cependant, parfois, des mots moins admiratifs pour Oran, la rivale d'Alger, comme dans ces lignes extraites de *L'Été* (Gallimard, 1954) : « *Les rues d'Oran sont vouées à la poussière, aux cailloux et à la chaleur. S'il y pleut, c'est le déluge et une mer de boue. Mais pluie ou soleil, les boutiques ont le même air extravagant et absurde. Tout le mauvais goût de l'Europe et de l'Orient s'y est donné rendez-vous.* » Mais de préciser : « *Cette application dans le mauvais goût prend ici une allure baroque qui fait tout pardonner* »…

Lors de la réception de son prix Nobel de littérature, en 1957, Camus sera confronté à une interrogation sur sa perception des « *événements* » d'Algérie, trois jours après le déclenchement des hostilités par le FLN.

À un étudiant musulman qui l'interrogeait, il répondra : « *Je suis pour une Algérie juste où les deux populations doivent vivre dans la paix et l'égalité. J'ai dit et répété qu'il fallait faire justice au peuple algérien et lui accorder un régime pleinement démocratique, jusqu'à ce que la haine de part et d'autre soit devenue telle qu'il n'appartienne plus à un intellectuel d'intervenir, ses déclarations risquant d'aggraver la terreur.* » Une déclaration à laquelle il ajoutera : « *J'ai toujours condamné la terreur. Je dois condamner aussi un terrorisme qui s'exerce aveuglément, dans les rues d'Alger par exemple, et qui un jour peut frapper ma mère ou ma famille. Je crois à la justice, mais je défendrai ma mère avant la justice.* » Sa mère, Catherine Sintès, d'ascendance mahonnaise (îles Baléares espagnoles), qui repose toujours dans le cimetière chrétien d'El Madania, à Alger, depuis sa mort en 1960, quelques mois après son fils…

Camus révérait aussi particulièrement les ruines romaines de Tipaza, au pied du mont Chenoua qui culmine à 900 mètres au-dessus du niveau de la mer, formant un paysage grandiose *(lire page de droite)*. Une stèle sculptée en 1961 par son ami Louis Bénisti commémore son passage, non loin de l'actuel village de pêcheurs. On peut y lire la citation suivante : « *Je comprends ici ce qu'on appelle gloire : le droit d'aimer sans mesure.* » ●

LA "NOUVELLE CULTURE MÉDITERRANÉENNE" SELON CAMUS

Dans une conférence de presse tenue le 8 février 1937 à la Maison de la culture d'Alger, Albert Camus définissait ce qu'il appelait la « *nouvelle culture méditerranéenne* » : « *Toute l'erreur*, déclarait-il, *vient de ce que l'on confond Méditerranée et latinité et qu'on place à Rome ce qui commence à Athènes* (…). *L'intérêt de l'Afrique du Nord tient à ce qu'elle est un des seuls pays où l'Orient et l'Occident cohabitent. Et, à ce confluent, il n'y a pas de différence entre la façon dont vit un Espagnol ou un Italien des quais d'Alger, et les Arabes qui les entourent. Ce qu'il y a de plus essentiel dans le génie méditerranéen jaillit peut-être de cette rencontre unique dans l'histoire et la géographie née entre l'Orient et l'Occident.* » J. B.

Je pris la route de Tipasa…

Dans son recueil de textes sur sa période algérienne, *L'Été* (1954), Albert Camus en consacre un à l'une de ses visites du site, et à l'émotion provoquée chez lui par le mariage de ce ciel, de ces couleurs et de ces ruines datant de la période romaine.

Par Albert Camus

Je pris à nouveau la route de Tipasa. Il n'est pas un seul de ces soixante-neuf kilomètres de route qui ne soit recouvert de souvenirs et de sensations. L'enfance violente, les rêveries adolescentes et le ronronnement du car, les matins, les filles fraîches, les plages, les jeunes muscles toujours à la pointe de leur effort, la légère angoisse du soir dans un cœur de seize ans, le désir de vivre, la gloire, et toujours le même ciel au long des années, intarissable de force et de lumière, insatiable lui-même, dévorant une à une, des mois durant, les victimes offertes en croix sur la plage, à l'heure funèbre de midi.

Toujours la même mer aussi, presque impalpable dans le matin, que je retrouvai au bout de l'horizon dès que la route, quittant le Sahel et ses collines aux vignes couleurs de bronze, s'abaissa vers la côte. Mais je ne m'arrêtai pas à la regarder. Je désirai revoir le Chenoua, cette lourde et solide montagne, découpée dans un seul bloc, qui longe la baie de Tipasa à l'ouest, avant de descendre elle-même dans la mer. On l'aperçoit de loin, bien avant d'arriver, vapeur bleue et légère qui se confond encore avec le ciel. Mais elle se condense peu à peu, à mesure qu'on avance vers elle, jusqu'à prendre la couleur des eaux qui l'entourent, grande vague immobile dont le prodigieux élan aurait été brutalement figé au-dessus de la mer calmée d'un seul coup. Plus près encore, presque aux portes de Tipasa, voici sa masse sourcilleuse, brune et verte, voici le vieux dieu moussu que rien n'ébranlera, refuge et port pour ses fils, dont je suis.

Enfin, me voilà parmi les ruines

C'est en le regardant que je franchis les barbelés pour me retrouver enfin parmi les ruines. Et sous la lumière glorieuse de décembre, comme il arrive seulement une ou deux fois dans des vies qui, après cela, peuvent s'estimer comblées, je retrouvai exactement ce que j'étais venu chercher et qui, malgré le temps et le monde, m'était offert, à moi seul vraiment, dans cette nature déserte. Du forum jonché d'olives, on découvrait le village en contrebas. Aucun bruit n'en venait : des fumées légères montaient dans l'air limpide. La mer aussi se taisait, comme suffoquée sous la douche ininterrompue d'une lumière étincelante et froide. Venu du Chenoua, un lointain chant de coq célébrait seul la gloire fragile du jour. Du côté des ruines, aussi loin que la vue pouvait porter, on ne voyait que des pierres grêlées et des absinthes, des arbres et des colonnes parfaites dans la transparence de l'air cristallin. Il semblait que la matinée se fût fixée, le soleil arrêté pour un instant incalculable.

L'Été, *d'Albert Camus, Gallimard, 1954.*

"Du forum jonché d'olives, on découvrait le village. Aucun bruit n'en venait : des fumées légères montaient dans l'air limpide. La mer aussi se taisait." *Albert Camus,* L'Été *(1954).*

DAVE PRIMOV/ALAMY STOCK PHOTO

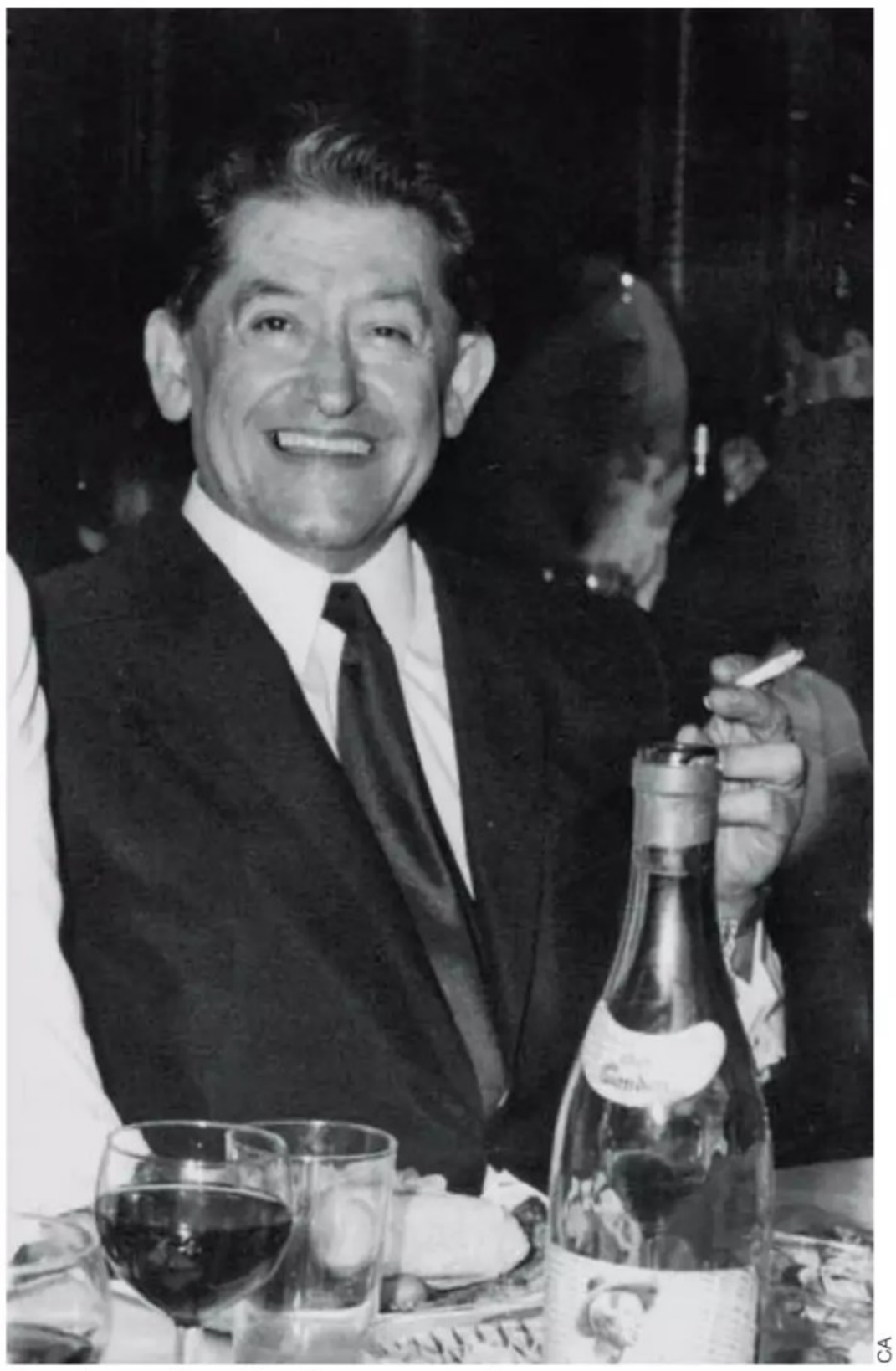
Jean Brune, chantre du paradis perdu

Moins connu que son ami Albert Camus *(lire page 114)*, dont il fut le condisciple au lycée à Alger, le journaliste et écrivain pied-noir Jean Brune (1912-1973) n'en a pas moins laissé une œuvre magnifique, quasi entièrement dédiée à "son" Algérie. Dont il ne fera jamais le deuil.

Par Jérôme Besnard

Comment, pour un Français d'Algérie, échapper à la nostalgie, en relisant cette description d'Alger signée Jean Brune dans son roman *La Révolte* (Robert Laffont, 1965)? *« Le soleil se levait chaque jour sur la baie dans un éblouissement de nacre*, écrit-il. *Flottait alors dans le ciel, au-dessus des montagnes de porcelaine bleue, de la ville patinée d'ambre, et de la mer aux transparences turquoise, quelque chose de la fraîcheur et de la pureté du premier matin. Puis, tout se voilait d'une brume légère, qui montait du port comme une vapeur au-dessus d'une bouilloire; les couleurs, rongées par cette maladie de la lumière, s'éteignaient dans des matières charbonneuses, à peine teintées d'outre-mer ou de rouge. Les jetées, les môles, les bateaux à l'ancre, les grues et les bâtisses entassées sur les quais, prenaient l'aspect de scories brûlées, serties d'ombres denses. Et sous l'aveuglant flamboiement de la réverbération, les choses dansaient dans un perpétuel contre-jour. »*

Né deux ans avant la Première Guerre mondiale à Aïn Bessem, dans la plaine de la Mitidja, à une centaine de kilomètres d'Alger, Jean Brune aurait assurément connu la gloire littéraire et une immense notoriété, en plus de la communauté pied-noire, s'il ne s'était, dès le début et jusqu'au bout des *« événements »*, engagé avec force dans la bataille pour la défense de l'Algérie française. Impossible en effet pour ce bouillonnant ex-employé devenu journaliste (notamment à *L'Écho d'Alger*, mais aussi à la *Nation française* de Pierre Boutang) de ne pas s'engager, comme il l'avait déjà fait face aux nazis, en



CA

Jean Brune lors d'un banquet en Algérie.
Page de droite, six livres de l'écrivain.

combattant au sein de la Ire Armée française, jusqu'en Forêt-Noire.

Pour Brune, qui rejoindra l'OAS et devra s'exiler à Rome, puis au Portugal, cette Algérie française pour laquelle il s'est battu n'était pas qu'une question de drapeau mais, ainsi qu'il l'écrit dans son *Journal d'exil* (La Table Ronde, 1963), parce qu'elle était le lieu d'*« une communauté vivante et fraternelle* (où) *les esprits et les cœurs ne sont pas envahis par la haine raciale et l'intransigeance religieuse »*. Plus qu'une terre, insiste-t-il, un *« creuset »*, symbolisé par la mixité du quartier de Bab-el-Oued *(lire encadré ci-dessous)*, *« dans lequel les Français pouvaient assister à un phénomène extraordinaire: la naissance d'une nouvelle cellule française »*.

"Les colons pris au piège de leur propre rêve"

C'est en 1961, un an avant l'indépendance, qu'il publie son premier livre, *Cette haine qui ressemble à l'amour* (La Table Ronde), où il revient sur l'épopée des premiers colons *(lire page 16)*. *« On avait promis à ces malheureux des merveilles… une maison au village avec un jardin, un lot de terre à cultiver… et des bêtes… et des outils… une paire de bœufs… une charrue… tout quoi! … Ils ont trouvé un désert… une lande hérissée de broussailles au bord d'un marais où pullulaient les moustiques. Mais ils ne pouvaient pas repartir… Ils sont restés!… Ils étaient pris au piège de leur propre rêve… prisonniers de l'Afrique… et déjà promis à la malédiction qui pèse sur elle! »*

Amnistié en 1968, mais toujours à la recherche d'une terre d'accueil, Brune achèvera sa vie en Nouvelle-Calédonie où la mort le rattrapera prématurément à 61 ans. Demeurent une dizaine d'ouvrages, romans ou essais, à redécouvrir. Pas seulement pour les pieds-noirs. ●

"BAB-EL-OUED, CES NAPOLITAINS ORGUEILLEUX, CES CATALANS TRAGIQUES…"

Dans son essai* Bab-el-Oued *(Atlantis), écrit en 1956, et édité après sa mort, en 1997, Jean Brune décrit notamment ses habitants,* « brassage de tout ce que la Méditerranée compte de pèlerins de l'aventure ». *Extraits.

« Ce n'est pas une ville espagnole, ni italienne, ni française. C'est une ville nouvelle… une ville comme il n'en existe nulle part ailleurs. C'est une ville-synthèse. Elle est née du brassage de tout ce que la Méditerranée compte de pèlerins de l'aventure, dont les yeux sont accoutumés à chercher au-delà de l'horizon de la mer d'insaisissables eldorados. C'étaient des Napolitains orgueilleux, des Maltais subtils, des Corses fiers comme des condottieres, des Andalous nonchalants, des Calabrais têtus, des Catalans tragiques… et des Français plus sceptiques que toutes les races du monde puisqu'ils sont capables de rire même des miracles qu'ils accomplissent. Ils ont importé un prodigieux acharnement au travail et toutes les traditions latines, qui comptent parmi les plus somptueuses du monde. Mais ils ont surtout apporté la gaieté et la jeunesse des races régénérées par les échanges… une vivacité que les bourgeois glacés et pincés jugent vulgaire mais qui n'est qu'une manifestation de la spontanéité des gens sincères et simples…
la bonhomie familière des peuples qui ont trop souffert pour ne pas avoir appris les vertus de l'indulgence…
et qui savent dissimuler les soucis quotidiens derrière des plaisanteries et des rires qui sont la pudeur des gens pauvres. Voilà Bab-el-Oued. »

“La mémoire des pieds-noirs ne disparaîtra pas”

« Français à part entière ou entièrement à part ? » : tel a été, en 2014, l’étonnant sujet, devenu un livre consacré aux pieds-noirs, de la thèse de doctorat soutenue à l’université de Wuhan par Jie JIA, 39 ans, universitaire chinoise, aujourd’hui professeure de français dans une université de Xi’an. Entretien.

Propos recueillis par Arnaud Folch

Comment vous est venue l’idée, *a priori* inattendue, de cette thèse sur les Français d’Algérie ?

J’ai appris l’existence des Français d’Algérie en 2011 en lisant mon premier roman en français, *L’Étranger*, d’Albert Camus, lors de mes études de littérature et de culture françaises à l’université de Wuhan. À cette époque, l’un de mes professeurs a aussi évoqué le terme *« pieds-noirs »*, que je ne connaissais pas et qui a éveillé ma curiosité. Puis c’est en découvrant qu’en Chine cette question restait largement méconnue, voire absente du champ académique, que j’ai décidé d’y consacrer ma thèse. J’ajoute que mon intérêt s’était encore renforcé en découvrant qu’il était possible d’interviewer des témoins directs de cette période. Travailler à partir de sources vivantes est irremplaçable: cela permet d’accéder à une histoire incarnée, que les travaux déjà constitués ne peuvent restituer à eux seuls.

Comment avez-vous procédé ?

Mon travail s’est construit progressivement sur plusieurs années. Durant les deux premières, j’étais en Chine, où le principal obstacle était le manque de sources disponibles sur place. J’ai donc commencé par travailler à distance, à partir des ouvrages que je pouvais me procurer, mais surtout grâce à des échanges par courrier et par Internet. Entre-temps, le Cercle algérianiste m’a mise en relation avec des personnes-ressources pour mes recherches. La troisième année a marqué un véritable tournant. J’ai eu la chance d’obtenir un séjour de recherche de six mois en France à l’université Blaise-Pascal de Clermont-Ferrand. Avec l’appui des associations algérianistes, j’ai eu accès sur place, mais aussi à Lyon et au Centre de documentation historique sur l’Algérie d’Aix-en-Provence, à de nombreux documents et ouvrages. Parallèlement, je me suis rendue à Paris pour consulter les archives de la Bibliothèque nationale de France, en particulier la presse de l’année 1962. Surtout, j’ai pu interviewer des témoins en personne (une trentaine) et élaborer des questionnaires en français (une centaine) qui ont constitué le cœur de mon travail de terrain.

> “L’histoire de l’Algérie ne peut être comprise à partir d’un point de vue unique.”
>
> *Jie JIA.*

Quel est, aujourd’hui, votre regard sur ces Français d’Algérie ?

ROMAIN ROUGER

Jie JIA à Paris, présentant son ouvrage.

J'ai compris que leur histoire ne pouvait se résumer aux seuls récits institutionnels ou au cadre scolaire. Elle est en effet traversée par de nombreuses voix, souvent invisibles, qui révèlent une réalité bien plus complexe que ce qu'en dit l'enseignement général. L'histoire des pieds-noirs est avant tout une histoire humaine, faite de parcours individuels, qui ne peut être comprise à partir d'un point de vue unique.

Ce terme de *« pied-noir »* vous a particulièrement marquée…

Oui, et il est très symbolique, car ce terme perçu comme dépréciatif a été repris avec le temps, pour se désigner, par une partie de la communauté elle-même. Or le fait qu'un groupe utilise lui-même une appellation née dans un contexte difficile témoigne, à mes yeux, d'une forme de résistance au regard de l'époque et d'une capacité à reconstruire une identité malgré l'adversité. Cette dynamique de réappropriation m'évoque une image issue de la culture chinoise: *« La pierre venant d'une autre montagne peut servir à polir le jade. »* Autrement dit, ce qui vient de l'extérieur, même sous forme de regard critique ou de désignation imposée, peut, avec le temps, devenir un élément favorable permettant de se définir soi-même, de se renforcer et de se reconnaître.

Comment décririez-vous l'identité pied-noire?

Elle me semble avant tout liée à une expérience historique partagée. Il s'agit de trajectoires individuelles différentes, mais marquées par une période commune, vécue dans un contexte historique très spécifique. C'est cette expérience collective qui constitue un socle important de leur identité. Les jugements portés sur leur histoire ont été de plus parfois partiels ou simplificateurs, ce qui a pu engendrer un sentiment d'incompréhension, voire de blessure — j'ai vu plusieurs personnes pleurer en racontant leurs souvenirs —, ayant eux-mêmes contribué à encore renforcer cette identité. Pour autant, je ne dirais pas que l'identité des pieds-noirs est fondamentalement différente de celle des autres Français. Elle est plutôt façonnée par une expérience historique singulière, s'ajoutant à d'autres appartenances et venant enrichir, plutôt qu'opposer, les formes d'identité.

Pensez-vous qu'il y ait un risque que la mémoire de l'Algérie française s'éteigne avec le dernier pied-noir? Ou pensez-vous, au contraire, qu'elle est en mesure de perdurer, voire de prospérer?

Je ne pense pas que la mémoire de l'Algérie française soit vouée à disparaître avec la fin des derniers témoins directs. Depuis plus d'un demi-siècle, les Français d'Algérie ont laissé une quantité considérable de récits, témoignages, archives et documents. Il y a eu une volonté très forte d'être entendus, de transmettre leur histoire et de laisser des traces durables. Même s'il est possible que certaines dimensions relevant d'une expérience directement incarnée s'estompent avec le temps (culture vécue, modes de vie, références du quotidien, manière d'habiter le monde…), cette mémoire est déjà largement constituée.

Concernant la suite, la manière dont une société regarde son passé évolue toujours avec le temps. Cette évolution est lente, parfois douloureuse pour ceux qui ont vécu les événements, mais c'est précisément parce qu'elle se fait progressivement qu'elle permet d'aboutir à une compréhension plus stable, moins idéologique et plus nuancée de cette histoire. ●

Pieds-noirs: Français à part entière ou entièrement à part? *de Jie JIA, préface de Pierre Dimech, Collection "Xénophon", Atelier Fol'fer, 2019.*

Mireille Balin et Jean Gabin, dans “Pépé le Moko” (1937). Page de droite, affiche du film “Le Coup de sirocco” (1979).

COLLECTION KLAP/PARIS FILM/AKG-IMAGES

Une mémoire (presque) absente du cinéma français

Si Hollywood a toujours su célébrer sa conquête de l’Ouest, c’est l’inverse pour le 7e art français concernant la période de l’Algérie française. Sauf pour la dénoncer. Seule exception, ou presque: *Pépé le Moko*, avec Jean Gabin.

Par Nicolas Gauthier

Hollywood ne s’est jamais fait prier, bien au contraire, pour célébrer l’histoire des États-Unis, notamment par le biais de ses grands westerns passés à la postérité (John Ford, Howard Hawks, etc.) glorifiant la conquête de l’Ouest, érigeant en héros ses pionniers et contribuant à magnifier l’Amérique. Rien de tel, en France, concernant l’aventure coloniale, et encore moins les cent trente-deux années de la présence française en Algérie, éternels parents pauvres de notre cinéma historique hexagonal…

Un film, cependant, vient immédiatement à l’es-

prit, le célèbre *Pépé le Moko* (1937), de Julien Duvivier, tiré du roman éponyme d'Henri La Barthe (1931, réédité par Les Éditions Relatives, 2021), avec Jean Gabin dans le rôle-titre. L'histoire d'un insaisissable caïd du milieu parisien réfugié dans la Casbah d'Alger tombant amoureux d'une belle et riche touriste française (Mireille Balin) pour laquelle il finira par se suicider. Débutant par une longue présentation de la Casbah, de ses ruelles étroites et de sa population pittoresque, et s'achevant sur le port, le film, où l'on aperçoit à plusieurs reprises un plan de la ville accroché à un mur du commissariat, a cependant pour l'essentiel été tourné dans les studios de Joinville-le-Pont, près de Paris, ainsi qu'à Sète et Marseille. Et si Gabin a tourné quelques plans à Alger (notamment la scène finale du port), sa partenaire, elle, regrettera de n'y avoir jamais mis les pieds…

Un film méconnu sur le père de Foucauld

Par-delà ses qualités l'ayant élevé au rang de grand classique du cinéma français, le film demeure néanmoins plus proche d'une vision de carte postale de la Casbah d'Alger que d'une réelle chronique de l'Algérie française. Selon Michel Marmin, historien du cinéma et ancien critique au *Figaro* et à *Valeurs actuelles*, « Pépé le Moko *est en effet, et d'abord, typique de l'orientalisme français, des peintres célébrant harems et hammams, ou de penseurs tels qu'Henri Corbin ou Louis Massignon, islamologues de renom, qui ont eu peut-être parfois tendance à fantasmer un Orient rêvé.* » Loin, très loin, de ce qu'était alors la "vraie vie" des Européens et musulmans au temps de l'Algérie française.

Parce que le monde de la culture, ancré à gauche, s'y est toujours montré majoritairement hostile, c'est peu dire, donc, qu'au cinéma notre aventure coloniale a été au mieux négligée. Ainsi, par exemple, de *L'Appel du silence* (1936), de Léon Poirier, consacré à la vie du père de Foucauld *(lire page 40)*, qui se contente de survoler la cohabitation entre les Français d'Algérie et ceux qu'on appelait encore les « *indigènes* ».

Il faudra en réalité attendre Alexandre Arcady, lui-même pied-noir, et son acteur fétiche Roger Hanin, pour s'emparer vraiment du sujet, mais de manière encore une fois réductrice: autour du prisme du départ forcé de 1962 (*Le Coup de sirocco*, 1979) ou de la communauté rapatriée en métropole (*Le Grand Pardon*, 1982). L'occasion cependant, dans le premier, de cette tirade au parfum d'authentique d'Hanin (*alias* Albert Narboni) sur le bateau de l'exil: *« J'ai essayé de comprendre pourquoi tout ça était arrivé, pourquoi on était obligés de partir, une main devant, une main derrière, comme des misérables, pourquoi si jeune une chose comme ça m'arrivait, que j'allais être obligé de vivre dans un pays étranger, sans le soleil, en exil, et mes parents, pire encore c'était pour eux, presque c'était comme s'ils mouraient. »*

C'est avec *Ce que le jour doit à la nuit* (2012), adapté du roman de Yasmina Khadra (Julliard, 2008), qu'Arcady s'approchera au plus près du quotidien des Européens et des Arabes, des années 1930 aux années 1960. Inspirée de faits réels, et traversant cette période, l'histoire raconte les tiraillements d'un jeune Algérien élevé à l'européenne et partagé entre ses deux cultures. Le meilleur film, assurément, sur l'Algérie française, et pourtant le plus méconnu. Peu de salles, peu de pubs, peu de public. La raison: pas assez manichéen pour le "politiquement correct" ambiant. Car Arcady ne juge pas, ou à peine: chacun des deux camps est traité avec (une relative) égalité: les « *colonisés* » comme les « *colonisateurs* », et même, plus tard, les pro-FLN comme les pro-OAS.

"On a été obligé de partir, une main devant, une main derrière…"

Roger Hanin, dans Le Coup de sirocco *(1979).*

Un film à des années-lumière, donc, des habituels partis pris et outrances ayant marqué la plupart des films français consacrés à la seule partie jugée digne d'intérêt de l'histoire de l'Algérie: la guerre. Avec toujours le même scénario: d'un côté les "gentils" et de l'autre les "méchants". Ainsi, bien sûr, de *La Bataille d'Alger* (1966), du réalisateur (italien) Gillo Pontecorvo, prenant fait et cause pour les poseurs de bombes, qui sera récompensé du Lion d'Or à la Mostra de Venise, ou encore de *RAS* (1973), d'Yves Boisset, traitant d'insoumis victimes de sévices dans un bataillon disciplinaire…

Plus de soixante ans après l'indépendance, on attend encore "le" film qui rendra justice, sans bien sûr passer sous silence ses travers, à ce que fut vraiment l'Algérie française. ●

DR

Perpignan, le musée du souvenir

Créé en 2012 par le Cercle algérianiste, le Centre de documentation des Français d'Algérie (CDDFA) a déjà attiré près de 50000 personnes, dont Nicolas Sarkozy, François Fillon, Bruno Retailleau ou Marine Le Pen. Visite guidée.

Par Arnaud Folch

Prévert en aurait fait un inventaire: somptueux bronze de Barye (XIXe siècle) représentant un cavalier arabe, drapeaux remontant au temps de la conquête, caricatures et manuscrits originaux du célèbre écrivain et dessinateur pied-noir Jean Brune *(lire page 118)*, premier numéro de *L'Écho d'Oran*, uniformes et tenues d'apparat, notamment ceux de l'ancien gouverneur général Bordes, en poste au moment des célébrations du centenaire, médailles commémoratives réalisées par le grand sculpteur Paul Belmondo (le père de Jean-Paul), un fidèle de la cause de l'Algérie française, mais aussi livres d'école, peintures, affiches, tracts, publicités, films amateurs, photos de classes et de vie quotidienne… La plupart ont été collectés *via* des legs, qui continuent régulièrement d'être proposés au CDDFA. En tout, plusieurs milliers d'objets, sans oublier, dans le jardin, l'émouvant Mémorial dédié aux disparus *(lire page 126)*.

Héritier de l'ancien petit musée de l'Algérie française, datant de 1973, et installé depuis 2012 sur plus de 600 mètres carrés dans l'ancien couvent, entièrement rénové, Sainte-Claire de Perpignan (Pyrénées-Orientales), *« notre centre de documentation*, explique Suzy Simon-Nicaise, présidente du Cercle algérianiste *(lire son entretien avec Boualem Sansal page 6), se veut à la fois conservatoire de mémoire, musée de civilisation et laboratoire de pensée autour de l'exil »*. Objectif: *« Transmettre, explorer, enrichir et analyser le patrimoine matériel et immatériel des Français d'Algérie, qu'en réalité on ne connaît pas, ou de manière caricaturale. Car notre but*, ajoute-t-elle, *est de montrer l'histoire vraie de la France en Algérie, ce qui s'apparente à la fois à un*

Images du musée à Perpignan. En bas, quelques objets du quotidien.

CA (2)

OÙ, QUAND, COMMENT ?

Centre de documentation des Français d'Algérie, couvent Sainte-Claire, 1, rue du Général-Derroja, Perpignan (Pyrénées-Orientales).
Tél.: 04.68.66.31.24 ou 04.68.35.51.09.
Mail: cddfa@mairie-perpignan.com ou cercle-algerianiste@ orange.fr
Ouvert au public du lundi au vendredi, de 10 heures à 12 heures et de 14 heures à 17 heures. Visites commentées et autres jours sur rendez-vous. Entrée libre et gratuite.

travail d'information face à l'inculture sur cette période et de réinformation face aux mensonges proférés depuis plus de soixante ans. »

Parmi la quinzaine de bénévoles, c'est Jean Scotto di Vettimo, un ancien instituteur d'Alger de 87 ans, en paraissant quinze de moins, qui assure le plus souvent le rôle de guide des visiteurs souhaitant être accompagnés. *« Beaucoup sont des pieds-noirs, ou des enfants de pieds-noirs à la recherche de leurs racines*, dit-il. *Il y a souvent beaucoup d'émotion. Je me souviens notamment d'une femme qui a soudain éclaté en sanglots: c'était une ancienne institutrice, qui s'était reconnue sur une photo de classe. Mais il y a aussi beaucoup de gens guidés par leur curiosité à l'égard d'une période méconnue. Voire de personnes* a priori *hostiles, comme ce lecteur de* L'Humanité, *qui venait de nous consacrer un article très critique parlant de* "musée de la colonisation", *ou ce petit-fils d'un ancien responsable du FLN qui était marié avec une pied-noire, et qui m'a dit:* "En tant qu'Algérien, je reste convaincu qu'il fallait l'indépendance, mais je me rends compte que ma grand-mère avait raison: on vivait mieux du temps de la France." *À l'issue de leur visite, la plupart nous disent combien ils sont surpris par ce qu'ils ont découvert. C'est notamment le cas, allant à l'encontre de tous les préjugés, pour cette photo d'époque du chœur de Notre-Dame d'Afrique* (lire page 90) *portant en grand l'inscription:* "Priez pour nous et pour les musulmans". » Parmi les visiteurs de prestige, et signataires du livre d'or, Nicolas Sarkozy, François Fillon, Marine Le Pen, Bruno Retailleau, Louis Alliot, le maire de la ville, ou encore Boualem Sansal.

ARNAUD FOLCH

"Un rempart contre l'oubli, un antidote face aux mensonges."
Suzy Simon-Nicaise.

Une bibliothèque de 120 000 documents

En plus de cette exposition permanente, organisée de manière thématique et chronologique, retraçant l'histoire, petite et grande, des cent trente-deux ans de présence française en Algérie, le CDDFA propose aussi, chaque année, plusieurs expositions temporaires, en particulier de photos et dessins, dont, chaque mois de septembre, dans le cadre du prestigieux festival de photojournalisme *Visa pour l'image* de Perpignan, parrainé notamment par *Paris-Match*: *« Français d'Algérie et guerre de 1914-1918 »*, *« Gens d'Algérie, portraits d'hommes et de femmes »*, *« Le Grand Sud saharien »*, etc.

À côté, enfin, un espace consacré aux débats, colloques et conférences, *« voulu*, explique la responsable du Cercle algérianiste, *comme autant de remparts à l'oubli et d'antidotes aux mensonges »*. Temple de la mémoire, sa bibliothèque abrite enfin plus de… 120 000 documents, où viennent puiser étudiants, enseignants et chercheurs du monde entier: Royaume-Uni, États-Unis, Chine *(lire page 120)*, Japon, et même… Algérie ! ●

DR (2)

15 lieux de mémoire

Depuis l'indépendance, plusieurs dizaines de monuments ont été érigés en métropole en hommage à l'Algérie française, aux rapatriés et/ou aux harkis. Sélection, forcément subjective, de certains des principaux.

Par Alexandre Nantas

Aix Mémorial national des rapatriés

1965 C'est le premier mémorial construit, grâce à une souscription nationale. Parmi les personnalités présentes à Aix-en-Provence (Bouches-du-Rhône) lors de son inauguration : le préfet du département, le maire de la ville et le bachaga Boualam. Le monument a été entièrement bâti par des bénévoles. Deux bas-reliefs représentent les maréchaux Franchet d'Esperey et Juin *(lire page 92)*. Sont aussi gravées plusieurs inscriptions : *« Français d'Algérie »*, *« Rapatriés d'outre-mer »* et *« Le vrai tombeau des morts, c'est le cœur des vivants »*.

Caen Monument pour les rapatriés

1966 C'est à l'initiative de l'Anfanoma (Association nationale des Français d'Algérie, d'outre-mer et de leurs amis) qu'a été inauguré, un 11 novembre, ce monument au cimetière Saint-Gabriel de Caen (Calvados). Lors de son installation il ne comportait que la phrase *« À nos morts en Terre d'Afrique – 1830-1962 »*. En 2012, une inscription a été ajoutée : *« Fiers de l'œuvre de leurs pères, humbles devant leurs sacrifices, fidèles à leur mémoire, les Français rapatriés rendent hommage aux civils, militaires et harkis tombés ou disparus en Algérie, Maroc et Tunisie 1952-1962. »*

Lyon Monument aux morts d'Oran

1968 Rapatrié après l'indépendance, le monument aux morts d'Oran a retrouvé une place dans le quartier de la Duchère, à Lyon (Rhône), où il a été inauguré par le maire de la ville, Louis Pradel, et le président de la Fédération nationale des rapatriés, Roger Fennech. *« À*

Page de gauche, le mémorial d'Aix-en-Provence. Ci-dessous, celui de Marseille.

la fin des années 1990, quand l'idée a été avancée de rendre hommage aux harkis, on a cherché le lieu le plus approprié pour mettre une plaque », expliquait en 2015 le vice-président de l'Union nationale des anciens combattants français musulmans (UNACFM) et premier adjoint (LR) de la commune proche de Décines, Mohamed Rabehi.

Nîmes Sanctuaire Notre-Dame-de-Santa-Cruz

1969 Édifié dans le quartier Mas de Mingue, à Nîmes (Gard) — longtemps habité par une importante communauté de pieds-noirs oranais —, ce sanctuaire abrite la statue de Notre-Dame-du-Salut, venue de la chapelle de Santa-Cruz d'Oran. Elle avait été remise au diocèse de Nîmes en 1965 et c'est pour accueillir cette statue que le sanctuaire fut créé, grâce aux dons des fidèles et des familles pieds-noires. C'est un lieu de pèlerinage le jour de l'Ascension, auquel participaient encore, dans les années 1990, près de 140 000 Français d'Algérie.

Marseille Mémorial des rapatriés d'Algérie

1971 Réalisé dans la cité phocéenne (Bouches-du-Rhône) par le sculpteur César, ce monument représente une immense pale en bronze d'aluminium. Haute de 8 mètres, large de 3 et pesant 20 tonnes, cette unique pale symbolise l'aller sans retour des milliers de pieds-noirs qui traversèrent la Méditerranée. Sur le socle, deux plaques rendent hommage aux rapatriés et à l'armée coloniale. En 2012, une troisième plaque a été ajoutée pour les 50 ans du rapatriement, à la demande de l'Amicale des enfants de l'Algérois : *L'Arrivée des Français d'Algérie à Marseille* (Gérard Vié).

Perpignan Monument aux rapatriés

1971 Installée dans le cimetière, et choisie par celui qui était alors maire de Perpignan (Pyrénées-Orientales), Paul Alduy, ainsi que par le président du comité de la stèle, le Dr Pérez, il s'agit d'une œuvre du sculpteur François Vanczak rendant hommage aux rapatriés. « *Ce monument appartient à tous les rapatriés quelles que soient leur origine et leur confession. Il devient le dépositaire d'un souvenir indéracinable* », expliquait le Dr Pérez lors de son inauguration.

Sète Stèle pour les enseignants d'Algérie

1990 C'est une stèle spécifiquement dédiée à la mémoire des anciens instituteurs et professeurs ayant enseigné en Algérie (1830-1962, *lire page 68*). Celle-ci a été érigée sur le mont Saint-Clair, à Sète (Hérault), à côté de la croix et de la chapelle Notre-Dame-de-la-Salette.

Ce monument, dédié à ceux qui « *consacrèrent leur vie et souvent la sacrifièrent au service de la France* », a été financé par les membres de l'Amicale des anciens instituteurs d'Algérie. On peut y voir en haut les côtes du pays, et les noms des villes d'Alger, Oran et Constantine ; au bas de la stèle est inscrit le nom de Tamanrasset. ➤

Paris Mémorial national de la guerre d'Algérie

2002 Inauguré par Jacques Chirac, ce monument (qui rend aussi hommage à nos anciens combattants *« du Maroc et de la Tunisie »*) fait notamment défiler les 23 000 noms et prénoms des soldats et harkis morts (et identifiés). Depuis 2010, y sont en outre inscrits les noms des victimes de la fusillade de la rue d'Isly du 26 mars 1962.

Sur le sol, on peut lire l'inscription: *« À la mémoire des combattants morts pour la France lors de la guerre d'Algérie et des combats du Maroc et de la Tunisie, et à celle de tous les membres des forces supplétives, tués après le cessez-le-feu en Algérie, dont beaucoup n'ont pas été identifiés. »* Une plaque gravée rend également hommage aux victimes civiles: *« La Nation associe les personnes disparues et les populations civiles victimes de massacres ou d'exactions commis durant la guerre d'Algérie et après le 19 mars 1962 en violation des accords d'Évian, ainsi que les victimes civiles des combats du Maroc et de Tunisie, à l'hommage rendu aux combattants morts pour la France en Afrique du Nord ».*

Perpignan Mur des disparus

2007 Inauguré devant 8 000 personnes dans le jardin du couvent Sainte-Claire à Perpignan, siège du Centre de documentation des Français d'Algérie (CDDFA et de son musée, *lire page 124*) ce *« Mur des disparus »* est constitué de trois parties: un haut-relief de Gérard Vié, deux plaques de granit noir pour les disparus anonymes (notamment les harkis) et dix plaques sur lesquelles plus de 2 300 noms sont inscrits. Financé par souscription privée, le site est géré par le Cercle algérianiste.

Nice Mémorial du Cinquantenaire

2012 C'est en *« hommage aux Français d'Afrique du Nord de toutes confessions »* qu'a été inaugurée cette stèle sur la promenade des Anglais, à Nice (Alpes-Maritimes). Imposante, cette dalle de marbre est brisée afin de symboliser le déchirement des rapatriés. *« Ils ont construit un pays, l'ont quitté*

STÈLES POLÉMIQUES

Plusieurs stèles ont été édifiées en métropole en l'honneur des *« martyrs de l'Algérie française »*, notamment de l'OAS. Celle de Toulon a été inaugurée en 1980 devant 3000 personnes par Jacques Dominati, alors secrétaire d'État aux Rapatriés du gouvernement de Raymond Barre. Climat tendu: le monument avait été plastiqué une semaine auparavant! Réparé, il fera l'objet d'une deuxième inauguration l'année suivante, en présence du général Jouhaud. Depuis 2003, Béziers et Perpignan (cimetière du Haut-Vernet) abritent également des stèles en mémoire de l'OAS. À Nice, un monument contesté trône square Alsace-Lorraine depuis 1973. À l'arrière du piédestal figure une inscription en hommage au cofondateur des commandos Delta de l'OAS, condamné à mort et exécuté: *« Roger Degueldre, symbole de l'Algérie française. »* A. N.

LUDOVIC/RÉA - CA - DR

Perpignan, le Mur des disparus. Page de gauche, le mémorial de la Guerre d'Algérie de Paris. En bas, la stèle du bachaga Boualam.

dans la douleur en 1962, relate le texte gravé. *Arrivés en nombre sur la Côte d'Azur, ils ont participé à son essor et à sa réussite. Ne sont pas oubliés les Français du Maroc et de la Tunisie.* » Ce monument fut installé pour répondre à l'émotion qui s'était emparée de la communauté des Français d'Algérie l'année précédente, à la suite de l'érection dans la ville d'une statue du général de Gaulle.

Jouques Mémorial national des harkis

2012 Conçu par Cherif Lounès et réalisé par Arounthone Phimphavong, le Mémorial est installé à l'entrée de l'ancien camp du Logis-d'Anne, à Jouques (Bouches-du-Rhône), où ont été enfermés des milliers de harkis. « *Ces familles ont été regroupées dans l'indifférence puis dans l'oubli, loin des commodités du village*, rappelait le maire de la commune, Guy Albert, lors de l'inauguration. *Des préfabriqués insalubres, isolés, qui ont constitué un frein à leur insertion, dans des conditions indignes de la France. Cet épisode douloureux fait partie intégrante de l'histoire de notre village, qui lui non plus n'a pas été aidé pour bien accueillir les harkis. Mais aujourd'hui, vous êtes et serez toujours des Jouquards!* »

Narbonne-Plage "Aux pieds-noirs et harkis"

2012 Dédiée, pour le cinquantenaire, à la mémoire des pieds-noirs et des harkis, la sculpture *La Vague*, signée Jacques Duault, est installée à proximité du port de Narbonne-Plage (Aude). Une plaque commémorative lui est adjointe sur laquelle on peut lire: « *Il y a cinquante ans, nos compatriotes d'Afrique du Nord ont accosté sur ce rivage, enrichissant la Narbonnaise et participant à son expansion.* »

Port-Leucate "À la mémoire des rapatriés et des harkis"

2012 C'est sur l'esplanade du Miroir d'eau, à Port-Leucate (Aude), que le monument réalisé par Patrick Chappert-Gaujal a été inauguré. Mélange de pierre et de métal, il commémore, cinquante ans après, l'arrivée des rapatriés et des harkis dans la ville. Sur une plaque jointe au monument on peut lire: « *En hommage aux Français d'Afrique du Nord et aux harkis.* »

Fréjus Stèle "à ceux qui sont tombés"

2015 L'inauguration de cette stèle installée au rond-point de la Frégate, à Fréjus (Var), en « *hommage à tous ceux tombés pour que vive la France en Algérie* », a été présidée par le maire de la ville, David Rachline. « *La réalité est gravée dans les mémoires de tous ceux qui étaient alors présents en Algérie*, dira-t-il. *Ils s'en souviennent comme ils se souviennent aussi de tous ceux qui y sont tombés pendant ces tristes années. Sachant que l'hommage que nous rendons aujourd'hui va bien au-delà, et s'adresse à tous ceux qui, de 1830 à 1962, se sont battus pour cette terre qui fut si longtemps la France…* »

Mas-Thibert Stèle Bachaga Boualam

2023 C'est ici, en pleine Camargue, au Mas-Thibert (Bouches-du-Rhône), que le bachaga Boualam s'est installé après l'indépendance, et qu'il a rendu son dernier souffle en 1982. D'où, place du 14-Juillet, cette stèle érigée à sa mémoire en présence de l'un de ses fils, Lahcène Boualam, et du maire d'Arles, l'ancien journaliste Patrick de Carolis. Plus de cinquante ans auparavant, le chef des Béni-Boudouane et soixante-six de ses proches s'installaient dans le village. L'État avait donné au bachaga le domaine du Mas-Fondu. ●

VALEURS ACTUELLES

Fondateur Raymond Bourgine
Tour Montparnasse, 33, avenue du Maine, 75755 Paris Cedex 15
Pour obtenir votre correspondant, composer directement le 01.40.54 suivi des quatre chiffres entre parenthèses.
Abonnements : 01.40.94.22.05.
www.valeursactuelles.com

RÉDACTION
Directeur de la rédaction Tugdual Denis.
Directeur délégué de la rédaction Arnaud Folch (1151).
Rédacteurs en chef
Société : Mickaël Fonton (1157).
Monde : Mériadec Raffray (1180).
Économie-Finance : Frédéric Paya (1155).
Culture : Laurent Dandrieu (1136).
Le Forum : Anne-Laure Debaecker (1166).
Hors-série : Yves Le Bescond (1168).
Web : Amaury Brelet (1198).
Chef de rubrique Enquête : Amaury Bucco (1110).
Chef de rubrique Art de vivre : Véronique André.
Secrétaire général de la rédaction Alexandre Meyer (1207).

Politique Chef de service : Sébastien Lignier (1163).
Reporters : Victor Eyraud (1109), Marc Eynaud (1147), Valentin Gaure.
Société Reporters : Patricia de Sagazan (1182), Thomas Morel (1194), Maxime Coupeau (1197).
Économie et Entreprises Rédacteur en chef adjoint : Marie de Greef-Madelin (1152).
Rédacteur en chef délégué Bourse : Frédéric Bériot.
Culture Reporter : Olivier Maulin (1206).
Histoire François d'Orcival (1169).
Web Chef d'édition : David Blanchard.
Responsable des réseaux sociaux Justine Lambert.
Vidéo Chefs de service : Gaspard de Malherbe, Léane Charreau.
Adjoints : Anne-Lorraine Rousseau, Quentin Garreau, Benoît Gravellier.
Iconographie Chef de service : Patrick Iafrate (1192).
Adjoint : Romain Rouger (1167).
Documentation Chef de service et responsable de la diffusion numérique : Marie Vercelletto (1196).

CHRONIQUEURS
Pierre Lellouche, Olivier Babeau, Philippe Barthelet, Louis Sarkozy.

RÉALISATION ET FABRICATION
Rédacteur en chef technique Nicolas Gigaud (1187).
Secrétaires de rédaction Diane Manière (1208), Patrick Mané (1188), Emmanuelle Barbou des Places (1199), Josiane Ruiz (1189), Isabelle Wlassikoff-Gross (1272).
Premier rédacteur-graphiste, conception graphique Yves Le Bescond (1168).
Rédacteurs-graphistes Fabrice Fournier (1183), Nicolas Lemay (1184), Christian Cibrélus-Érambert (1274).
Responsable de la photogravure, rédacteur infographe Olivier Aujean (1148).

ADMINISTRATION – GESTION – DÉVELOPPEMENT
Président, directeur des publications Nicolas Le Gall.
Comptabilité Chantal Kientzy (1118), Nathalie Locart (1119), Bérangère Blanchard (1108).
Services généraux Corinne Landry (1113).

PUBLICITÉ ET COMMUNICATION
Directeur commercial et responsable de la régie publicitaire
Julien Medioni (julien.medioni@valeursactuelles.fr).
Directrice commerciale adjointe
Marine Burrus (marine.burrus@valeursactuelles.fr).

DIFFUSION – ABONNEMENTS – LIBRAIRIE
Directeur des ventes et fabrication Gilles Marti.
Service diffusion Valérie Dubuy, Sophie Roland.
Service abonnements : 01.40.94.22.05.
Ventes kiosques (01.40.54.12.19) — e-mail : gilles.marti@valeursactuelles.fr

SERVICE ABONNEMENT
Valeurs actuelles – CS 60003 – 31242 L'UNION
Tél. : 01.40.94.22.05.
France : 1 an, 4 n°s, 29,90 € - 2 ans, 8 n°s, 55,90 €
Tarif étranger : nous consulter
Copyright 2026 - Valeurs actuelles. Les manuscrits non insérés ne sont pas rendus. Sauf dans les cas où elle est autorisée expressément par la loi et les conventions internationales, toute reproduction totale ou partielle du présent numéro est interdite et constituerait une contrefaçon sanctionnée par les articles 425 et suivants du code pénal.
Impression Roto France
N° de commission paritaire 1130 C 79794
N° ISSN 0049-5794
Valmonde et Cie,
SAS au capital de 1410497 €
RCS Paris B 775 658 412 **Siret** 775 658 412 00 173

Origine du papier : Allemagne
Taux de fibres recyclées : 0 %
Certification : PEFC
"Eutrophisation" Ptot : 0,016 kg/tonne

BIBLIOGRAPHIE

L'Algérie en 1957
de Germaine Tillon
Éditions de Minuit, 1957

L'Algérie d'antan
de Philippe Lamarque
HC Editions, 2010

L'Algérie de ma mémoire
de Laurent Chollet
Gründ, 2015

Au pays des sables
d'Isabelle Eberhardt
Sorlot, 1944

Bugeaud
de Jean-Pierre Bosc
Fayard, 1997

Ce que le jour doit à la nuit
de Yasmina Khadra
Julliard, 2008

C'était notre Algérie
d'Alain Vircondelet
L'Archipel, 2011

Charles de Foucauld, biographie
de Pierre Sourisseau
Salvator, 2017

Charles Lavigerie, un maître spirituel
de Dominique Nothomb
Saint-Paul, 1997

Comment est née l'Algérie française (1830-1850), la belle utopie
de Jean-Louis Marçot
La Différence, 2012

L'Eté
d'Albert Camus
Galljmard, 1954

L'Été du malheur
de Jean-Pax Méfret
Pygmalion, 2007

Les Français d'Algérie
de Pierre Mannoni
L'Harmattan, 1993

La France en Algérie
de Guy Pervillé
Vendémiaire, 2012

La Guerre commence en Algérie
de Mohamed Harbi
Complexe, 1984

Histoire des Algéries
de Bernard Lugan
Ellipses, 2025

Il y a encore des paradis, Images d'Alger 1928-1931
de Henry de Montherlant
P. & G. Soubiron, 1935

Jacques Chevallier, le dernier maire français d'Alger
de Michèle Barbier
Riveneuve, 2022

Jeux africains
de Ernst Jünger
Gallimard, 1944

La Légende de Marcel Cerdan
d'Olivier Margot et Christian Vella
Hatier-Rageot, 1987

La Légion étrangère, 1831 à 1962
de Douglas Porch
Fayard 1994

Marcel Cerdan
de Jean-Claude Loiseau
Flammarion, 1989

Napoléon III, la modernité inachevée
de Thierry Lentz
Perrin, 2022

Notre histoire d'Algérie
de Suzy Simon-Nicaise
Alliance édition, 2012

L'œuvre pacifique de la Légion étrangère
de Tibor Czecko
Persée 1981

Pages africaines
de Charles Maurras
Sorlot, 1940

Pieds-noirs, Français à part entière ou entièrement à part ?
de Jie JIA
Atelier Fol'fer, 2019

Le Premier homme
d'Albert Camus
Gallimard, 1994

Romans 1999-2011 (recueil de six romans)
de Boualem Sansal
Quarto Gallimard, 2015

L'Algérie à travers les époques (BD, 5 tomes)
d'Evelyne Joyau-Brédy et Pierre Joux
Cercle algérianiste d'Aix-en-Provence, 1993-1994

Sidi-Bel-Abbès : capitale légionnaire
Puf, 2012

Sur l'autre rive... en 1962
de Jean-Pax Méfret
Pygmalion, 2012

Les Vérités cachées de la guerre d'Algérie
de Jean Sévillia
Fayard, 2018

Certifié PEFC
Ce produit est issu de forêts gérées durablement et de sources contrôlées.
PEFC 10-31-1282 pefc-france.org

LE TRI + FACILE BAC DE TRI

FONDS DE DOTATION
DU CERCLE ALGÉRIANISTE

Transmettre la mémoire, c'est faire œuvre d'avenir.

Pour consolider et faire fructifier les missions essentielles qui l'animent depuis sa création, le Cercle algérianiste a créé son propre FONDS DE DOTATION.

Ce fonds est un outil concret et efficace pour garantir la continuité des missions de mémoire et de vérité, dans un contexte où l'Histoire est parfois malmenée, réécrite ou oubliée.
Le Fonds de dotation, structure reconnue d'intérêt général, est exonéré de droits de succession. Cela signifie que 100 % de votre legs sera affecté à des actions concrètes au service de la mémoire, de la culture et de la transmission.

Qui peut participer ?

Particuliers & entreprises qui bénéficieront des avantages suivants :

➔ Pour les entreprises, les dotations ouvrent droit à une réduction d'impôt sur le revenu ou sur les sociétés égale à 60 %.

➔ Pour les particuliers, une réduction d'impôt sur le revenu égale à 66% du montant.

Un accompagnement discret et personnalisé

Nous sommes à votre disposition pour vous accompagner en toute confidentialité, et pour vous aider à prendre les dispositions les plus justes et les plus simples avec le concours de professionnels du droit (notaires, avocats...).
En faisant un legs au Fonds de dotation du Cercle algérianiste, vous prolongez votre engagement bien au-delà de votre vie. Vous contribuez activement à faire vivre une culture, une histoire, une mémoire — et à les transmettre avec force, vérité et fierté.

CONTACT :
Madame Suzy Simon-Nicaise,
présidente du Fonds de dotation
du Cercle algérianiste
1 rue Général Derroja – 66000 Perpignan
Tél. 04 68 53 94 23
fondsdotation@cerclealgerianiste.fr

Nous avons besoin de vous !

CERCLE ALGÉRIANISTE
SAUVEGARDER / DÉFENDRE / TRANSMETTRE
depuis 1973

L'Œuvre d'Orient depuis 1856

170 ANS AU SERVICE DES CHRÉTIENS D'ORIENT

© HOPE CENTER 2023

Crises au Moyen-Orient :

les chrétiens d'Orient ont besoin de vous

Don en Confiance
VOTRE DON, NOTRE ENGAGEMENT

ENVOYEZ VOS DONS

En ligne sur www.oeuvre-orient.fr ou par chèque à l'ordre de L'Œuvre d'Orient, 20 rue du Regard 75006 Paris